

LÉO TAXIL

LE FILS
DU
JESUITE

PRÉCÉDÉ DE
PENSÉES ANTI-CLÉRICALES

INTRODUCTION PAR
le Général G. GARIBALDI

SECOND VOLUME

PARIS

AUX BUREAUX DE "L'ANTI-CLÉRICAL"
12, Boulevard Montmartre, 12

M D CCC LXXIX

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION

LES JESUITES DÉVOILÉS

UN VOLUME DE RÉVÉLATIONS CURIEUSES

sur la doctrine et les mœurs des R. P. Jésuites

UN PAPE FEMELLE

GRAND ROMAN ANTI-CLÉRICAL

LA HAINE FILIALE

ROMAN DE MŒURS

BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE

A la fin de chaque trimestre, et indépendamment de ses romans, M. Léo Taxil fait paraître, SOUS UN TITRE SPÉCIAL, une forte brochure de 80 pages, format des ouvrages de librairie, au prix de soixante centimes.

Ces brochures, vivement intéressantes, sont une réunion d'articles à l'emporte-pièce et de nouvelles des plus curieuses, le tout absolument dirigé contre le cléricanisme : elles sont disposées de façon à pouvoir être réunies quatre par quatre, et à former ainsi un beau volume de 320 pages chaque année. Ces volumes constituent la BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE.

LE FILS
DU JÉSUI TE

80Y²
3362 (1)

LÉO TAXIL

LE FILS
DU
JÉSUI TE

SECOND VOLUME

PARIS

STRAUSS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

5, Rue du Croissant, 5

M D CCC LXXIX

LE FILS DU JÉSUI TE

TROISIÈME PARTIE

CE BON M. VIPERIN

CHAPITRE XLII

LA SOIRÉE AUX ÉMOTIONS

(Suite)

M. Vipérin alla droit à sa porte, l'ouvrit, enflamma une allumette qu'il tenait toute prête, s'assura que Narcisse était bien sur le palier du premier, et, sans prendre le temps de refermer la porte, s'élança de nouveau dans la rue. Il eut bientôt rejoint le vieux docteur, qui n'avait pas eu le temps de s'éloigner beaucoup.

— Richeseu ! Richeseu ! cria le négociant dès qu'il fut à portée de son ami.

— Qu'est-ce ? fit celui-ci se retournant... C'est vous... Mon Dieu !... Vous êtes tout troublé !... Qu'y a-t-il ?

— Un malheur !... encore un malheur !... Mon frère est étendu par terre dans la maison... Il a l'air d'être mort...

— Un crime ?

— Je ne sais pas... Venez, venez, je vous prie.

Le vieux docteur, à moitié effrayé, retourna vers le logis de Vipérin de toute la vitesse de ses faibles jambes. En route, le négociant ne cessait de se lamenter.

— O mon Dieu ! disait-il, faites que je me sois trompé !... Mais non ! c'était bien lui... au premier... vous le verrez, par terre, sans mouvement.

— Une faiblesse, un évanouissement peut-être.

— Plaise au Ciel qu'il en soit ainsi !

Les deux amis entrèrent dans la demeure ; M. Vipérin alluma la chandelle d'un bougeoir en cuivre qui était dans un coin du corridor, et ils montèrent.

— Voyez ! fit le négociant en étouffant un sanglot.

Le docteur se pencha sur le bossu et l'examina.

— Mort ? dit-il.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria M. Vipérin en gémissant.

— Voyons, mon ami, reprit M. Richefeu, voyons, calmez-vous..., et aidez-moi à porter ce malheureux sur un lit quelconque.

Ainsi il fut fait. Le cadavre fut placé sur le lit de la grande chambre du premier. Là, le docteur l'examina de nouveau.

— Vipérin, dit-il tout à coup en prenant la main de son ami et la serrant fortement, nous sommes en présence d'un crime.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

— Votre frère a été étranglé.

— Etranglé ?

— Oui.

— Etranglé ! Et comment ?... Nous n'avons pas trouvé de corde sur lui, il me semble...

— Il a été étranglé, étouffé avec les mains... Tenez, observez les marques, ces traces rougeâtres qui sont encore empreintes sur le cou...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce possible ? Pauvre Narcisse !

— Il n'a pas eu à lutter contre un hercule, le malheureux ; car il devait être d'une faiblesse extrême.

— Hélas, oui. Mais dans quel but ce crime a-t-il été commis ? O Jésus ! doux Seigneur ! éclairez-nous.

— Mon cher ami, du courage... Laissons ce cadavre sur votre lit et parcourons la maison.

En lui-même, M. Vipérin était étonné de ne pas avoir rencontré son commis à son arrivée ; il se demandait pourquoi Laborel n'était pas rentré à cette heure, Laborel qu'il avait compté trouver bouleversé et entouré chez lui d'une multitude de voisins. Ce retard était des plus incompréhensibles, et le négociant ne pouvait parvenir à se l'expliquer.

Le docteur Richefeu et le gérant des Docks du Commerce commencèrent donc ensemble l'inspection des lieux. Le rez-de-chaussée et le premier furent soigneusement visités ; tout était dans un ordre parfait.

— C'est étrange, murmurait M. Vipérin, tout en essuyant de temps à autre une larme, j'avais cru un moment que l'assassinat de mon pauvre frère avait eu le vol pour mobile, et rien n'a été touché ici.

— Montons au second.

Point ne fut besoin à cet étage d'une longue tournée.

A peine le docteur eut-il franchi le seuil de la chambre de Laborel qu'il s'écria :

— Vipérin, mon ami, encore un cadavre !

Il venait d'apercevoir le jeune homme gisant sur le sol.

— Un cadavre ! répéta M. Vipérin avec une stupéfaction profonde qui aurait frappé le vieux médecin, s'il ne s'était pas aussitôt précipité sur le corps de Laborel.

— Non, heureusement je me suis trompé, dit M. Richefeu, dont l'oreille était collée sur le sein gauche du commis étendu par terre ; il vit encore, celui-là.

Le négociant était revenu de sa surprise.

— On n'a pas eu le temps de l'assassiner tout à fait, fit-il à tout hasard... C'est justement le fidèle employé dont je vous parlais au cercle... celui qui devait aller demain à Nice... Pauvre garçon !

— Mettons-le sur le lit.

Sitôt que Laborel fut installé sur sa couchette, le docteur reprit son examen.

Aucune blessure, aucune ecchymose, dit-il ; ce jeune homme a perdu connaissance par le fait d'une violente commotion cérébrale.

— Il y a en effet de quoi, poursuivit M. Vipérin montrant le désordre de la chambre.

— Oui, ici, il y a eu un vol... Sans doute, votre commis aura essayé, mais en vain, de lutter, de se porter au secours de votre frère, et il se sera évanoui, accablé par l'horreur de l'assassinat... Ce doit être une nature impressionnable.

Tout en disant ces mots, le docteur Richefeu avait sorti de son gousset un flacon de vinaigre anglais, et le faisait respirer à Laborel.

Celui-ci ouvrit les yeux, et apercevant du monde autour de lui, laissa échapper un cri d'étonnement.

— Laborel, mon ami ! Laborel, mon enfant ! fit M. Vipérin en se précipitant vers son employé et lui prenant affectueusement la main, que vous est-il arrivé ? Par quel miracle avez-vous échappé à la mort ?

— Laissez-le donc se remettre, dit avec douceur le médecin ; vous ne voyez pas combien il est faible, ce pauvre jeune homme ?

En effet, Laborel avait encore le visage d'une pâleur extrême. Cependant, peu à peu la couleur revint sur ses joues livides. Mais, au lieu de répondre aux questions du négociant, il sembla se consulter longuement en lui-même, et après avoir jeté autour de lui un long regard de défiance :

— Je ne sais rien, murmura-t-il, en revenant de la

Nouvelle-Héloïse, j'ai trouvé Narcisse assassiné, ma chambre dévalisée, et je me suis trouvé mal.

— Je le crois, dit M. Richefeu, cette soirée est pour vous, et surtout pour ce bon M. Vipérin, une soirée néfaste ; argent, frère, il a tout perdu !

— Comment ! on l'a volé aussi ? s'exclama Laborel, se dressant sur son séant.

— C'est-à-dire que, pendant que l'on assassinait et que l'on pillait ici, un des banquiers de monsieur passait la frontière.,.

— Oui, fit Vipérin qui s'était repris à sangloter dans un coin, le banquier de Nice auprès duquel vous deviez aller demain... Tenez, voilà la dépêche que j'ai reçue...

Et il la tendit à Laborel qui ne la prit pas. Puis, avec un redoublement de larmes, le négociant s'écria :

— Ah ! qu'est-ce que cet accident auprès du malheur horrible qui me frappe ? Ah ! que m'importent les quelques mille francs qu'on m'a volés ! Puissent les coquins qui sont venus ici m'avoir ravi jusqu'à mon dernier sou, s'ils avaient eu au moins l'humanité d'épargner mon pauvre Narcisse !

— Ainsi, interrogea le docteur en s'adressant à Laborel demeuré pensif, ainsi vous êtes arrivé quand le crime était consommé ?

— Hélas !

— Mais, quand vous êtes entré, n'avez-vous entendu aucun bruit ?

— Je ne me souviens pas.

Laborel n'avait aucun motif de se méfier du docteur et de M. Vipérin ; mais il venait de se promettre de garder plus que jamais le secret de sa mission. Une voix secrète lui disait de se tenir en garde contre tous et contre tout. Aussi reconnut-il qu'on lui avait volé ses économies et quelques effets, mais il n'ouvrit pas la bouche au sujet des vingt millions.

— Vipérin, demanda M. Richefeu, avez-vous quelque cordial pour ce jeune homme ?

— J'ai de l'élixir de la Grande-Chartreuse, répondit l'honnête homme avec des larmes dans la voix. Voulez-vous que je descende en chercher ?

— Ma foi, ne vous donnez pas cette peine, mon cher monsieur, fit Laborel, je me sens beaucoup mieux.

Et il se leva. On passa à l'étage inférieur, où Laborel et M. Vipérin se réconfortèrent. Le négociant, que l'assassinat de Narcisse accablait outre mesure, but, rebut, pleura et embrassa à plusieurs reprises son ami et son employé. Puis, on revint auprès de l'infortuné bossu.

CHAPITRE XLIII

UNE ENQUÊTE SELON LA LOGIQUE

Quand on fut dans la chambre où reposait le corps du nain, M. Vipérin fit une nouvelle scène attendrissante; il se jeta sur le cadavre, l'embrassant avec effusion et sanglots étouffés; il fallut les efforts réunis de Laborel et du docteur Richefeu pour l'arracher du lit sur lequel gisait le malheureux Narcisse.

— Diable ! disait le vieux médecin, il ne faut pas vous laisser abattre de la sorte... Le malheur qui vous frappe est irréparable, mon cher Vipérin... Soyez homme !... Puisque vos pleurs sont impuissants à ranimer le pauvre mort, ayez au moins la force de vous dominer; ne vous livrez pas à ces accès de désespoir.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura l'autre, qui me rendra mon frère bien-aimé ?

— Vipérin, répliqua le docteur, il est temps de songer à une chose : un crime a été commis ici cette nuit, notre devoir est d'en informer tout de suite la police.

— Occupez-vous de cela, Richefeu... Pour moi, je ne me sens pas la force d'abandonner une seule minute le corps de mon Narcisse chéri.

— Je l'entends bien ainsi ; seulement, promettez-moi de vous surmonter, de ne pas vous livrer à un abattement aussi profond que celui qui vient de s'emparer de vous, au moins pendant que je cours chez le commissaire du quartier.

— Je vous le promets.

— Soyez raisonnable, voyons, mon ami !

Puis, prenant à part Laborel, l'excellent docteur lui dit à mi-voix :

— Ne le perdez pas de vue, monsieur... Je le connais ! Il est capable de se jeter par la fenêtre, dans un moment de désespoir...

Laborel revint auprès du cadavre, et M. Richefeu sortit.

M. Vipérin, l'honnête homme, le visage caché par ses mains, continuait à répandre des torrents de larmes.

Son employé, muet en présence d'une si vive douleur, se tenait debout au chevet du lit ; lui aussi, il s'apitoyait, mais sincèrement, sur le sort du nain qui, sans doute, selon lui, avait trouvé la mort en luttant contre les ravisseurs de la fortune de Roger Bonjour. Toutefois, l'assassinat qui avait été le triste épilogue du vol dont il était victime ne faisait pas perdre de vue à Laborel l'horrible malheur qui le frappait. Rien ne pouvait l'en distraire, et l'idée que les malfaiteurs n'étaient pas des coquins ordinaires revenait sans cesse à son esprit.

Enfin le commissaire de police, guidé par le docteur, arriva.

Il se fit narrer, par M. Richefeu, tout ce que celui-ci avait vu en compagnie de M. Vipérin, et par Laborel ce qui l'avait frappé à son entrée à la maison. Le jeune commis, dans cet interrogatoire, observa encore une réserve excessive, se contentant de déclarer qu'il lui

avait été volé cent quarante francs en espèces et quelques effets, parmi lesquels une ceinture.

— Il résulte de vos témoignages, dit le magistrat, que le malfaiteur (car rien ne prouve qu'il y en ait eu plusieurs) qui s'est introduit ici cette nuit est venu, non pour assassiner, mais pour voler; qu'il a pénétré par la terrasse du second, et par conséquent par la cour de l'Asile de l'Adolescence...

En effet, dans l'inspection des lieux, on trouva une échelle encore appliquée contre la terrasse qui, du côté de la cour de l'Asile, n'était qu'à la hauteur d'un premier, à cause des inégalités du terrain.

— Il est évident, continua le commissaire, que ce n'est pas pour voler cent quarante francs et quelques menus effets à M. Laborel que le malfaiteur a accompli si audacieusement son escalade et son effraction; tout porte à croire, au contraire, que le but visé était la caisse particulière de M. Vipérin, dont la fortune est connue...

Tel n'était pas l'avis de Laborel; néanmoins, il se tut.

— Seulement, poursuivit l'homme de loi, le scélérat a été dérangé premièrement par la victime, qui, dans sa faiblesse n'a pu opposer aucune résistance, ensuite par l'arrivée de M. Laborel, avec qui il n'a pas osé entamer une lutte, et c'est ainsi que l'assassin s'est enfui sans terminer sa criminelle besogne... Maintenant, messieurs, vous savez que vous devez éclairer la justice... Sur qui portez-vous vos soupçons?

— Ma foi, monsieur, répondit M. Vipérin, qui avait fini par se calmer, il est impossible pour moi de préciser, et je n'ai absolument aucune idée sur le misérable... Cependant, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que l'assassin de mon frère devait être au courant des habitudes de la maison, car il a choisi pour son forfait d'abord mon jour de cercle et ensuite le soir où, par extraordinaire, mon employé avait à sortir.

A ces mots, le visage de Laborel s'illumina.

— Oui, dit-il, oui... c'est cela... et la coïncidence est encore plus frappante que M. Vipérin ne le suppose ! Vous vous souvenez, mon cher monsieur, du motif de ma sortie de ce soir ?

— L'arrivée de votre frère... Eh bien ?

— C'est sur la foi d'une lettre reçue à midi et signée par mon frère Jacques que, contre toute coutume, je me suis absenté d'ici ce soir...

— Alors ? demanda le commissaire.

— C'était une lettre fausse, monsieur.

Et Laborel se mit à raconter son entrevue avec les matelots de la *Nouvelle-Héloïse*.

Après tout, le jeune homme pensait qu'il était de son devoir de consacrer tous ses efforts à aider la justice dans la recherche de l'assassin de Narcisse ; une fois qu'on tiendrait le scélérat, se disait-il, qui sait s'il ne rentrerait pas en possession de la précieuse ceinture ? Plus la police agirait avec promptitude, plus il y avait de chances pour que les chèques de M. Rameau n'aient pas le temps d'être transmis à qui avait été donné l'ordre de les voler. Au fond, Laborel n'avait pas grand espoir, mais par acquit de conscience il donnait au magistrat toutes les indications qu'il était en son pouvoir de fournir.

— Une lettre fausse ! s'écria le commissaire, mais elle n'a été écrite que pour vous éloigner... Et vous ne vous êtes pas méfié ?

— Comment voulez-vous, monsieur ?... Je croyais toujours mon frère à bord de la *Nouvelle-Héloïse*, et c'était tout à fait l'écriture de Jacques.

— Nous avons affaire à un habile coquin, fit remarquer le docteur. Le coup était savamment combiné.

— Hélas ! dit M. Vipérin recommençant à gémir, qui sait si l'assassinat de mon frère n'était pas aussi prémédité ?

— Et qu'avez-vous fait de cette lettre ? demanda le policier.

— Ne pouvant malheureusement pas prévoir ce qui est arrivé, répondit Laborel, je n'ai pas eu de ce papier tout le soin que j'aurais dû avoir...

— Vous l'avez perdu.

— Je le crains fort... Sur le bateau, je me suis déjà aperçu de sa disparition... Je l'avais mis dans une poche et je ne l'ai pas trouvé... Je chercherais encore demain pour le cas où je l'aurais laissé au magasin.

— O mon Dieu ! quel malheur ! fit M. Vipérin. Faut-il que vous soyez négligent, Laborel !... Aller perdre ainsi le seul indice que nous avons pour découvrir l'exécrationnable assassin de mon frère ! Heureusement encore, je suis là pour attester que vous l'avez reçue, cette lettre !

— Enfin, jeune homme, cherchez-la ; il y a peut-être là de quoi mettre la justice sur la piste du coupable.

Là-dessus, le commissaire dressa son procès-verbal, lequel établissait en principe qu'un assassinat, accompagné de vol, avec escalade et effraction, avait été commis, entre huit heures et neuf heures et demie du soir, dans la maison de M. Vipérin, pendant que Laborel était habilement éloigné par un faux avis de l'arrivée de son frère, d'une part, et que, d'autre part, M. Vipérin passait sa soirée au cercle avec le docteur Richesfeu. D'après les constatations du docteur qui s'était trouvé sur le théâtre du crime quelques moments après son accomplissement, le procès-verbal établissait, en outre, que la victime du meurtre avait péri par strangulation.

Le magistrat allait se retirer quand M. Vipérin, le retenant, lui dit :

— Pardon, monsieur, vous allez peut-être trouver ridicule la prière que je vais vous adresser...

— Parlez, cher monsieur, je vous en conjure...

— Voici. S'il était possible, je tiendrais à ce que mon frère me fût laissé jusqu'au dernier moment de ses obsèques. Je sais que la justice a le droit de réclamer son

cadavre ; mais je serais désolé de le savoir déchiré et morcelé par les scalpels de l'amphithéâtre.

— Il n'est pas en ma puissance, cher monsieur, de vous promettre cela ; cependant, comme le genre de mort de votre frère est parfaitement et régulièrement constaté par un homme de l'art, je ne doute pas que M. le chef du parquet vous autorise à garder chez vous le corps, si vous voulez bien lui en faire vous-même la demande.

.....

Le lendemain, tous les journaux de la ville racontaient le crime à peu près dans les termes suivants :

« L'audace de MM. les voleurs ne connaît maintenant plus de bornes. Après les exploits des étrangleurs des rues, voici qu'on vient, hier soir, vers les huit heures à peine, d'inaugurer les étranglements à domicile. C'est chez un de nos plus honorables négociants, M. V..., que le premier de ces crimes s'est commis.

» Profitant de ce que le maître du logis était au cercle et de ce que son locataire était, de son côté, également absent, une bande de malfaiteurs s'est introduite par l'appartement de ce dernier et l'a littéralement mis au pillage. Le bruit des coquins ayant attiré le frère de M. V..., un malheureux infirme, qui se trouvait alors seul dans la maison, celui-ci a été étranglé sur l'escalier même* par les misérables, lesquels allaient, sans aucun doute, continuer le cours de leurs déprédations, lorsque l'arrivée de M. L..., le locataire, les a mis en fuite.

» Jusqu'à présent, la justice ne connaît, en fait d'indice sur les coupables, que l'existence d'une lettre fausse, qui avait été adressée le jour même à M. L..., pour l'éloigner de chez lui, comme M. V..., pendant toute la soirée ; malheureusement cette précieuse lettre a été égarée par son propriétaire.

» Par un fatal destin et comme complément d'infor-

tune, le même soir, un des banquiers de M. V... passait la frontière, lui emportant une somme qu'on dit très-forte. »

CHAPITRE XLIV

ROBE LONGUE ET ROBE COURTE

Il était dix heures du matin. Leroué venait de se lever à peine et procédait à sa toilette.

Certes, le Provincial n'avait pas la coutume de rester jusqu'à une heure aussi tardive dans les bras de Morphée ; mais il avait employé une bonne partie de sa nuit à écrire un magnifique sermon sur les septième et dixième commandements de Dieu, et il ne s'était couché que passé minuit. Il paraît que, durant cette veille, l'inspiration avait été très-abondante ; car il avait écrit de nombreuses pages contre le vol.

Hâtons-nous de dire que le père Leroué était un excellent orateur, et qu'il préparait toujours à l'avance les Carêmes qu'il avait à prêcher chaque année dans une des églises de l'Ordre.

Or, ce matin-là, le front sec et ridé du Provincial s'épanouissait de bonheur ; ce qui laisserait à supposer qu'il était content de son œuvre nocturne.

Guilleret comme un jeune homme, il brossait ses vêtements d'une main légère, fredonnant même quelques notes gaies, quand on frappa. Il alla ouvrir. C'était son *socius*.

— Monsieur, dit Aulat en entrant, savez-vous ce qui s'est passé la nuit dernière ?

— Où ça ?

— Chez M. Vipérin.

— Non, ma foi.

— Un vol audacieux a été commis...

— Ah ! fit négligemment Leroué.

— En outre, le frère de notre ami, le petit bossu, a été étranglé.

— Par exemple !... Vous croyez ?... Qui vous a dit cela ?

Aulat raconta à son supérieur ce que toute la ville colportait.

— Tiens, tiens, tiens ! murmura celui-ci... Voilà qui est fâcheux et triste... Ce bon M. Vipérin doit être au désespoir.

— Croyez-vous qu'il tenait tant à son frère ? C'était une charge pour lui...

— Une charge ? C'est selon... En tout cas, puisqu'il s'était embarrassé de ce malheureux, cela prouve qu'il l'aimait... Et personne ne connaît l'assassin de ce pauvre diable de nain ?

— Personne.

— Etrange ! Je finis de m'habiller et je vais en toute hâte rendre visite à ce cher ami, pour essayer de le consoler... Vous m'attendrez ici ; nous avons à sortir ensemble après diner.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Aulat quitta la chambre.

Leroué, ne revenant pas de ce qu'il apprenait, se vêtit en moins de cinq minutes et se rendit aussitôt auprès du *coadjutor primus*.

M. Vipérin était dans un état pitoyable. Il avait passé toute la nuit auprès du cadavre de Narcisse, accompagné de quatre voisins.

Quand le Provincial fut introduit auprès de lui :

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il en se jetant à son cou, merci à vous d'être venu me fortifier par votre bonne visite dans une aussi douloureuse circonstance.

— Croyez que je compâtis à l'affreux malheur qui vous frappe, répondit le jésuite de robe longue, à l'en-

trée duquel tout le monde s'était respectueusement découvert.

Mais en lui-même le malin compère se disait :

— Malepeste ! je ne croyais pas mon Vipérin si sensible.

Le gérant des Docks du Commerce pria les personnes qui se trouvaient dans l'appartement de se retirer.

— J'ai à causer avec monsieur l'abbé, fit-il ; pardonnez-moi de vous congédier pour quelques instants.

Les assistants se retirèrent discrètement dans une pièce voisine.

Alors Vipérin, prenant Leroué par la main, le conduisit au chevet du lit sur lequel reposait le corps inerte du petit bossu.

— Révérendissime, dit-il d'une voix lente et basse, je vous avais promis pour demain les vingt millions de Laborel...

— Oui... Mais quel rapport ?...

— Je vous les aurais donnés, je le jure ; mais un exécrable voleur s'est emparé pendant mon absence du trésor que vous aviez mission de restituer à la Compagnie...

— Comment, monsieur ! interrompit Leroué en se tournant, sévère vers M. Vipérin et en roulant sur lui des yeux courroucés ; comment ! vous avez laissé prendre par un autre que moi le bien qui était placé sous votre sauvegarde ?

— Oh ! ne m'accusez pas, Révérendissime... J'avais imaginé un plan superbe, infaillible...

— Elle est jolie, votre infaillibilité !

— J'avais réussi à faire quitter à Laborel la ceinture qui renfermait le précieux dépôt...

— Cela vous a servi à grand'chose !

— De grâce ! mon père, pardonnez-moi, pouvais-je prévoir cette fatale coïncidence du vol qui s'est effectué juste pendant les quelques minutes d'une sortie indispensable ?... De grâce, Révérendissime, ne croyez-vous pas que je sois assez malheureux ?

— Malheureux, de quoi ?

— De ce que mon pauvre frère ait trouvé la mort dans cette terrible nuit ; il aura voulu lutter contre le voleur, mon père, et le scélérat l'a tué !

— En êtes-vous bien sûr ? fit Leroué en dardant sur le négociant son regard scrutateur.

M. Vipérin balbutiait une réponse, lorsque la porte s'ouvrit, et un sergent de ville parut.

Le gérant des Docks du Commerce pâlit. Leroué ne le perdait pas de vue.

— Faites excuse, si je vous dérange, dit l'agent ; c'est une lettre du Parquet que j'apporte.

En effet, il remit à M. Vipérin un pli cacheté, salua et sortit.

Le Provincial tourna le dos : mais, dans une glace qui se trouvait sur la commode, il vit parfaitement le visage de Borromée éclairé par une expression de joie indicible à la lecture de la missive officielle.

— Qu'est-ce ? interrogea-t-il de son ton bref et impérieux, quand l'autre eut achevé d'en prendre connaissance.

— C'est l'autorisation que j'avais demandée.

— Quelle autorisation ?

— Il faut vous dire... Je ne tenais pas à ce que le cadavre de mon infortuné Narcisse fût livré aux expériences de l'amphithéâtre...

— Et vous avez demandé à le garder chez vous et à le conduire intact au cimetière ?

— Oui, puisque le genre de mort a été régulièrement établi.

— Qu'est-ce que cela pouvait vous faire qu'on ouvrit, qu'on disséquât le corps de votre frère ?

— Oh ! mon père, ne croyez-vous pas qu'il m'eût été pénible de penser ?...

— Monsieur Vipérin, je crois que ces sensibleries sont bonnes devant le monde, mais pas entre nous...

D'ailleurs, l'Ordre dont vous avez l'honneur de faire partie n'admet pas de pareilles faiblesses...

— Révérendissime, mon dévouement à l'Ordre...

— Je ne doute pas de votre dévouement, et, malgré votre inqualifiable maladresse dans l'affaire de Laborel, j'en demeure pleinement convaincu...

— Oh ! merci !

— Ne me remerciez pas. Je vous considère encore et toujours comme tout à fait digne d'être des nôtres, je le répète ; mais c'est précisément pour cela que je ne suis pas dupe en ce moment de vos protestations d'amour à l'égard de cette chair morte.

Et son doigt montrait le cadavre du bossu. M. Vipérin était livide.

— Alors, mon père, que pensez-vous ?

— Je pense que votre frère n'a pas été étranglé.

— Pour cela, Révérendissime, je vous jure devant Dieu...

— Pas de serment ! monsieur, cela est bon pour d'autres que nous.

— Je vous affirme...

— Soit, je vous crois.

En prononçant cette parole, Leroué tenait toujours le coadjuteur temporel sous la domination de son regard.

— Je pense alors, reprit-il, que vous avez un intérêt quelconque à ce que ce corps ne soit pas ouvert.

Une sueur froide coulait des tempes de M. Vipérin.

— Voulez-vous que je vous le prouve ?

Et, brusquement, il se dirigea vers un placard ; mais le négociant ne lui donna pas le temps de l'ouvrir ; car, se précipitant entre le mur et son supérieur, il dit à celui-ci d'une voix suppliante et brisée par l'émotion :

— De grâce, mon père, ne me livrez pas !

Leroué le repoussa doucement, et un rire glacial tordit sa bouche moqueuse.

— Hein ! qu'est-ce que je vous disais ? mon cher

monsieur Vipérin, vous avez empoisonné votre frère ! il aura voulu crier, vous l'avez étranglé... Etes-vous heureux, vous, au moins, de trouver de vulgaires voleurs à qui vous puissiez faire endosser vos peccadilles ! Allons, ne tremblez pas de la sorte, mon ami... Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais vous trahir ? Je sais votre secret, c'est tout ce qu'il me faut... Voyons, vous dis-je, pas d'enfantillage !... D'un moment à l'autre on peut venir... Soyez à la hauteur de votre beau désespoir de tantôt !

Puis, quand, rassuré sur les intentions du Provincial, le négociant se fut rendu maître de lui-même :

— C'est égal, avouez, mon ami, que dans la poursuite des vingt millions, vous avez fait preuve d'une inhabileté impardonnable...

— Oui, mon père, je le reconnais, j'aurais dû vous consulter ; c'est ma sottise vanité qui vaut à la Compagnie la perte de ce trésor.

— Comment, la perte ?

— Eh oui ! ne considérez-vous pas les vingt millions comme perdus ?

— Perdus !... Vous déraisonnez, monsieur Vipérin ! Pensez-vous que la justice ne saura pas trouver le voleur de la nuit dernière ?

— C'est vrai.

— Et j'espère bien que vous aiderez la police autant qu'il sera en votre pouvoir ?

— Sans doute... Mais alors, c'en est fait de moi !

— Pourquoi ?

— Le jour où le malfaiteur sera pris, s'il avoue le vol, il ne se reconnaîtra pas l'auteur de l'assassinat...

— Parfaitement... et après ?

— Comment, mon père, vous ne me comprenez pas ?

— Vous craignez pour vous, monsieur Vipérin ? Tenez, vous me faites pitié !

Et Leroué ajouta, après un significatif haussement d'épaules :

— Vous vous imaginez donc qu'on écouterait les dénégations d'un vulgaire malfaiteur ?

M. Vipérin redressa le front avec confiance.

— Allons, mon ami, dit Leroué en lui serrant la main, souvenez-vous que vous êtes un honnête homme !

Le lendemain matin eut lieu l'enterrement de Narcisse. Ce bon M. Vipérin versa de véritables rivières de larmes de la maison mortuaire à l'église. Bien que le bossu n'eût pas à Marseille d'autre parent que son frère, une foule nombreuse se pressa derrière le corbillard ; tous les amis du gérant des Docks du Commerce avaient tenu à honneur de lui témoigner leur sympathie à l'occasion de ce triste événement.

Au cimetière, quand les prêtres eurent jeté sur la tombe ouverte leur dernière eau bénite, au moment où les fossoyeurs saisirent le cercueil pour le descendre dans le caveau, l'excellent M. Vipérin, ivre de douleur, se jeta sur eux pour leur arracher ce cadavre qu'on ravissait à son amour ; l'assistance fut obligée d'intervenir et de le ramener de force chez lui ; car, disait-il en sanglotant, il voulait se laisser mourir de faim sur la pierre qui recouvrait son pauvre Narcisse.

Les bonnes femmes, à qui l'on raconta le fait, prièrent le bon Dieu de rendre un peu de courage à cet honnête homme.

Et l'honnête homme, une fois rentré chez lui, quand il fut bien sûr d'être seul, se frotta les mains en se disant à voix basse :

— Enfin !... cette fois, c'est fini !

CHAPITRE XLV

TORTURE MORALE

Pendant que Leroué avait avec M. Vipérin la petite scène intime qui fait le principal objet du précédent chapitre, Laborel était allé au magasin ; les Docks du Commerce étaient fermés « pour cause de décès. » Néanmoins, il frappa à la porte d'un homme de peine qui remolissait l'office de concierge, et à qui il expliqua le motif de sa visite ; l'autre lui ouvrit et lui remit les clefs de la salle dans laquelle il faisait sa vente. Laborel chercha partout la fameuse lettre qui devait mettre la police sur la piste de l'assassin du bossu, fouilla sous les comptoirs, visita le vestiaire, mit sens dessus-dessous le tas aux balayures et le panier aux papiers de rebut ; toutes ses recherches furent inutiles, la lettre apocryphe était absente, et bel et bien perdue.

Il fit part à M. Vipérin de l'inanité de ses fouilles, et celui-ci en parut très-affecté. Toutefois, si quelqu'un était pour le moins aussi désolé que le négociant à cause de cet insuccès, c'était Laborel. Il passa toute la journée du mercredi en proie à un véritable désespoir. Le lendemain, il assista aux obsèques de Narcisse, et fut un de ceux qui ramenèrent du cimetière M. Vipérin, que la douleur la plus cruelle accablait.

Le soir, il comparut, en compagnie de son patron, devant le juge chargé d'instruire l'affaire, et tous deux ils renouvelèrent la déclaration que l'on sait.

A cinq heures, nous trouvons Laborel renfermé dans sa chambre.

L'infortuné jeune homme se promène de long en

large, sous le coup d'une sorte d'abattement mêlé de colère.

— C'en est fait ! se dit-il, les millions de M. Rameau me sont bien volés, et il n'est pas de force humaine qui puisse me les faire restituer. Ces hommes-là, ces jésuites, sont plus puissants, plus habiles encore que l'oncle de Roger Bonjour me l'avait dit.

Et le malheureux repassait dans sa mémoire tous les événements. Il rappelait à son esprit désespéré la confiance suprême du colon ; mais il ne pouvait comprendre comment ces millions, que M. Rameau lui avait affirmé être ignorés de tout le monde, avaient pu être connus, par la suite, de la redoutable Société. Cela n'était pas, certes, par M. Rameau, qui s'était fait sauter la cervelle sitôt après qu'il lui avait eu confié l'importante mission de les remettre au journaliste Roger Bonjour. Ce n'était pas par lui non plus, lui Laborel, le modeste employé dont personne même ne soupçonnait l'existence, lui surtout qui n'en avait ouvert la bouche à personne.

Cependant il lui fallait bien se rendre à l'évidence. Pour lui l'assassinat de Narcisse n'était qu'un incident du vol dont lui Laborel, et non M. Vipérin, avait été le point de mire. Mais par qui ce vol aurait-il pu être commis ? Alors l'employé des Docks du Commerce se reprenait à s'interroger.

Un moment, il crut avoir trouvé un indice de nature à le mettre sur la voie. Il se rappela la nuit du bal où il avait été un moment ivre. Qui sait si, dans son ivresse, il n'avait point parlé ? Mais, dans ce cas, qui avait pu recueillir ses indiscretions ?

Ses compagnons d'orgie ?... Eh oui ! Racasse, un certain jour, avait soutenu les jésuites ; il savait que Racasse considérait les disciples de Loyola comme d'héroïques missionnaires toujours prêts à sacrifier leur vie pour la propagation de la foi.

Laborel se mit donc à examiner mentalement Ra-

casse. Mais, dès le début de son examen, il fut arrêté par cette considération : Racasse n'appartenait, en aucune façon, à la Compagnie de Jésus. Ensuite, autant qu'il avait pu connaître Racasse, il était intimement persuadé que celui-ci était un homme tout à fait abruti par une religion mal entendue, et il ne le jugeait pas capable d'avoir fourni des renseignements sur lui, et encore moins d'avoir prêté la main à un mauvais coup.

Rappelons, en passant, que Laborel n'avait jamais aperçu un père jésuite au magasin ni même chez M. Vipérin. L'employé des Docks connaissait la distinction (l'absence du rabbat) qui existe entre les prêtres ordinaires et les disciples de Loyola ; or, il avait bien vu de temps à autre, très rarement pourtant, des abbés venir au magasin. Mais jamais un seul père jésuite. Leroué, depuis sa visite avec Aulat, n'avait jamais plus remis les pieds aux Docks du Commerce, et, d'ailleurs, il sortait presque toujours costumé en civil ; la seule fois qu'il était venu en soutane chez M. Vipérin, c'était le lendemain du crime, et, à ce moment-là, Laborel était au magasin, occupé à chercher vainement la fausse lettre au moyen de laquelle on l'avait éloigné le mardi soir.

Inutile de dire que le pauvre garçon était loin de se douter que M. Vipérin avait pu participer au vol des vingt millions, et qu'il dirigeait ses pensées d'un tout autre côté que celui-là.

En somme, son esprit était à la torture. Il cherchait, et il ne trouvait pas. Pour lui, il était clair que le vol avait été accompli par les jésuites, et pourtant tout cela était un vrai chaos.

A son avis, la lettre elle-même lui avait été prise dans la poche par une main invisible. Cela lui paraissait d'abord un peu fort ; car, le soir du vol, il n'avait cheminé qu'avec M. Vipérin ; et néanmoins il en avait la profonde conviction. D'ailleurs, le fait d'avoir connu l'existence des vingt millions, l'individu qui les portait, la ville où il habitait et l'endroit si secret où il avait caché cet argent,

tout cela était bien plus étrange que la disparition d'une lettre.

L'instruction, à laquelle Laborel venait d'assister, avait achevé de lui faire perdre tout espoir. En effet, il avait vu le magistrat instructeur interroger les chefs de la police sur tous les bas filous qu'ils connaissaient et qu'ils présumaient assez habiles pour avoir exécuté un faux ; il avait vu la justice se lancer sur toutes sortes de pistes qui, selon lui, étaient fausses. Vingt fois il avait eu envie de s'écrier :

— Mais, monsieur, c'est chez les jésuites qu'il faut chercher le coupable !

Vingt fois il avait été sur le point de dire ce que contenait la ceinture ravie, de raconter la mort de M. Rameau et de répéter ses dernières paroles ; mais, fort heureusement pour lui, il avait réussi à se surmonter, et à continuer à garder le silence le plus absolu sur sa mission maintenant avortée.

— Je ne serais pas cru, s'était-il dit. Les jésuites sont trop haut placés, trop considérés, trop bien en cour, trop puissants, pour que mes révélations puissent les atteindre. Toucher à ces hommes sacrés serait m'exposer à me faire arrêter ou comme calomniateur ou comme fou. D'ailleurs, je me suis tu jusqu'à présent, il est trop tard pour que je sorte de mon mutisme.

Et il avait même regretté les quelques renseignements par lui donnés, la nuit du meurtre, au commissaire de police ; il s'était reproché d'avoir pris même la peine de venir à l'instruction ; il s'était demandé comment il se faisait qu'il eût l'audace de vivre à cette heure, étant dans l'impossibilité de remettre entre les mains de Roger Bonjour la fortune dont il avait été le maladroit dépositaire.

Il y avait une demi-heure que Laborel songeait à tout cela, et cette dernière idée était celle qui lui revenait le plus souvent à l'esprit. Comment osait-il vivre ? Certes, il n'avait rien à se reprocher, le brave jeune homme !

On ne pouvait pas dire qu'il eût commis seulement une imprudence ; mais, il le reconnaissait un peu tard, il avait accepté une mission bien au-dessus de ses forces : puisque M. Rameau n'avait pas été à même de lutter contre la terrible compagnie, comment lui, presque un enfant, aurait-il pu y prétendre ?.. Ce qui lui était arrivé était fatal. Il ne lui restait plus qu'à suivre jusqu'au bout l'exemple de l'honnête colon. De cette façon, du moins, si jamais Roger Bonjour apprenait que Laborel s'était laissé voler une fortune à lui destinée, il ne pourrait que le plaindre, ce malheur ayant atteint le mandataire du testateur aussi bien que l'héritier.

Il était près de six heures. Laborel fouilla dans ses tiroirs et prit, parmi les effets qui lui avaient été laissés, ceux qui lui parurent avoir quelque valeur, en fit un paquet et sortit.

Quelque temps après, il revenait, s'enfermait à double tour dans sa chambre, sortait de sa poche un stylet à lame triangulaire qu'il avait acheté chez un coutelier, avec le produit de la vente de ses effets, puis il ouvrit son gilet et sa chemise, mit la main sur son sein gauche pour bien sentir l'endroit où le cœur battait, et, s'adosant au mur, appuya contre sa poitrine la pointe du stylet.

A ce moment, on frappa.

Laborel éloigna le poignard dont il allait se transpercer et eut un mouvement d'humeur. On frappa une seconde fois. Laborel reboutonna prestement son gilet et alla ouvrir.

C'était une voisine, une bonne femme du quartier, qui avait accepté de faire le ménage de M. Vipérin, uniquement pour lui rendre service, et qui passait le reste de la journée à consoler le cher homme. Elle avait une lettre à la main.

— Monsieur, dit-elle à Laborel après s'être excusée de l'avoir dérangé, c'est une lettre que le facteur vient d'apporter pour vous.

Elle se retira.

— Qui diable peut m'écrire ? se dit le jeune employé tout en se renfermant chez lui.

Il examina la suscription de la missive ; l'écriture lui était totalement inconnue.

Machinalement, il décacheta l'enveloppe, en sortit la lettre et la lut.

— Par exemple ! s'écria-t-il, voilà qui est violent !... Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Et il relut. La lettre portait :

« Monsieur,

» Si vous tenez à rentrer en possession de la ceinture
» qui vous a été soustraite, dans la nuit d'avant-hier,
» trouvez-vous ce soir, à sept heures, sans faute, au
» café..., rue... ; on vous la restituera.

» Inutile de vous recommander de garder le plus
» grand secret sur ce rendez-vous. Rapportez-y même
» la présente lettre.

» CELUI QUI VOUS PROTÈGE. »

— Celui qui me protège ! fit douloureusement Laborel. Ah ! les misérables, il faut encore qu'ils aient l'ignominie de venir insulter à mon désespoir !

CHAPITRE XLVI

A TRAVERS L'INCONNU

Dans un étroit réduit, devant une petite glace, entourée de pastels, de crêpés et de pinceaux, un homme procède à ce genre de toilette qu'au théâtre on appelle la grime. Il donne à la physionomie qu'il vient de se

faire le dernier coup d'estompe et s'admire dans le verre réflecteur.

— Très-bien, dit-il. Maintenant, allons au rendez-vous.

Puis, après un moment de silence, il reprend :

— Pourvu que ce Laborel y vienne !... C'est que ce n'est pas chose certaine. Ce garçon, je le sais, n'a pas dit un mot au commissaire de police, ni au juge d'instruction, et c'est ce que je ne comprends pas ; mais aura-t-il gardé la même réserve une fois qu'il aura eu reçu ma lettre ? Rien n'est moins sûr... Quoique jeune, ce Laborel doit être doué d'une bonne dose de prudence, puisque Rameau lui avait confié une mission aussi délicate, et il se sera tu par mesure de circonspection... Il aura attendu d'avoir quelque preuve, quelque indice, avant de donner à la police son opinion sur le véritable mobile du vol dont il a été victime... Qui sait s'il ne va pas venir au rendez-vous escorté d'une bande d'agents de la sûreté ?

En disant ces mots, l'homme grisé prit un petit paquet qui se trouvait devant son miroir et le renversa dans un secrétaire.

— C'est que, ajouta-t-il, je joue gros jeu en ce moment... A vrai dire, je ne sais pas trop ce qui va arriver et je dois parer à toutes les éventualités.

Il prit deux révolvers, les examina et les plaça soigneusement chacun dans une des poches de son pantalon.

— Jamais, fit-il, jamais de ma vie je n'ai eu autant d'émotion qu'aujourd'hui.

Il rouvrit son secrétaire, sortit d'un tiroir une petite photographie, la considéra attentivement et l'embrassa.

— Ah ! poursuivit-il, je ne croyais pas l'aimer autant que cela, le vaurien !

Et il frotta contre son œil le revers de sa main.

— Bon ! est-ce que je vais pleurer maintenant ? il ne manquerait plus que cela... J'ai trop pris de peine à me

grimer; pour m'amuser à présent à déteindre... Allons, c'est assez de sensiblerie. En avant !

Alors, il embrassa encore une fois le portrait, le renferma et souffla sur la bougie qui éclairait l'appartement. Un instant après il était dans la rue.

.....

Le café qui avait été indiqué à Laborel était un de ces modestes établissements, comme on en voit encore beaucoup dans les cités populeuses, où la bonté de la consommation est remplacée par les charmes des servantes et de la dame du comptoir; les jeunes gens dépravés de la ville y allaient moins pour se rafraîchir que pour rendre visite aux beautés faciles de l'endroit. Située dans une rue écartée, cette taverne se prêtait admirablement au rôle de lupanar que lui faisait jouer son propriétaire.

A une table, seul, se trouvait Laborel, absorbant lentement une choppe d'une bière exécrationnelle. Quelques jeunes filles, qui n'étaient là servantes que pour la forme, étaient venues tour à tour papillonner dans les environs de la table qu'il occupait; puis, voyant que le jeune homme ne s'inquiétait pas plus d'elles que si elles n'existaient pas, elles s'étaient retirées vers le comptoir. La pendule marquait sept heures et demie; c'est l'heure où les Marseillais soupent; aussi le café était-il absolument désert.

Au dehors, quelques passants circulaient. De temps en temps une figure venait s'appliquer contre la vitre humide de vapeur, et ensuite disparaissait.

— Ah ça ! se disait Laborel qui s'impatientait, ceci commence à devenir une plaisanterie.

Quand l'employé de M. Vipérin avait reçu la lettre qui lui donnait le mystérieux rendez-vous, sa première pensée avait été que les jésuites, après l'avoir dépouillé de sa précieuse ceinture, venaient encore le narguer dans son désespoir, et il s'en était fallu de bien peu qu'il

ne reprit son poignard et ne se l'enfonçât dans le sein. Mais il avait réfléchi et s'était dit :

— Ce rendez-vous est à coup sûr un guet-apens. Cette fois, il a bien été décidé par mes ennemis qu'on doit se débarrasser de moi. On me suppose assez expérimenté, assez naïf, pour croire à la sincérité de la restitution qu'on me propose, et l'on compte que je donnerai dans le panneau... Eh bien ! oui, j'irai... Je n'irai pas pour rentrer en possession des vingt millions de Roger Bonjour ; j'irai pour m'offrir au fer des assassins.

Puis, il avait pensé qu'il ne ferait peut-être pas mal de prévenir la police de ce nouvel incident ; mais aussitôt une idée l'avait retenu : il était certain que ses adversaires le surveillaient, et que chacun de ses pas était épié : dans ce cas, s'il était allé prévenir la police, il en aurait été pour ses démarches ; personne ne lui aurait cherché la moindre querelle. A aller au rendez-vous, il fallait s'y rendre seul et bien décidé au sacrifice de sa vie.

Laborel avait eu ce courage. Il avait pris seulement son stylet pour prolonger autant que possible sa résistance dès qu'il aurait été assailli, et tâcher d'attirer ainsi quelqu'un sur le théâtre de la lutte qu'il ignorait encore. N'ayant plus confiance en personne et en rien, il n'espérait plus que de l'imprévu. La justice ? il n'avait plus rien à en attendre ; le juge d'instruction lui avait même dit que l'affaire était si incompréhensible qu'il pouvait se retirer, ainsi que M. Vipérin, et qu'on ne les dérangerait plus avant d'avoir mis la main sur le scélérat, lequel — pensait Laborel — n'était pas près d'être découvert.

Il était donc venu au rendez-vous, persuadé qu'avant la fin de la soirée il aurait cessé de vivre. Que lui importait, d'ailleurs ? Mourir pour mourir, il préférerait que ce fût par l'assassinat que par le suicide ; en se débattant, il avait une ombre d'espoir, sinon de faire prendre un

jésuite, du moins de satisfaire sa vengeance en en poignardant un à son tour.

Aussi, quand il avait vu qu'une demi-heure s'était écoulée sans amener la moindre aventure, il s'était mis en colère contre ces misérables qui tardaient tant à venir l'assassiner.

— Décidément, dit-il, on se moque de moi.

Alors, il prit une pièce de cinquante centimes, la mit sur la table et sortit.

— Peut-être, pensa-t-il, on m'attend dehors. Après tout, on ne tue pas les gens dans un café.

Mais il n'y avait personne dans la rue. Il marcha, prit une rue plus fréquentée que celle où se trouvait la taverne qu'il venait de quitter; nul passant ne vint à sa rencontre. Il marcha, il marcha encore, au hasard, sans savoir où il allait.

Tout à coup, il se sentit légèrement frapper sur l'épaule.

— Enfin ! se dit-il en se retournant.

Un homme assez grand et barbu se trouvait là.

— Vous êtes M. Laborel ? demanda-t-il.

— Oui.

— Voulez-vous me suivre ?

Laborel suivit.

— Que va-t-il m'arriver ? pensait-il. Cet homme est poli, et n'a pas l'air d'un jésuite. Ma foi, je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose.

Au tournant d'une rue un fiacre attendait. L'inconnu ouvrit la portière, et entra. Laborel entra aussi. Puis, sans attendre aucun commandement, le cocher souetta son cheval, et le fiacre se mit à rouler à fond de train. L'inconnu baissa les stores, et, la voiture allant à droite, puis à gauche, variant de direction à l'infini, au bout d'un quart d'heure il eût été impossible à Laborel de dire où il était.

— Voudriez-vous, dit l'homme, avoir la bonté de me remettre la lettre que vous avez reçue ce matin ?

— Parfaitement, répondit le jeune employé, — et il s'exécuta.

En lui-même, il commençait non à avoir peur, mais à s'inquiéter. Il ne s'attendait pas à un tel programme. Au lieu d'avoir vu fondre sur lui une bande de malfaiteurs, il se trouvait à la merci d'un inconnu, enfermé dans une voiture. Sa main crispée serrait le poignard qu'il tenait caché dans sa manche.

L'homme prit des cigares, en offrit un à Laborel, en choisit un également, et l'alluma à la flamme du papier que l'employé venait de lui remettre. Laborel profita de cette lumière pour regarder la figure de son compagnon ; c'était la première fois qu'il le voyait.

— Seriez-vous, monsieur, se hasarda-t-il à dire, l'auteur de la lettre de ce soir ?

— Oui.

— Et vous me protégez ?

— Oui.

— Sincèrement ?

— Il y a bien longtemps, jeune homme, que je veille sur vous.

— Où me menez-vous ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe peu, en effet ; mais je voudrais savoir à quoi tend cette course en fiacre à cette heure.

— A l'exécution de ma promesse,

— Quoi ! vous devez me faire ravoir ce qui m'a été soustrait ?

— Oui.

— Mais quand ?

— Tout de suite.

La voiture venait de s'arrêter. Laborel et l'inconnu en descendirent. Ils entrèrent dans une ruelle ; l'homme ouvrit une porte et s'engouffra dans un couloir obscur, le jeune employé marchait à sa suite. Arrivé au troisième étage, l'homme tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure d'une porte basse qui roula aussitôt sur

ses gonds sans faire le plus léger bruit, et alluma une bougie. Le lecteur connaît déjà ce réduit ; c'est la petite pièce dans laquelle l'homme s'est grimé avant d'aller attendre Laborel à la sortie du café.

— Bravo ! jeune homme, fit l'inconnu, après avoir poussé le verrou ; bravo ! vous venez de faire preuve d'un fier courage... Tout autre que vous se serait méfié, — car il y avait de quoi, — aurait prévenu la police, aurait cru à un guet-apens et aurait tout gâté.

— Je ne dois rien vous cacher, monsieur, répondit Laborel, j'ai cru à un guet-apens ; mai j'ai pensé qu'il valait mieux pour moi, le cas échéant, que je me défendisse tout seul.

En disant ces mots, il sortit son poignard, le montra, mais ne s'en dessaisit point. L'homme remarqua cela.

— Et maintenant que pensez-vous ? demanda-t-il.

— Je ne pense rien.

— Comment ! vous vous croyez chez un ennemi ?

— Je ne crois rien... Tout ce qui m'arrive est tellement impossible, que je ne serais même peut-être pas convaincu quand vous m'aurez rendu ce que... ce que...

* L'inconnu se mit à rire.

— Allons, dites-le... Ce que je vous ai volé.

— Quoi ! c'est donc vous qui avez commis, chez M. Vipérin, le vol d'avant-hier ?

— Oui.

— C'est vous qui avez assassiné Narcisse, ce pauvre nain bossu ?

En disant ces mots, Laborel s'était reculé et serrait convulsivement son stylet.

— Ah ! pour cela non, fit énergiquement l'homme.

— Vous étiez plusieurs, alors ?

— J'étais seul.

— Et vous n'êtes pas l'assassin de Narcisse ?

— Je vous le jure... D'ailleurs, jeune homme, je n'ai pas à me disculper auprès de vous. Nous perdons, à discuter, un temps précieux. Je vous ai promis tout ce qui

vous a été volé. Si nous sommes ici, c'est que je dois vous le rendre. Je vous ai demandé le secret, mais je ne vous demande pas votre estime.

— Quel homme étrange ! se disait Laborel.

L'inconnu alla à son secrétaire, l'ouvrit et en sortit un paquet qu'il remit au jeune employé.

— Reconnaissez-vous tout ce qui vous a été volé ?

Laborel, sans regarder la bourse de soie noire qui contenait ses économies, prit la ceinture et l'examina : elle était intacte.

— Oh ! rien n'a été touché, dit l'homme, les vingt millions y sont.

— Les vingt millions ! s'écria Laborel stupéfait. Mais vous savez donc ?

— Jc sais tout... Voyons, mon ami, ne me regardez pas avec ces yeux ébahis... Vous pensez bien que je n'ai pas pris ces millions pour vous les rendre sans avoir un but bien arrêté.

Laborel n'en revenait plus.

— Eh ! oui, jeune homme, si je ne m'étais pas emparé de cet argent, un autre vous l'aurait volé qui ne vous le rendrait pas à cette heure. Cet autre, mon ami, c'est celui qui depuis longtemps a ordre de s'emparer de la fortune dont je vous refais le dépositaire. C'est celui qui vous a tendu mille embûches, dont vous ne vous êtes jamais douté, et dont je vous ai constamment préservé. C'est celui qui a arrêté au passage les lettres écrites par vous à votre frère. C'est celui qui, sans que vous vous en soyez jamais rendu compte, a frappé votre imagination en plaçant sans cesse sous vos yeux les journaux racontant les sinistres exploits des étrangleurs. C'est celui qui, pour vous voler, vous a éloigné, au moyen d'une fausse lettre, de votre frère Jacques. C'est celui qui vous aurait dépouillé, si je n'avais pris les devants dans votre intérêt. Enfin, si quelqu'un a été assassiné chez vous, c'est encore lui, sans doute, qui est l'auteur de ce crime.

Laborel avait laissé tomber son poignard ; mais, les yeux pleins de larmes, il s'était précipité sur l'inconnu et lui étreignait fièrement les mains.

— Oh ! monsieur, le nom, le nom de ce misérable ?

— Laborel, ne vous inquiétez pas de celui qui n'a pu réussir à mener à bien le formidable complot ourdi contre vous... Ne vous occupez jamais, croyez-moi, de connaître cet homme... Vous ne serez plus d'ailleurs exposé à ses atteintes, car vous allez partir.

— Partir ?

— A l'instant même... Voilà trop longtemps que vous êtes dans cette ville. Il faut qu'au plus tôt vous vous rendiez à Paris... Plus vite vous aurez accompli votre mission, et plus vite les innombrables adversaires qui vous tendent des pièges renonceront à la poursuite de la fortune que vous détenez.

Laborel tournait et retournait entre ses mains le précieux sachet. Il ne pouvait croire à son bonheur.

— Doubteriez-vous encore ? fit l'inconnu, prenant son étonnement pour de la méfiance. Pensez-vous que je vous aie soustrait le contenu de votre ceinture et que vous n'avez dans les mains qu'un sachet sans valeur ?

— Oh ! monsieur, s'écria Laborel en tombant à genoux, ne me faites pas l'injure de croire...

— Ouvrez, mais ouvrez donc. Tenez.... voilà des ciseaux... Roger Bonjour ne saurait vous faire un crime d'avoir, dans une circonstance pareille, brisé ces scellés et déchiré cette enveloppe...

— Sans doute, monsieur, mais ce qu'a cacheté M. Rameau est sacré pour moi. Et puis, cela serait inutile, j'ai les yeux ouverts, je vous bénis et je vous crois.

Et il baisait la main de ce protecteur inconnu.

— Relevez-vous, Laborel. Toutes nos minutes sont comptées.

Laborel obéit.

— Maintenant, asseyez-vous à ce secrétaire et écrivez...

L'employé écrivit, sous la dictée du personnage mystérieux, la lettre suivante :

« Cher monsieur Vipérin,

» Je viens de recevoir une lettre — celle-ci vraie —
» de mon frère ; je suis obligé de partir immédiatement
» pour Bordeaux. »

— Comment, n'est-ce pas à Paris que je vais ?

— Oui, mais comment justifierez-vous votre départ subit pour Paris ? Croyez-moi, faites ce que je vous dis.

Le reste de la lettre était assez banal. Laborel s'excusait de son départ précipité. Après la lettre, disait-il, il avait reçu une dépêche ; son frère était à toute extrémité. Enfin il recommandait à son patron de mettre de côté le peu d'objets qu'il laissait, afin qu'on pût les lui expédier sitôt qu'il les demanderait.

L'inconnu mit la lettre dans sa poche.

— Demain, dit-il, elle sera à son adresse... Une dernière recommandation... Vous ne connaissez pas l'héritier de M. Rameau ?

— Non.

— Voilà sa photographie.

Et il donna à Laborel le portrait qu'il avait embrassé quelque temps auparavant.

— Conservez précieusement cette photographie. Il faut tout prévoir... Si quelqu'un se donnait à vous comme étant Paul Jeandet, dit Roger Bonjour, quand bien même il aurait tous les papiers possibles et tous les certificats d'identité imaginables, s'il ne ressemble pas à ce portrait, considérez-le comme un étranger. Méfiez-vous, méfiez-vous, jeune homme... Vous êtes brave, vaillant, courageux, je le sais. Les millions de M. Rameau sont entre bonnes mains... Mais vous ne savez pas encore tous les périls qui vous entourent, et il ne faut vous

réjouir de rien tant que votre mission n'aura pas été littéralement accomplie.

Puis l'homme regarda sa montre.

— Diable ! dix heures moins le quart ! Vous avez manqué l'express... Heureusement, il vous reste l'omnibus de dix heures et demie... Ah ! j'allais oublier, vous n'avez pas assez d'argent.

Il lui mit cinq billets de cent francs dans la main. Laborel, ému au-delà de toute expression, allait se remettre à pleurer comme un enfant.

— En route, commanda l'inconnu, en route !

Trois quarts d'heure après, à la suite d'une nouvelle petite promenade en fiacre, Laborel était débarqué à la gare et montait en wagon, non sans avoir serré et embrassé encore une fois la main de cet étrange bienfaiteur.

CHAPITRE XLVII

LE BÉNÉFICE DE DUSSOL

Roger Bonjour, Dussol, Georges Leclerc et Gloria étaient les quatre personnes les plus heureuses de la terre.

Grâce à la générosité de milord Biewton, le peintre et le journaliste avaient pu se mettre chacun un billet de mille francs de côté ; ce qui était beaucoup pour eux, d'autant plus qu'ils ne se trouvaient à Marseille que depuis la fin septembre, c'est-à-dire depuis quatre mois. En effet, le riche anglais avait dit à Georges Leclerc, le jour où il l'avait décidé à quitter Paris, pour venir s'occuper de la confection de son album :

— Indépendamment de tous les frais de déplacement

que je prends à ma charge, je vous assure, à vous et à votre ami, quatre cents francs par chaque mois que vous aurez à rester à Marseille, et une prime de mille francs une fois l'album terminé.

Or, quatre cents francs par mois constituaient pour chacun de nos deux bohèmes une véritable fortune. Huit cents francs à eux deux, c'était le Pérou ! Avec quelle joie avaient-ils accepté les propositions de milord Biewton ! Arrivés dans la capitale de la Provence, ils avaient choisi un petit logement modeste, confortable, mais point luxueux. Ils prenaient leurs repas au restaurant, et le plus souvent, comme leur travail les appelait au château de l'Anglais, ils étaient retenus à dîner. Aussi avaient-ils toutes les peines du monde à dépenser leurs cinq francs par jour.

— Si cela pouvait durer seulement dix ans ! s'écriait parfois Roger.

— Parbleu ! répondit Georges, tu t'y abonnerais, n'est-ce pas ?

— Sans hésiter.

— Malheureusement, tout en ce monde a une fin. Un jour viendra où mylord Biewton n'aura plus d'amis à nous faire portraicturer, où son album sera complet, et comme il n'a aucun motif de nous faire des rentes, ce jour-là il nous faudra chercher de la nouvelle besogne...

— Et les milords Biewton sont rares dans notre siècle d'égoïsme et de cupidité.

Aussi, c'était par mesure de prévoyance qu'ils ne dépensaient que le nécessaire, ne se privant d'aucun plaisir pourtant — pourvu qu'il ne fût pas trop coûteux — et mettant de côté le surplus à la fin de chaque mois.

Ce jour-là, Roger et Georges étaient fort contents. Ils avaient regardé leurs communes économies, et l'ensemble se montait à douze cents francs.

Nous avons oublié de dire qu'au jour de l'an l'Anglais

avait envoyé deux billets de banque de cent francs à chacun des artistes.

— Allons, allons, disait Bonjour en se frottant vigoureusement les mains, nous sommes en passe de devenir millionnaires. Quand l'album sera terminé, nous aurons environ cinq billets de mille, et avec cela nous pourrions voir venir.

De son côté, Gloria était toujours la joyeuse fille que nous connaissons. Se moquant du tiers comme du quart, avec son caractère insouciant et folâtre, elle ne cueillait de la vie que les plus belles fleurs, et passait son temps à se distraire de son mieux ; tantôt, en la compagnie de Roger, Dussol et Leclerc, elle s'amuse, renouvelant ses farces de la capitale ; tantôt, lorsque le peintre et le journaliste étaient retenus au château de milord Biewton, elle employait sa semaine en excursions dans les environs de Marseille, prenait le chemin de fer et allait visiter Aix, Aubagne, La Ciotat, Arles et même Avignon et Toulon. Au bout de quatre mois, elle connaissait le département et les circonvoisins comme si elle n'avait jamais habité que là. Pour subvenir à ses dépenses, elle n'avait qu'à passer chez un banquier de la ville, auquel le prince Ostroloff avait donné l'ordre de ne rien refuser à la petite folle.

— A-t-il de la chance, ce banquier ! disait-elle après lui avoir signé un reçu de dix mille francs ; voilà que je viens encore de lui donner un de mes autographes !

Quant à Dussol, il avait oublié l'aventure du bal masqué et se contentait de surveiller Clarisse, laquelle lui avait solennellement juré « que ça ne lui arriverait plus, mais là plus du tout. » Fort de ce serment, le comique du Casino n'avait donc plus aucun motif de ne point partager la bonne humeur de ses camarades ; aussi, s'en donnait-il à cœur joie.

Quelquefois, cependant, ce n'était pas sans inquiétude qu'il laissait Clarisse à la maison pour aller « bati-foler » avec Gloria, Roger et Leclerc. Chat échaudé,

il se méfiait, faisait part de ses pensées à ses amis, et allait même jusqu'à leur dire :

— Si je menais Clarisse?... Hein ! qu'en pensez-vous ?

— Dussol, répondait Bonjour, nous avons fait un pacte. Nous sommes quatre amis, et nous n'avons besoin de personne autre au milieu de nous... Voyons, il nous arrive bien, à Leclerc et à moi, d'avoir de temps en temps une maîtresse, des fois deux même... une pour chacun. Eh bien ! je te le demande, nous est-il jamais arrivé de les introduire dans notre cénacle ? A peine osons-nous les inviter dans les grandes occasions, pour les extraordinaires parties de plaisir, et quand cela est décrété à l'unanimité... Transformer notre quatuor en quintetti, au profit de ta Clarisse ! mais tu n'y songes pas, mon ami... Où diable as-tu trouvé que ta chère et tendre soit si gaie ?...

— Oui, c'est vrai... balbutiait Dussol. Mais ma situation conjugale n'est pas comparable à la vôtre... et puis...

— Il n'y a pas de *mais*, ni de *et puis*, ripostait Georges Leclerc. Les statuts imaginaires de notre Société sont formels... Aucune femme, dit l'article 394, aucune femme ne sera admise à faire partie de la société des quatre toqués.

— Comment ! aucune femme ?... Eh bien ! et Gloria alors ?

— Gloria ! s'écria Roger, Gloria n'est pas une femme !...

— Ah bah !

— Certainement, c'est *un ami*.

— Bravo ! ajoutait Leclerc, revenant à la charge. Pour ma part, je m'oppose aussi bien à l'admission de Clarisse présentée par Dussol, que je m'opposerais à l'admission du prince Ostroloff, si jamais il prenait à Gloria la fantaisie de nous la demander.

— « L'homme-scie ? » concluait Gloria. Ah ! il n'y a pas de danger que je vienne plaider en faveur de sa

réception dans notre société. Ah bien, oui ! il ne manquerait plus que ça ! Nous n'avons pas besoin d'autoriser la canaille à se mêler à nous.... Tous ceux qui ne savent pas rigoler, c'est de la canaille !

Une double salve d'applaudissements accueillait cette déclaration, et Dussol en était réduit à ne plus chercher à avoir d'autre garantie de la fidélité de Clarisse que le serment solennel qu'elle lui avait fait.

Mais arrivons au jour où le mystérieux inconnu a accompagné Laborel à la gare, après lui avoir remis la précieuse ceinture qui lui venait d'être volée l'avant-veille. Ce soir-là, l'établissement du Casino est en grande fête : il y a représentation au bénéfice de Dussol.

Dussol, comique très-aimé du public, se réjouit d'avance du succès qu'il va obtenir ; il sait que les places seront prises d'assaut ; les bouquets et les couronnes ne lui manqueront pas. Ah ! c'est un beau jour pour un artiste que celui où il reçoit une ovation.

Depuis longtemps, Gloria, Leclerc et Roger se sont concertés en secret pour faire une surprise à Dussol, à l'occasion de ce fameux soir de bénéfice. Un bouquet monstre a été acheté, et au lieu d'être lancé prosaïquement sur la scène, il y sera porté... par qui ?... par Gustave dressé *ad hoc*.

Oui, le petit singe a appris, à grand renfort de chiquenaudes et de taloches, à porter ce qu'on lui remet à l'un des quatre joyeux camarades. Bien des fois, chez Gloria, on a commandé à Gustave d'aller porter soit une pipe, soit une paire de pincettes à Dussol étendu sur le canapé, et cela a beaucoup amusé le comique, qui ne s'est pas douté qu'on lui faisait répéter à son insu la petite pièce imaginée par ses amis ; pièce à deux personnages qu'il jouera également sans le savoir, le soir de son bénéfice, avec Gustave, muni seulement ce jour-là d'un bouquet splendide au lieu d'une paire de pincettes.

Gloria, Leclerc et Roger rient à se tordre depuis la

veille à la seule pensée de l'effet que produira le mounine sautant sur la scène du Casino.

Enfin, l'heureux moment s'avance. Il est huit heures du soir. Les prévisions de Dussol se sont réalisées ; l'établissement est bondé d'un public favorable. Les trois amis du comique occupent une loge d'avant-scène à la première galerie, et Gustave a pu, sans être vu des contrôleurs, passer sous le vaste manteau de Gloria. Roger et Leclerc ont apporté le bouquet. Dans la loge, loin des yeux du public, on attife coquettement le petit singe, costumé pour la circonstance en laquais de bonne maison ; on lui noue autour du cou une attache qui retient sur sa tête un gibus minuscule. Maître Gustave a l'air tout fier de son accoutrement.

Sur la scène, derrière le rideau baissé, Dussol se promène à grands pas. Il est au comble du bonheur. Il a des envies folles d'embrasser tous les artistes, les figurants et même le régisseur qui essuie à tous moments les verres de ses lunettes. Clarisse, elle, regarde dans la salle par un petit trou spécial pratiqué au milieu du rideau ; elle contemple cette foule massée qui ne la voit pas et qu'elle voit ; parmi tous ces spectateurs elle cherche quelqu'un ; enfin, elle aperçoit probablement celui qu'elle cherche, car elle se retire dans le foyer, le sourire sur les lèvres.

— Eh bien ! petite femme, j'espère que voilà une belle salle !

— Cela prouve que tout le monde t'aime, mon loulou ! Elle l'embrasse, la perfide.

Dussol ne se tient plus de joie. Il paie des bocks à tout le monde, il tape sur le ventre des journalistes qui viennent papillonner dans la régie autour de ces dames. Soudain il aperçoit dans la coulisse un vieux monsieur qui dort sur une chaise, au premier plan.

— Oh ! s'écrie Dussol bondissant et battant un entre-chat, j'ai une idée !

Le vieux monsieur qui dort est un ancien ami du

directeur, et, en cette qualité, jouit de ses entrées, même dans les coulisses. C'est un boulanger retiré des affaires. Tous les jours il vient passer sa soirée au Casino. Le père Beaupiton — c'est ainsi qu'on le nomme — est peu gênant, et c'est pour cela qu'on le supporte sur scène, bien qu'il ne soit ni artiste ni journaliste. Chaque soir il arrive méthodiquement trois quarts d'heure avant le lever du rideau, s'installe sur « sa » chaise, derrière un manteau d'arlequin, et s'endort. Pendant que les artistes procèdent à leur toilette, il dort ; pendant que l'orchestre joue le morceau d'ouverture, il dort ; pendant que la toile se lève, il dort, et il ne se réveille que vers le milieu du troisième couplet de la romance chantée par la première artiste qui paraît en scène. Alors, jusqu'à la fin du spectacle, il assiste, à moitié endormi, au défilé des pensionnaires de l'établissement, fredonnant les airs en même temps que les chanteuses. Cet homme porte perruque et est réglé comme un chronomètre ; aussi, quand on ne le voit pas sur sa chaise, les artistes se disent :

— Le père Beaupiton n'est pas encore venu ; nous avons le temps de nous costumer !

En voyant le vieux bonhomme à son poste le soir de son bénéfice, Dussol s'est écrié qu'il avait une idée. En effet, il en a une, et il ne cherche qu'à la mettre à exécution. Il descend à l'orchestre, se fait donner par un violoniste quelques morceaux de fil d'archal, et les ajoute les uns aux autres. Puis, il attache un bout de cette corde légère, mais solide, au bas du rideau du théâtre, tandis qu'il noue avec l'autre une grosse mèche de cheveux de la perruque vénérable du père Beaupiton. A ce moment, les machinistes font retirer les personnes qui se promènent sur la scène ; tout le monde s'est réfugié dans la régie ; l'orchestre a attaqué le morceau d'ouverture. Nul n'a aperçu le comique reliant par un fil invincible le rideau et le vieux monsieur qui dort plus profondément que jamais.

Cependant, l'orchestre cesse ses accords. Le régisseur fait placer, prête à entrer en scène, l'artiste qui figure en premier sur le programme, et il donne à un machiniste le signal. La toile se lève.

Patatra ! à ce moment solennel, un énorme chapeau-castor à poil gris saute sur la scène, tandis qu'une perruque se balance avec grâce dans les airs, montant, montant lentement. Le père Beaupiton, réveillé en sursaut par le départ précipité de son castor et de sa perruque, écarquille ses yeux qui ressemblent à des huîtres baignant au soleil, aperçoit l'ornement de son crâne qui gigote en l'air au milieu de l'avant-scène, et sans se rendre compte du lieu où il se trouve, s'élance en sautant de son mieux pour tâcher de ravoïr l'objet chéri.

A ce spectacle inattendu, ce n'est qu'un éclat de rire dans la salle. Mais ce n'est pas fini. Du balcon d'une loge d'avant-scène, se précipite un petit singe habillé en laquais, lequel, grimpant le long des sculptures de la galerie, s'accroche au rideau et vient disputer d'en haut la perruque au vieux monsieur qui danse en bas ; c'est Gustave qui, apercevant le père Beaupiton qui se trémousse et sa tignasse qui se balance, a cru que le moment était venu de s'amuser, et, ne pouvant vaincre ses instincts, s'est élancé pour compléter le tableau. Pour le coup, le public n'y tient plus et éclate en applaudissements ; ce qui ramène le père Beaupiton au sentiment de la réalité. Honteux et confus, il met ses deux mains sur son crâne chauve et luisant comme une pomme de rampe, et, perdant la tête, se précipite vers le trou du souffleur. A ce moment, le régisseur, intrigué par le tumulte de la salle, montre le nez derrière un portant de coulisses, et essuie ses lunettes selon sa vieille habitude ; mais Gustave, le prenant pour un nouveau bonhomme en train de rire, lui saute dessus, lui arrache ses lunettes, se les met gravement et grimpe s'asseoir sur les épaules du père Beaupiton, qui se démène sur les planches, cherchant une porte de sortie.

C'est ainsi que finit l'incident qui ouvrit la soirée de Dussol. Le père Beaupiton s'en revint furieux. Gustave fut restitué aux locataires de la loge d'avant-scène. Et l'on exécuta le programme.

Tout le reste marcha à merveille, et le bénéficiaire reçut une pluie de bouquets, dont un lui fut apporté par le petit singe déjà apprécié par le public. Clarisse aussi reçut un bouquet, bien que la représentation ne fût pas donnée en son honneur. Si Dussol n'avait pas été aveuglé par la joie qu'il éprouvait en se voyant tant fêter, il aurait pu remarquer le fait et apercevoir le sourire de remerciement lancé par sa femme au galant spectateur ; et si mademoiselle Frisolette, de son côté, s'était trouvée là, il est fort probable qu'un orage — dont les coups de foudre eussent été des soufflets — aurait éclaté dans la salle du Casino.

Après le spectacle, le comique, de plus en plus heureux, pratiqua une terrible saignée dans la recette, afin de célébrer grandement son triomphe et de désaltérer ses nombreux amis ; jamais Dussol ne se trouva autant d'amis que ce soir-là. Puis, nos quatre fous, parmi lesquels Dussol donnant le bras à Clarisse, quittèrent le café-concert, en causant encore de l'aventure de Gustave et du père Beaupiton.

Au moment où ils sortaient de l'établissement par la petite porte destinée aux artistes et donnant sur une rue sombre, ils se rencontrèrent nez-à-nez avec un homme d'une assez grande taille et barbu qui ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise à leur aspect. C'était le protecteur inconnu de Laborel qui descendait de la gare, satisfait lui aussi de la soirée et se disant en lui-même :

— Ah ! voilà pour moi maintenant un dévouement sur lequel je puis compter.

Les rires bruyants de la bande joyeuse avaient attiré son attention ; il s'était arrêté brusquement, et, s'ap-

puyant d'une main contre le mur, il restait là, comme pétrifié, contemplant Roger Bonjour.

— Ah ça ! s'écria le journaliste, frappé à son tour par l'arrêt subit de cet inconnu ; ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc, ce bonhomme, à me regarder comme ça ?... On dirait que ça l'embête de nous voir nous amuser. Faudrait-il donc pleurer pour lui faire plaisir ? A Chaillot, le gêneur !

Et il poursuivit sa route avec ses camarades, continuant à rire à gorge déployée.

L'inconnu n'avait pas répondu à l'interpellation de Roger Bonjour ; mais elle avait eu le don de le tirer de sa contemplation. Il reprit donc son chemin, murmurant entre ses dents :

— Il était ici, et je ne le savais pas !

Deux minutes après, l'homme se trouvait au bureau du télégraphe et remettait une dépêche à l'employé chargé du service de nuit. Puis, il rentrait dans la modeste chambrette où Laborel avait été remis par lui en possession de la fortune de Paul Rameau, arrachait sa barbe postiche, se dégrimait, et, frappant du poing sur le marbre de sa table à toilette, disait :

— Tant pis ! je viens de risquer le tout pour le tout !... Et maintenant, advienne que pourra !

CHAPITRE XLVIII

ENTRE HONNÊTES GENS

Le surlendemain, samedi, à la première heure, Leroué et son *socius* se rendaient aux Docks du Commerce dont l'excellent M. Vipérin venait à peine de faire ouvrir les portes.

— Quoi de nouveau ? demanda le coadjuteur temporel, dès qu'ils se furent enfermés dans le petit bureau de l'entre-sol.

— Eh ! eh ! répondit le Provincial, j'ai de nombreuses nouvelles à vous apprendre. D'abord, notre frère de Nice...

— Mon banquier ?

— Oui.

— A-t-il été arrêté ?

— Non. Il est au contraire en parfaite sécurité chez nos pères de Rome. Il a enlevé en tout quinze cent mille francs, qui se trouvent ainsi acquis à la Société. D'après les rapports que j'ai reçus constatant l'impression du public, on dit partout que notre frère a tout ou presque tout perdu à Monaco, où — ceci dit entre nous — il n'allait que d'après nos ordres, jouant tout juste ce qu'il fallait pour donner une couleur à cette affaire.

— Bien, bien, observa M. Vipérin, je vois qu'elle a admirablement réussi.

— Tout en plaignant les personnes qui avaient confié leurs fonds à notre frère, nul ne songe à l'accuser de banqueroute frauduleuse, bien que ses livres ne soient pas en règle. L'opinion générale est que c'est un mal-

heureux dont il faut déplorer les égarements. Un de ces quatre matins, nous ferons annoncer qu'il s'est brûlé la cervelle, et de cette façon on ne s'occupera plus de lui... Quant aux dix mille francs qui étaient en votre nom...

— Oh ! n'en parlons pas, mon père, je vous prie. Je m'arrangerai bien pour les faire supporter à nos actionnaires, et cette opération rapportera ainsi à l'ordre un double bénéfice... Ah ! continua le négociant en poussant un profond soupir, si ma combinaison avait eu le même succès, il faut avouer que la fuite préméditée de notre frère de Nice venait bien à point et que j'avais su m'en servir pour effacer jusqu'au moindre soupçon dans l'esprit de ce Laborel...

— A propos de ce garçon, n'avez-vous rien à m'apprendre ?... Où en est l'instruction ?

— L'instruction ?... Je l'ignore... Cependant, je dois vous dire que je n'y ai pas grande confiance ; d'autant plus que notre Laborel est parti avant-hier soir pour Bordeaux... je comptais vous en parler... et, faut-il vous le dire ? ce départ précipité ne me semble pas très-ciair...

Le Provincial ne perdait pas de vue son subordonné pendant qu'il parlait ; le père Aulat, muet dans son coin, les regardait tous les deux. M. Vipérin sortit une lettre de sa poche, et la remit à Leroué. Celui-ci la parcourut rapidement — c'était la lettre que Laborel avait écrite chez l'inconnu — la rendit au négociant, et lui dit, en le regardant fixément :

— Quelle est votre idée ?

— Je pense, répondit le *coadjutor primus*, que nos vingt millions n'ont jamais été volés et qu'ils se promènent en ce moment à Bordeaux.

— Expliquez-vous.

— Ce Laborel est un garçon étrange. Il a renversé une première fois votre plan, il y a huit jours, dans l'affaire du bal. J'ai la conviction qu'il en a été de même

pour le mien... Et savez-vous, tout était si bien combiné !... Tous les jours il trouvait sous ses yeux les feuilles publiques relatant les exploits des étrangleurs ; j'avais imité à merveille l'écriture de son frère, et lui avais donné ce faux rendez-vous à bord de la *Nouvelle-Héloïse*, où son frère n'était plus depuis longtemps ; j'avais mis à profit notre petite banqueroute de Nice en lui annonçant un voyage pour mercredi, ce qui le forçait à aller la veille faire sur les neuf heures du soir une promenade inutile au Port-Neuf ; je m'étais créé un magnifique alibi, et j'avais même machiné l'envoi d'un télégramme au cercle, pour pouvoir rendre logique l'inexécution du voyage projeté ; enfin, j'ai eu jusqu'à la satisfaction de voir, par un trou de serrure, mon Laborel, cédant aux frayeurs que je lui avais données sans qu'il s'en doutât, et déposant dans un tiroir de sa commode la fameuse ceinture aux millions...

— Eh bien ?

— Vous savez ce qui est arrivé... Voici maintenant quelles réflexions je fais depuis hier... Laborel, après avoir quitté sa ceinture, a dû changer d'idée ; un revirement subit s'est fait dans son esprit, pendant que je descendais l'attendre au salon. Il a repris, j'en suis persuadé, le précieux sachet, tout en laissant le vêtement qui l'enveloppait ; au dernier moment, résolu sans doute à tout et confiant dans sa bonne étoile, il s'est dit que l'objet de sa mission était plus en sûreté sur son cœur, il l'a replacé sous sa chemise, et il est parti, préférant mourir dépouillé que de se séparer une minute de la fortune à lui confiée... Et voilà ! toute mon erreur a été là... A présent, le départ précipité du jeune homme m'explique tout.

En effet, il n'a dit à personne, ni à moi, ni au docteur Richefeu, ni au commissaire de police, ni au juge d'instruction, qu'on lui avait volé un sachet contenant deux chèques de vingt millions ; ce silence m'avait étonné, je le prenais pour de la discrétion, j'étais ravi devant

cette force de caractère... Parbleu ! il est facile de le comprendre, aujourd'hui ; s'il n'a parlé que de la disparition — ce sont ses propres termes — d'un peu d'argent économisé et de quelques effets sans valeur parmi lesquels une ceinture, c'est qu'en réalité on ne lui avait pas dérobé davantage... seulement, le fait de la fausse lettre de son frère, concordant avec la mort de Narcisse et le pillage de son appartement, l'aura frappé ; il aura compris que tout cela avait été machiné contre lui : — car M. Rameau ne l'aura pas laissé partir sans lui faire mille recommandations, — il aura pensé que notre société était déjà à ses trousses, et, quoique s'applaudissant du hasard qui déjouait nos projets, il aura eu une émotion assez forte pour lui causer l'évanouissement dans lequel nous l'avons trouvé, M. Richesfeu et moi... Le lendemain matin il aura envoyé à son frère Jacques une lettre, celle-ci chargée. Le *Niagara* se sera trouvé justement à Bordeaux. Jacques Laborel aura envoyé courrier par courrier à son frère une lettre avec de l'argent, et voilà pourquoi jeudi soir notre homme est allé se mettre à l'abri à Bordeaux, en attendant qu'il puisse, sans s'exposer à de nouveaux dangers, remettre à Paris les deux chèques de Roger Bonjour.

Leroué avait écouté cette explication si précise sans sourciller, tenant toujours M. Vipérin sous son regard dominateur. Quand celui-ci eut fini de parler, il se leva, et s'adressant au *coadjutor primus*.

— Mon frère, dit-il, vous êtes sans doute dans le vrai, relativement aux millions qui, je le crois comme vous, doivent fort bien être à cette heure dans la poche de Laborel. Votre raisonnement s'enchaîne avec une logique parfaite... Mais, retenez bien ce que je vais vous dire... Ce Laborel s'est joué de vous. Vous n'avez pas pris assez de précautions pour lui cacher votre affiliation à notre société... Cette histoire de télégramme et de maladie de son frère, dont parle la lettre que vous venez de me communiquer, a été inventée pour donner une

raison à son départ précipité... Laborel ne s'est pas rendu à Bordeaux !

— Vous croyez ?

— Je ne crois pas, j'affirme... Lisez ce journal.

A ces mots, il passa à M. Vipérin un numéro du *Sémaphore* et lui montra du doigt l'article « *mouvement maritime* ».

M. Vipérin lut à haute voix :

— « 20 janvier, le *Niagara*, de la compagnie Transatlantique, vient d'arriver à New-York. »

— Vous voyez bien qu'avant-hier Jacques Laborel, le mécanicien du *Niagara*, ne pouvait pas être à Bordeaux...

— Cependant, objecta M. Vipérin, si la maladie était réelle, il aurait pu ne pas accomplir ce voyage...

— Mon frère, je vous ai dit que j'affirmais et que je ne me basais pas sur des suppositions...

— Mais alors où est allé mon employé ?

— A Paris.

— Vous dites : à Paris ?... Dans ce cas, il va trouver bientôt, avant la fin de la semaine, l'héritier de M. Rameau !...

— Non.

— Et qui l'en empêchera, puisque personne n'est prévenu ?

— Vous faites erreur, monsieur Vipérin, quelqu'un a connu avant vous le départ d'Alexandre Laborel.

— Qui donc ?

— D'abord la personne qui lui a donné ou prêté l'argent pour faire le voyage ; car vous semblez oublier que votre employé, après les événements de mardi, se trouvait absolument sans le sou. Il a donc bien fallu que quelqu'un vint à son aide,

— C'est vrai. Mais quelle autre personne que cet imbécile-là a pu savoir le départ de Laborel ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

Les deux jésuites regardaient leur supérieur avec admiration.

— Mes frères, je vous prie, je le répète, de bien retenir toutes mes paroles, continua Leroué de son ton cassant et en levant le front avec énergie ; jeudi soir, à la gare Saint-Charles, un individu paraissant avoir de quarante-cinq à cinquante ans, grand, barbu, que je ne connais pas, mais que je reconnaîtrais entre mille, se promenait avec Laborel dans la salle d'attente ; c'est cet individu qui a pris pour lui un billet, et je l'ai entendu dire à l'employé : « Pour Paris. »

— De telle sorte, fit M. Vipérin, qu'à ce moment mon employé doit être arrivé à destination, et que vous allez vous mettre à sa poursuite.

Cette dernière phrase fut prononcée par le négociant sur un ton interrogatif.

— Rien ne presse, répondit le Provincial en pesant sur chaque mot ; à l'heure qu'il est, Laborel ne doit pas être arrivé à Paris.

— Comment ? s'exclamèrent à la fois avec étonnement M. Vipérin et le *socius*.

— Cette nuit, entre Sens et Pont-sur-Yonne, le train qui portait Laborel a dû se rencontrer avec un autre venant de Paris, et il y a mille chances contre une que dans cette catastrophe notre adversaire ait été blessé, sinon tué.

Les deux subordonnés de Leroué étaient stupéfaits.

A l'instant, on entendit au dehors la voix d'un marchand de journaux ; c'était un crieur qui annonçait les feuilles du matin. Le Provincial alla à la fenêtre, l'ouvrit brusquement, et tous les trois purent entendre la voix vibrante du marchand qui retentissait dans la rue à peu près silencieuse à cette heure matinale.

— Demandez, hurlait le crieur, demandez le journal qui vient de paraître... Demandez le journal sortant de sous presse... contenant, avec tous les détails, la

terrible catastrophe qui a eu lieu à Sens cette nuit.... Rencontre de deux trains.... Dix-sept morts, plus de soixante blessés !.... Demandez le journal sortant de sous presse !....

— Eh bien ? fit Leroué en promenant un œil triomphant sur les deux jésuites.

Mais ceux-ci restèrent muets. Tant de génie les subjuguait, et il s'en fallut de peu qu'ils ne se jetassent à ses genoux.

CHAPITRE XLIX

LE NOM DE L'INCONNU

En descendant de la gare, avons-nous dit, avant de rencontrer la bande joyeuse au sortir du Casino, l'inconnu s'était dit en parlant de Laborel :

— Ah ! voilà pour moi maintenant un dévouement sur lequel je puis compter !

Ce protecteur mystérieux avait raison. En restituant au mandataire de M. Rameau la précieuse ceinture, il s'était acquis pour la vie un dévouement à toute épreuve. Laborel, avec sa nature foncièrement honnête, ne pouvait pas être un ingrat, et celui qui lui avait sauvé à la fois l'existence et l'honneur, — car il se considérait comme déshonoré, en pensant qu'il n'avait pas su accomplir sa mission, — celui-là, disons-nous, pouvait être sûr d'avoir à son service, quand il le voudrait, un homme dont la reconnaissance infinie ne reculerait devant rien pour satisfaire son bienfaiteur.

Le jour où ce sauveur aurait besoin de Laborel, il n'aurait qu'à faire un signe, et Laborel viendrait mettre sa fortune, sa réputation, sa vie, tout à sa disposition.

Sans s'en douter peut-être, le mystérieux personnage s'était créé pour l'avenir un esclave.

Déjà en fiacre, tandis qu'on se rendait à la gare, l'employé de M. Vipérin avait fait preuve du respect que lui imposait cet inconnu. Intrigué, à un moment, de ce que celui-ci ne l'avait pas envoyé tout de suite à Paris, au lieu de lui laisser subir les épreuves dans lesquelles il aurait pu succomber, il lui avait fait part familièrement de ses réflexions ; mais l'inconnu l'avait regardé d'un œil qui semblait interdire toute investigation, et Laborel, s'inclinant devant ce silence, s'était bien gardé d'insister et avait même prié l'inconnu d'excuser sa demande innocente.

Toutefois, un peu plus tard, à l'instant de la séparation, Laborel avait adressé une prière à son protecteur :

— Monsieur, avait-il murmuré en lui serrant fiévreusement la main, monsieur, vous n'avez pas voulu me dire le nom du misérable qui avait accepté la criminelle mission de me dépouiller ; mais donnez-moi, je vous en conjure, le vôtre, afin que je puisse le bénir jusqu'à ma mort.

—A quoi bon ?.. Je vous rends un service, parce que j'ai de puissants motifs d'agir ainsi ; vous n'avez pas à m'en être reconnaissant...

—Oh ! je vous en supplie, ne vous dérobez pas à mon affection... Quel que soit le but que vous poursuiviez, vous ne m'en avez pas moins empêché de mettre fin à mes jours, vous ne m'en avez pas moins donné les moyens de remplir les engagements sacrés que j'ai pris le jour de la mort de M. Rameau... je ne veux pas vous connaître... je veux seulement savoir votre nom, afin de le bénir et de pouvoir répondre à votre appel, si jamais vous aviez à me demander un sacrifice si grand qu'il fût, car dès aujourd'hui, monsieur, corps et âme, je vous appartiens !

Et les larmes brillaient, suspendues aux paupières du brave Laborel.

L'inconnu eut un moment d'hésitation ; puis un éclair traversa sa prunelle, et il dit :

— Eh bien ! jurez moi sur votre honneur que jamais ce nom ne sortira de vos lèvres, et que le jour où je viendrai vous le rappeler, vous me suivrez comme vous m'avez suivi ce soir.

— Je vous le jure !

Le train allait partir ; la locomotive mugissait dans la gare.

— En voiture, monsieur ! cria un employé.

— Votre nom, de grâce, votre nom ? murmura Laborel, brisant la main de l'inconnu.

— Leroué, répondit l'homme mystérieux.

QUATRIÈME PARTIE

LA TOILE DE PÉNÉLOPE

CHAPITRE L

LA PRÉFACE D'UN ACCIDENT

Sur l'un des boulevards avoisinant la gare de Sens se trouvent différentes pensions bourgeoises fréquentées surtout par les employés des postes et des chemins de fer. Dans le nombre était, en 1869, la pension de Mme veuve Piolenc, vieille dame des plus respectables.

Or, le 23 janvier de ladite année, sur les sept heures du matin, Mme veuve Piolenc, déjà levée malgré la froidure de la saison, balayait le devant de sa porte, lorsqu'un facteur du télégraphe, une dépêche à la main, s'arrêta devant elle et lui dit ;

— Pardon, ma bonne dame, ne demeure-t-il pas ici M. Romain Garocher ?

— Précisément, c'est un de mes pensionnaires.

— J'ai un télégramme à lui remettre.

— Diable ! c'est que M. Garocher est encore au lit.

— Oh ! il n'est pas nécessaire que je le déränge. Pourvu que vous vous chargiez de lui faire parvenir la chose, et que vous veuillez bien m'en signer le reçu.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Deux minutes après, le facteur sortait de la pension Piolenc.

La vieille dame tourna et retourna la dépêche dans ses mains.

— Une dépêche, se disait-elle, une dépêche est toujours chose pressée... c'est sûr, c'est certain ; quand on a à faire savoir à quelqu'un une nouvelle qui n'est pas trop pressée, on emploie la poste... Il faut donc que je monte quand même cette dépêche à M. Garocher... Oui, mais ce garçon-là, avec sa place, a besoin de repos ; j'aurais tort d'aller le réveiller... Ma foi, j'attendrai qu'il descende pour déjeu...

Puis, s'interrompant brusquement, elle reprit :

— Tiens ! que je suis bête !... C'était hier jeudi. M. Garocher n'était pas de garde.... Par conséquent il s'est couché de bonne heure... Il n'y a donc pas de mal à ce que j'aie le tirer de son sommeil, surtout quand il s'agit peut-être d'une affaire importante.

Et Mme Piolenc gravit les quatre étages qui séparaient son rez-de-chaussée de la chambre de son pensionnaire. A la première porte sur le palier, elle frappa.

— Qui est là ? répondit une voix de l'intérieur.

— C'est moi... Je viens vous apporter une dépêche que le télégraphe vient de me remettre pour vous.

Le lit de Romain Garocher touchait à la porte. Sans se lever, le pensionnaire tira le verrou, et, à travers l'entrebâillement de l'huis, Mme Piolenc remit le télégramme.

L'employé se referma et replongea sa tête dans le creux de son oreiller. Alors, les yeux à demi-clos, comme s'il hésitait à se rendormir ou à se réveiller tout-à-fait, il se mit à réfléchir presque à haute voix.

— Qui, sacrebleu ! peut m'envoyer un télégramme?... Le jour se lève à peine... J'ai bien envie de continuer mon somme... Il fait si bon dans ce lit... Tâchons de reprendre le rêve interrompu..... J'étais en train de rouler d'une façon supérieure un imbécile de cam-

pagnard qui n'avait jamais touché aux cartes de sa vie... Nous faisons un vingt-et-un ; tous les coups je lui donnais quatorze ou quinze... Quelle déveine ! s'écriait-il en me passant ses jaunets... C'est ça ! revenons à ce songe adorable... J'avais plumé mon pigeon de 860 francs ; tâchons de faire le billet de mille...

En disant cela, Romain Garocher, ayant complètement oublié la dépêche, se retourna dans son oreiller, fermant les yeux et cachant son nez sous les draps. Malheureusement le sommeil ne répondit pas à son appel tout de suite, et au bout de quelques instants il changea de position. Dans son mouvement, il avait laissé échapper le papier que venait de lui remettre madame Piolenc ; aussi, parut-il surpris de sentir quelque chose qui lui grattait la cuisse.

— Une lettre ? fit-il tout surpris en retirant l'objet, une lettre dans mon lit ?...

Il se mit alors sur son séant et se frotta les yeux.

— Voyons, est-ce que je dors, ou bien est-ce que je veille ?.. Suis-je au cercle en train de rouler un campagnard, ou bien suis-je dans ma chambre occupé à recevoir des dépêches ?... Car il me semble qu'il n'y a qu'un moment je rêvais de Mme Piolenc m'apportant un télégramme... Ah ! ah ! c'est ceci qui est la réalité, puisque je ne découvre aucun jeu de cartes dans les environs et que je trouve au contraire cette missive au milieu de mes draps... Au fait, si je prenais connaissance de l'objet, cela achèverait de me réveiller...

L'idée était bonne. Aussi Garocher, tout en bâillant, s'empessa-t-il de la mettre à exécution. Quoique d'une main encore alourdie, il décacheta l'enveloppe, en retira le télégramme et lut. La dépêche ne contenait que ces simples mots :

« Je fournis sur vous traite cent quarante-six-francs. Assurez-en paiement immanquable. Trouvez sur place échange cinquante-deux sacs blé dur contre cinquante blé tendre. — GONZAGUE BORNEUIL. »

A cette lecture, Romain Garocher fit un violent soubresaut.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il, c'est du Provincial !

Cette fois le pensionnaire de Mme Piolenc était bien réveillé. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il était sur pied, et, d'un seul mouvement, enfilait son pantalon.

Pendant que notre homme achève à la hâte de se vêtir, faisons-le connaître au lecteur.

Romain Garocher est un homme de trente-quatre ans. Fils d'un riche négociant de Bordeaux, il avait dû à sa mère, personne très-pieuse, de faire ses classes dans un collège de jésuites. Après quelques années d'études déplorables il était sorti de l'établissement des Révérends Pères, n'ayant acquis à la suite de leurs leçons qu'un fort penchant à l'espionnage, à la fausseté, au vol, à tous les crimes en un mot ; de la brillante éducation qui se donne dans les jésuitières, à côté d'un habile enseignement de théories perfides et dépravées, des sciences mathématiques, physiques, philosophiques, linguistiques, de l'art et de la littérature, de tout ce qui pouvait former son esprit et élever son cœur, il n'avait rien retenu. Les disciples de Loyola apprennent à la fois aux jeunes gens qui leur sont confiés le bien et le mal, le grand et le petit, le noble et le bas ; Romain Garocher avait été un terrain uniquement propice à la culture du mauvais grain. Tout ce qui l'avait séduit en fait d'études avait été l'exercice de la gymnastique et l'école de l'escrime : aussi, si en sortant du collège il avait été refusé d'emblée au baccalauréat, — ce qui lui fermait toutes les carrières libérales, — du moins, grâce à ses connaissances spéciales, aurait-il pu contracter un engagement dans un cirque ou prendre un brevet de maître d'armes.

Mais il n'avait besoin d'entreprendre aucune profession. La fortune de sa mère, qui vint à mourir juste au moment où il atteignait sa majorité, lui échut, et son

père, propriétaire d'importantes usines, l'associa à son commerce.

Trois ans après, M. Garocher père faisait insérer dans les journaux qu'il ne reconnaissait plus les dettes de son fils. En trois ans, le jeune Romain avait gaspillé les quatre cent mille francs qui formaient l'héritage maternel, les cinquante mille francs qui lui revenaient annuellement de son association avec son père, et en outre, le malheureux avait trouvé le moyen de faire deux cent soixante-quinze mille francs de dettes. Mis de côté par les siens, Romain se lança à corps perdu dans une existence indigne ; il s'engagea dans une troupe de saltimbanques forains, fréquenta les tripots, pipant les dés et tutoyant la dame de pique, se mit au service de maisons de tolérance, et finalement vint échouer sur les bancs de la cour d'assises, sous la triple inculpation de vol avec effraction, abus de confiance et faux en écriture privée. Le procès fit scandale à cause du nom du prévenu. Un moment on avait cru dans le public que le père Garocher, dont l'influence était considérable, chercherait à arrêter l'action de la justice, en désintéressant les victimes de son fils, afin de sauver du moins l'honneur de la famille ; il n'en fut rien, M. Garocher ne tenta aucune démarche, et toute la ville de Bordeaux, voyant le misérable renié même par l'auteur de ses jours, s'attendit à le voir condamner. Ce fut encore une erreur : le jury acquitta Romain Garocher.

Le soir même de son acquittement, l'ancien élève des jésuites — il avait alors trente et un ans — se rendit à la maison des Pères de Bordeaux, et serrant avec effusion les mains d'un homme qui n'était autre que Leroué, il lui dit :

— Merci à vous qui seul ne m'avez pas abandonné !... Merci ! mille fois merci !... Faites maintenant de moi ce que vous voudrez !

— Mon fils, avait répondu le Provincial de France, on ne se refait pas du jour au lendemain ... Vous êtes

merveilleusement doué ; mais, votre existence ayant été jusqu'à présent sans but, vos aptitudes vous ont conduit au malheur... Enfin, pour la plus grande gloire de Dieu c'est chose passée... N'en parlons plus !... Voilà vingt billets de mille francs... Allez oublier à Paris les ennuis de cinq mois de prison préventive... Amusez-vous, profitez du bon temps qui vous reste ; sous peu, j'irai vous rejoindre et vous donner de la besogne.

Au moment où nous venons de trouver Romain Garocher recevant une dépêche, qu'il reconnaît être du Provincial, bien qu'elle soit signée « Gonzague Borneuil », l'ancien élève des jésuites est un simple employé de chemin de fer à la gare de Sens, aux modestes appointements de quatre-vingt-dix francs par mois. Mais, malgré la modicité de son salaire, l'homme d'équipe du P.-L.-M. ne se prive d'aucune fantaisie. Tout le temps qui n'est pas consacré à son service, il le passe au cercle ; car il a, paraît-il, au jeu une chance extraordinaire, et quand, par le plus grand des hasards, il vient à perdre, une main bienfaisante et inconnue comble ses déficits.

Puisque nous venons d'esquisser le portrait de Romain Garocher, terminons-le par quelques derniers coups de plume. C'est un homme de taille ordinaire, ayant une de ces figures qu'on dit vulgairement « taillées en lame de couteau », aux yeux caves, enfoncés dans leurs orbites, d'un regard terne et vitreux ; son teint est pâle, d'une pâleur étrange, qui n'est ni celle produite par la souffrance ni celle produite par les excès de débauche. Il porte seulement une petite moustache noire et frisée. Au moral, c'est un être d'une froideur glaciale : il a eu des milliers de maîtresses dans le temps, mais il n'a jamais aimé ; il est incapable d'aimer ; il considère l'amour comme la satisfaction d'un besoin, et aujourd'hui, quand il sent l'aiguillon de la chair, c'est au lupanar qu'il va l'émousser. Autrefois encore, il ne vivait que dans les festins, il passait ses nuits à table ;

maintenant il s'est défait de cette habitude, non qu'il dédaigne un bon repas, mais il ne ferait pas des folies pour reconquérir son ancienne existence semée de champagne et de perdreaux truffés. D'ailleurs, inaccessible à l'ivresse.

— Romain, lui a dit un jour Leroué qui se connaît en hommes, vous avez deux précieuses qualités : vous ne vous laisserez jamais subjugué ni par les femmes ni par la boisson.

En revanche, notre homme a deux passions : le tabac et le jeu. Fumer est son péché mignon ; ce qu'il consomme de cigares de choix, chaque jour, est inouï ; à la gare, ses camarades d'équipe ne l'appellent que « l'homme au londrès. » Il est vrai que puisque Garocher est heureux au jeu, il peut se payer des cigares de prix. Quant à la passion du tapis-vert, chez l'ancien élève des jésuites elle est autre chose que la simple satisfaction de l'amour du jeu ; Garocher n'est pas un fervent adorateur du baccarat et de l'écarté pour les beaux yeux de la dame de cœur ou du jeune valet de carreau ; non, en maniant les cartes, il éprouve deux plaisirs : celui de gagner de l'or, — car il gagne quand même, — et celui de dépouiller son partner, — car il ne savoure pas seulement la joie du bénéfice, il se délecte encore de la rage du joueur malheureux qui a eu la témérité de risquer son argent contre le sien. Si Romain Garocher est un « grec », comme on le chuchote déjà dans quelques tripots, à coup sûr il ne l'est pas par nécessité, mais bien par une sorte de sauvage passion.

Tel est l'individu, à la nature profondément vicieuse et corrompue, que l'homme qui signe ses télégrammes « Gonzague Borneuil » a choisi pour correspondant dans la ville de Sens.

Une fois assez chaudement vêtu pour n'avoir pas à souffrir du froid qui fait suinter les vitres, Romain Garocher relut sa dépêche, et alla à un petit secrétaire qui, à part le lit et une commode détraquée, était le seul

meuble de la chambre. Mais si la commode était en mauvais état, par contre le petit secrétaire avait l'air d'être d'une solidité à toute épreuve ; grâce à un placage intérieur en tôle dissimulée par une tapisserie en cuir, ce meuble, garni d'une triple serrure aux pennes épais, offrait autant de résistance qu'un coffre-fort Fichet. Romain Garocher l'ouvrit, en sortit un petit livre intitulé « Manuel télégraphique », et s'assit auprès de la fenêtre en répétant entre ses dents.

— Une traite de cent quarante-six francs, cent quarante-six francs.... cent quarante-six.

Puis il se mit à feuilleter son Manuel télégraphique, et tout en parcourant les pages du petit livre, à voix basse il murmurait des lambeaux de phrases, probablement de phrases qu'il lisait :

— 91, empêcher ce soir le chef de gare de se rendre à son service... 92, empêcher demain... 93, après-demain... 94, empêcher le sous-chef ce soir... 95, id. demain... 109, donner narcotique aux mécaniciens et chauffeur du train dont le numéro suit... Ce n'est pas ça !... 115, couper fil télégraphique intermédiaire des gares. . 116, couper fil télégraphique ligne de Paris... Ce n'est pas cela encore !... Nous disons cent quarante-six francs.... 144, faire dérailler le train venant de Lyon... 145, faire dérailler le train venant de Paris.

Subitement, il s'arrêta, fit claquer sa langue contre le palais, et, se levant, il s'écria :

— Corne de bœuf ! il n'y va pas de main morte, le père Leroué !... 146, faire rencontrer les trains de Lyon et de Paris.

Et, prenant de nouveau la dépêche, il la relut pour la troisième fois.

— C'est bien cela... une traite de cent quarante-six francs... Dans nos petits télégrammes particuliers, il n'y a que les chiffres qui comptent... Allons bon ! encore deux autres... 52 et 57... Qu'est-ce qu'il me demande avec la rencontre, cet excellent Provincial ?

Mais, ayant feuilleté le mignon manuel, il fit une grimace.

— Diavolo ! mon 52 ne s'accorde pas avec ce qui m'est prescrit d'abord. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. 57, non plus, n'a aucun rapport avec les accidents... Ce ne sont donc pas des chiffres indicateurs correspondant aux missions indiquées dans le manuel... Qu'aura-t-il voulu dire, mon Leroué, avec son échange de 57 sacs de blé tendre contre 52 sacs de blé dur ? ...

Il réfléchit un moment ; puis, se frappant le front :

— Ah ! j'y suis... Ce sont les numéros des trains qui doivent se cogner... Justement, d'après mon tableau des chemins de fer, 52 est le train de Lyon et 57 le train de Paris... Quel homme de précaution que mon cher correspondant !... Il a prévu le cas où l'employé du télégraphe lui changerait par erreur son premier chiffre de cent quarante-six francs, qu'il a cependant mis en toutes lettres... Et pourtant il n'y avait pas d'erreur possible ; car ce sont les deux seuls convois de voyageurs qui se croisent sur cette ligne dans les environs de Sens... Enfin ! il est à mettre sous cloche, l'inoffensif Gonzague Borneuil...

Après quoi, refermant livre et secrétaire, Romain se dit :

— C'est égal, quelle belle invention que la télégraphie électrique !... Mais quelle plus belle invention encore que le manuel de Leroué !... Allez donc remettre au guichet de l'administration une dépêche ainsi conçue : « Monsieur Machin, employé du chemin de fer à la gare de Sens, est prié d'aider les trains de Lyon et de Paris à se rencontrer cette nuit ! »

CHAPITRE LI

UNE PARENTHÈSE UTILE

Avant de poursuivre ce récit, cet exposé de faits qui pourraient paraître impossibles aux yeux des gens honnêtes et naïfs qui jugent les autres d'après eux, il est utile, croyons-nous, d'entrer dans quelques explications ayant pour but de fixer une bonne fois le public sur les capacités des sectaires de Loyola.

Un auteur doit tout prévoir et répondre par avance à toutes les objections possibles. Supposons donc un lecteur, difficile à persuader, qui, à l'aspect du nouveau personnage de ce roman, l'employé Garocher, s'écrie : « Pour le coup, voilà de l'exagération... Il est impossible que la société dont le chef est au Gésu ait à son service des êtres déclassés, sans foi ni loi, n'ayant pas même l'excuse du fanatisme, profondément pervers, scélérats sans autre but que celui d'assouvir leurs passions malsaines, comme le misérable qui vient de faire une si brusque apparition dans cet ouvrage... Il est impossible en outre qu'une administration aussi bien organisée que celle des chemins de fer soit exposée à voir s'accomplir, au moyen de ses engins de locomotion, des catastrophes épouvantables, préméditées par des criminels, et cela sans qu'elle puisse les prévoir ni les empêcher. »

À cette objection hypothétique, nous répondrons : « Allez dans un des pays où les jésuites se disent persécutés, en Suisse, par exemple, et vous verrez quels sont les hommes employés par les révérends pour leur propagande anti-patriotique. »

Oui, celui qui écrit ces lignes a vu, de ses yeux vu, des disciples de Loyola causer dans les rues de Genève avec des individus à la figure tellement sinistre qu'on les aurait pris pour des échappés de bagnes, leur serrer la main, et même leur parler sur un ton qui indiquait clairement que ces particuliers douteux étaient à la fois pour eux des subordonnés et des amis. Aux élections qui ont eu lieu en 1876 pour le renouvellement du Grand Conseil de cette petite république helvétique, le parti ultramontain avait eu une grande confiance dans le résultat des votes ; pendant les quelques jours qui précédèrent le scrutin, tout le canton de Genève fut littéralement infecté d'émissaires de la ténébreuse société ; les chefs, levant le masque, circulaient sur les places publiques, et portaient effrontément par les rues le costume de frères jésuites, se proposant de revêtir carrément leurs soutanes dès la nouvelle du triomphe espéré ; le *Courrier*, journal de l'évêque expulsé M*** (lequel est un affilié avéré de l'Ordre), calomniait de la façon la plus hardie et la plus dégoûtante les membres même du gouvernement ; toute cette clique de traîtres et de bandits, croyant fermement leur heure venue, escomptait d'avance le succès, qui fort heureusement leur fit faux-bond. Eh bien ! il fallait voir quels hommes à face de bête fauve traînaient à leur suite les gros bonnets de l'ultramontanisme.

Dans les moments d'effervescences populaires, les organes de la bourgeoisie et du clergé parlent de figures pâles, effrayantes à voir, qui sortent on ne sait d'où. Ces visages d'ouvriers affamés que le besoin pousse hors de leurs mansardes, inquiètent les satisfaits qui eux, n'ayant jamais vu de près la misère, ne savent pas comment sont les malheureux. — Mais les individus à faces sinistres que nous avons vus à Genève, dans les circonstances que nous venons d'indiquer, ne ressemblaient en rien aux pauvres diables qui, lorsqu'ils viennent prendre leur place au soleil, ont le don d'effaroucher les capi-

talistes craintifs ; loin d'avoir des joues amaigries, creusées par la souffrance, aux teintes cadavériques, les souteneurs du jésuitisme se portaient à ravir ; leurs traits étaient durs, leur bouche mauvaise ; ils n'avaient pas le regard timide et sans éclat ; non, chez eux l'œil était rempli d'audace et injecté de sang. Que l'on nous permette une comparaison. Ces mendiants pâles, exténués, honteux, qui tendent la main au coin des rues, ces infortunés sans ressources, sans travail, qui souvent pleurent en demandant aux passants un morceau de pain pour leurs petits enfants, imaginez-les-vous secouant tout à coup la honte, se redressant dans leur faiblesse, et prétendant exiger le travail qu'on leur refuse, pour mettre fin à leur misère dont ils sont las ; voilà les figures haves, effroi des classes ventruës. Par contre, représentez-vous ces gars solides et trapus, aux allures insolentes et féroces, dont sont garnis, les jours de séance, les bancs de la correctionnelle, ces malfaiteurs, vrais gibiers de potence, chez lesquels tout respire le besoin du crime, représentez-les-vous ayant brisé leurs liens et franchi les portes de la maison centrale, se répandant dans les villes, et flairant, comme les bouledogues en quête d'un os, s'il n'y a pas quelque pillage à exécuter ou quelque attentat à commettre ; voilà les faces sinistres des bas valets, des scélérats mercenaires que l'Internationale Noire fait sortir de sous terre dans les pays où elle n'a plus rien à perdre et aux jours où il lui faut tout risquer (*).

Nous qui avons eu la bonne fortune d'assister à ces luttes entre un peuple libre et les cohortes parfaitement

(*) Le jour des élections dont nous parlons, SIX CENTS jésuites en soutane étaient réunis à Ferney, sur la frontière française, chez Mgr M***, provincial de Suisse, n'attendant que la nouvelle de la victoire de la faction cléricale pour faire invasion dans la ville de Genève. Le bon sens des électeurs empêcha cette odieuse manifestation.

bien organisées de reîtres lugubres à la solde du Gésu, nous pouvons hautement l'affirmer : jamais, même aux mains de la gendarmerie en cour d'assises, nous n'avons vu des êtres aux visages plus hideusement canailles, plus ignoblement crapules que ces individus qui, dans cette journée où la démocratie genevoise triompha, venaient prendre leur mot d'ordre auprès des disciples de Loyola.

Comme tout héros de roman, notre Romain Garocher est un personnage fictif ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit rigoureusement vrai. « La pointe du glaive jésuitique est partout », a dit le général Foy. Dans certains milieux, les Leroué emploient les Vipérin ; pour manœuvrer ailleurs il leur faut des Garocher : or, qu'on en soit bien convaincu, ils en ont et ils s'en servent.

Quant aux forfaits dont sont capables les ténébreux conspirateurs qui nous occupent, on peut les admettre tous sans exception. Qu'on songe à une de leurs devises : la fin justifie les moyens. — Néanmoins, afin de dissiper tous les doutes dans les esprits, afin de montrer leur erreur à ceux qui pourraient s'imaginer que les jésuites, s'ils sont scélérats dans la force de l'âme à l'égard de leurs ennemis, se laissent du moins arrêter dans leurs intrigues dans la crainte de frapper des innocents, nous citerons encore un exemple que nous tirons de l'histoire de la Suisse.

Le gouvernement de ce pays, voulant faire respecter ses lois par les révérends, qu'il considère comme des citoyens égaux à tous les autres (*), s'est vu déclarer

(*) Il ne faudrait pas se figurer que les jésuites soient persécutés le moins du monde, en Suisse. Ils y circulent en toute liberté, y ouvrent des églises, y achètent des immeubles ; seulement ils sont tenus de se conformer aux lois ainsi que le commun des mortels. A vrai dire, cela ne leur va pas. On sait que ces gens-là, quand ils ne peuvent égorger, disent qu'on les égorge. Ils ne parviennent pas à se faire à l'idée que les lois sont au-dessus d'eux, et non eux au-dessus des lois. Comme on les con-

une guerre sourde et acharnée qui atteint, plus que lui, mille petits industriels absolument étrangers à sa conduite.

Voici, comme preuve à l'appui, ce que publiait, le 23 février 1877, un de ces mille organes de l'ultramontanisme, secrètement entretenu avec les fonds de la compagnie de Jésus, le *Citoyen*, journal clérical du midi de la France :

« Le mot d'ordre donné de ne plus fréquenter les cantons suisses où sévit la persécution religieuse a été strictement suivi et a eu son effet voulu. La plupart des hôtels de Genève, Montreux et Berne sont vides. Vingt-six grands hôtels ont été déclarés en faillite, et depuis le jour de l'an plusieurs hôtels de Genève ont fermé pour échapper à une catastrophe inévitable. »

Ce cynique aveu, venant d'une feuille aux gages de Loyola, est précieux et mérite d'être retenu. Qu'ils viennent dire encore qu'ils ne cherchent pas à faire revivre le moyen-âge, époque de l'excommunication où l'homme qui n'acceptait pas les doctrines du Vatican était mis en état d'interdiction et condamné à la solitude, aux outrages, à la faim, tout commerce avec ses semblables lui étant défendu, tout le monde se retirant de lui comme d'un pestiféré !... Qu'ils viennent dire que, pour assouvir leur haine, ils reculent devant la perspective de frapper des innocents !.. Ah ! cela leur importe peu. — La Suisse, qui ne veut pas de leur domination, mais qui les accepte comme citoyens et leur donne les mêmes

traint à l'obéissance, en Suisse, ils poussent des cris de paon. Mais, au moment où nous écrivons cet ouvrage, ils possèdent à Genève quatre églises publiques, dont une a son siège au Temple Unique, monument qu'ils ont acheté à la Ville. Leur chef, Mgr M*** est officiellement expulsé, à cause de différents prêches séditieux, poussant au renversement de l'Etat ; mais ses visites sont officieusement tolérées, et il ne se prive nullement pour parcourir quand il lui plaît son diocèse.

droits qu'à tous ses enfants, la Suisse est un pays de montagnes et de lacs, éminemment pittoresque, mais peu productif, tirant sa principale ressource des étrangers qui la visitent. Comment les jésuites s'y prennent-ils pour excommunier tout un peuple ? — En éloignant les étrangers, en le diffamant de toutes manières, en cherchant même à y jeter l'effroi par des crimes. En effet, à une récente époque, les incendies (principalement dans les hôtels) se multipliaient d'une façon tellement persistante et mystérieuse, à Genève, que le département de justice et police s'en inquiéta et les attribua à la malveillance : une surveillance des plus actives fut organisée, et peu après on acquit la certitude que ces *accidents* étaient le fait d'individus sans aveu, payés avec l'or de Rome ; on en expulsa une bonne quantité, on tint l'œil constamment ouvert sur les jésuites habitant le canton, et dès lors les incendies cessèrent.

Enfin, pour ce qui est de la perpétration et de la mise à exécution des complots devant amener des catastrophes épouvantables sur les lignes de chemins de fer, malgré les Compagnies elles-mêmes, nous nous contenterons de rappeler les deux odieuses tentatives de deraillement (janvier et février 1877, à Lille) dont on n'a jamais pu découvrir les auteurs. Narrons, pour ceux qui l'ignorent, la dernière, qui est la plus intéressante.

Un soir, à la nuit tombante, un garde-barrière du chemin de fer du Nord, chargé spécialement d'un passage à niveau situé à Ronchin, petit village près de Lille, se disposait à aller tourner le disque-indicateur à lui confié, pour certifier à un express qui allait passer que la voie était libre, lorsqu'il aperçut deux individus plaçant au loin des poutrelles entre les rails. Aussitôt, il courut à eux, et par geste leur ordonna de sortir ; mais ceux-ci, se voyant surpris, tombèrent sur le malheureux garde à coups de bâton, l'assommèrent à moitié, et le placèrent ainsi sans connaissance en travers de la voie ferrée. Après quoi, sans doute, ils retournèrent installer leurs

appareils de déraillement et se sauvèrent. Quelques minutes plus tard, arrivait dans le lointain l'express de Lille ; du haut de la locomotive, le mécanicien et le chauffeur remarquèrent que le disque était tourné dans le sens vertical, ce qui est un ordre d'arrêt, et, retenant la vapeur, serrant les freins, ils obéirent au signal. Le train s'arrêta. Le chef et les employés descendirent, cherchèrent le motif de l'arrêt ordonné, et, ne voyant personne, examinèrent la voie. A quelques pas de la locomotive gisait le garde. Celui-ci, rappelé à lui, raconta ce qui s'était passé. On suivit les rails et, à l'endroit où le garde avait vu les malfaiteurs, on trouva deux énormes poutrelles placées solidement à distance sur la voie. On les enleva, un employé resta avec le garde pour aller faire immédiatement une déposition à la police, et le train repartit.

On ne songera jamais assez aux conséquences de cet événement si un bienheureux hasard n'avait pas voulu que le disque-indicateur fût à la position d'arrêt et que le garde ait couru aux malfaiteurs avant tout. L'express aurait broyé le fidèle employé ; puis, le chasse-pierre de la locomotive, rencontrant la première poutre, aurait joué, et par son formidable ressort l'aurait fait sauter hors de la voie ; mais la seconde poutre, étant placée à une certaine distance par des gens au courant des mouvements du chasse-pierre, se serait trouvée sous les roues de la locomotive, au moment précis où ledit chasse-pierre, redressé, projetterait au loin le premier obstacle rencontré : d'où, déraillement.

Le lendemain, les journaux auraient appris au public que le garde-barrière de Ronchin, dans un but inconnu, avait fait dérailler l'express de Lille à Paris et avait mis lui-même fin à ses jours en se couchant en travers de la voie au devant de la locomotive.

Nous le répétons, les malfaiteurs de Ronchin n'ont jamais pu être découverts. A plus forte raison, si

leur crime, en réussissant, avait pu passer sur le compte du malheureux garde-barrière.

Et maintenant fermons cette parenthèse, qui était indispensable pour un grand nombre de lecteurs, et revenons à Romain Garocher.

CHAPITRE LII

ROMAIN GAROCHER DÉPLOIE SES PETITS TALENTS

La gare de Sens, dans laquelle Garocher était employé en qualité d'homme d'équipe, ne joue pas seulement le rôle de station sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée ; elle est encore placée à l'intersection des chemins de fer d'Orléans à Châlons. Cette dernière compagnie a bien sa gare particulière (Sens-ville), où elle remise ses trains venant de Montargis ou de Troyes, mais elle est obligée de faire passer ses convois par la gare du P.-L.-M. (Sens-Lyon). La soirée abonde donc en besogne à la gare de Sens ; car, outre les trains de voyageurs, il y passe beaucoup de trains de marchandises, cette voie étant la plus fréquentée des lignes ferrées de France.

Romain Garocher, exact comme un vieux troupier, est arrivé à l'heure, et, un trabucos aux dents, a passé la blouse bleue qui est son uniforme de travail.

En attendant les trains, on cause, entre employés, des affaires du jour. Il fait un brouillard épais.

— On le couperait avec un couteau comme un pain de beurre, dit Garocher.

A 9 heures 30 minutes, arrive d'Arcis-sur-Aube et Troyes un train de voyageurs, qui, après avoir débar-

qué son monde, rebrousse chemin et va s'abriter jusqu'au lendemain dans la gare de la compagnie d'Orléans. Au bout d'un quart d'heure, c'est le tour du train de Montargis, qui traverse la gare du P.-L.-M. pour déposer ses voyageurs et va ensuite se garer à Sens-ville. Puis, à 10 heures 17 minutes, passe l'express, laissant toujours à Sens quelques personnes venant de Paris.

Quel travail pour les employés chargés des aiguilles ! Les simples hommes d'équipe aident au transport des bagages et des marchandises, à toutes les manœuvres intérieures de la gare ; ils n'ont pas la responsabilité des aiguilleurs, qui, au dehors, la main sur leur levier, mettent chacun des trains sur la voie qu'il doit suivre, et dirigent dans leurs allées et venues les locomotives qui sillonnent les environs.

Plus loin, à un kilomètre de la dernière plaque tournante, est la maison du premier garde-voie. Celui-là n'a qu'à surveiller ; il doit être sur pied le matin à cinq heures et il ne se couche le soir qu'à onze heures, moment où passe comme une fusée le dernier express de Paris, lequel ne s'arrête pas à la gare de Sens ; puis, une fois que l'express a disparu dans la direction de Villeneuve, le garde-voie rentre paisiblement dans sa maisonnette et se met au lit. L'heure du repos a sonné ; car, après l'express, il n'y a plus qu'un train-mixte et un omnibus. Ce modeste surveillant, un vieillard, est un ancien employé qui, après de longues années de service dans la compagnie, a obtenu en guise de retraite le droit d'habitation d'une petite maison sur la voie, qu'il occupe avec sa fille, et celle-ci, indépendamment des soins qu'elle donne au ménage, cultive le maigre coin de terre attenant à l'humble logis.

Le garde-voie s'est couché. Les employés fument et vident un verre d'eau-de-vie dans la buvette qui leur sert de cantine. Il est minuit. Le chef de gare se promène de long en large sur la chaussée. Il attend que son collègue de Villeneuve lui signale le départ du

train de Lyon. Un homme est là, aussi sur la chaussée, flânant, les mains dans les poches.

— Romain ? fait le chef de gare.

Garocher accourt auprès de son supérieur.

— N'auriez-vous pas, dit celui-ci familièrement, un de ces fameux londrès qu'on ne trouve que dans votre porte-cigares ?

— Mais certainement... A votre service.

Et Garocher offre au chef quelques-uns de ces produits de la Havane dont il a toujours sur lui ample provision. Le chef en prend un, et, sortant une allumette :

— Merci, mon ami... Je ne sais pas quel sacré verre de tord-boyaux j'ai avalé tout-à-l'heure à ce maudit cabaret ; j'ai la tête lourde comme si on m'y avait coulé une demi-douzaine de lingots de plomb...

— Eh bien ! fumez-moi ce londrès, et vous m'en donnerez des nouvelles... Pur Havane !... Je ne connais rien au-dessus pour dégager le cerveau.

A ce moment, un des timbres de la sonnerie électrique se mit à faire entendre cette petite musique interminable que chacun a pu remarquer dans les gares pour peu qu'il ait voyagé.

Le chef entra dans son cabinet, s'assit à la table de la transmission des dépêches, et, l'œil fixé sur le cadran télégraphique, attendit ; peu après, l'aiguille tourna avec de petits mouvements saccadés, s'arrêtant parfois sur des lettres ou des numéros qui entouraient le cercle sur lequel elle se mouvait. Le chef de gare notait les points d'arrêt de l'aiguille.

Pendant ce temps, Romain Garocher tirait de sa poche un morceau de caoutchouc de la forme d'une demi-sphère et le plaçait adroitement sur un des timbres du carillon, tandis que l'autre tintait toujours.

— Toi, dit-il, cette opération terminée, je te désie bien maintenant de faire ton petit tapage habituel.

Le chef sortit de son cabinet, et, s'adressant à l'homme d'équipe :

— Le train de Lyon a 16 minutes de retard ; il part à peine de Saint-Julien-du-Sault.

Saint-Julien-du-Sault est la station qui précède celle de Villeneuve-sur-Yonne en allant vers Paris. La gare de Sens, sur la ligne P.-L.-M., est située entre deux petites stations : Villeneuve, du côté de Lyon, et Pont-sur-Yonne, du côté de Paris. D'après les règlements de la Compagnie, chaque fois qu'un train quitte une station, le chef de gare le télégraphie à son collègue de la station vers laquelle le train se dirige ; le carillon que l'on entend si souvent dans les gares est pour le chef le signal d'une dépêche relative au service ; grâce à ce système de communication continuelle, chaque chef sait à tout moment de la journée quel est l'état de la voie, soit d'un côté soit de l'autre.

Or, selon l'horaire officiel, le train mixte venant de Lyon quitte à minuit et 9 minutes la station de Villeneuve, et arrive à minuit et demi en gare de Sens, d'où il repart après 4 minutes d'arrêt dans la direction de Paris. D'un autre côté, à minuit quarante-huit minutes, un autre train-mixte venant de Paris quitte la station de Pont-sur-Yonne, et arrive à 1 heure 6 minutes en gare de Sens, d'où il repart dans la direction de Lyon. Par conséquent, le croisement de ces deux trains de voyageurs — le seul croisement qui ait lieu dans la journée à cet endroit de la ligne — s'effectue entre Sens et Pont-sur-Yonne, à 3 kilomètres de cette dernière station, lorsque ni l'un ni l'autre de ces deux trains n'a du retard.

Ce jour-là, d'après la dépêche du chef de gare de Villeneuve, le train de Lyon avait plus d'un quart d'heure de retard. Si le train de Paris avait une marche conforme à l'horaire officiel, le croisement s'effectuerait donc toujours entre Pont-sur-Yonne et Sens, mais

néanmoins à proximité de la plus importante des deux gares.

L'horloge marquait minuit et demi. C'était le moment où le train de Lyon aurait dû arriver en gare de Sens.

La porte de la cantine s'ouvrit.

— Eh ! fit un employé sortant de la buvette et parlant à un camarade qui y était resté, ne regarde pas mon jeu !... Tu sais, ce serait une « frouille. »

C'était l'aiguilleur qui interrompait sa partie de cartes pour venir faire son service et qui s'adressait à son partner. L'employé longea la chaussée, traversa la gare, et disparut dans le brouillard. Par acquit de conscience, il allait s'assurer que l'aiguille était dans la position voulue pour guider le train de Lyon sur la voie de Paris. Au bout de quelques instants, il reparut et rentra dans le cabaret. D'autres employés, hommes d'équipe, contrôleurs, etc., venaient de remplir la gare. Le gendarme lui-même s'était installé à son poste.

— Il me semble que c'est l'heure, dit-il à Garocher.

— Oh ! elle est même passée et très-passée maintenant, répondit Romain ; le chef de gare de Ville-neuve a télégraphié un retard.

— Un retard de seize minutes, observa le chef de la gare de Sens.

L'horloge marquait minuit 48 minutes. Le gendarme, Garocher et le chef formaient un groupe à quelques pas des timbres électriques. Le chef tournait le dos au carillon ainsi que le gendarme. Garocher, au contraire, l'avait bien en face de lui. Tout-à-coup, le visage de l'employé s'illumina ; le marteau d'un timbre s'agitait, mais sans faire entendre aucun son ; dans le cabinet, l'aiguille courait sur le cadran télégraphique. Le chef ne s'apercevait de rien. Au moment où l'aiguille électrique finissait de tourner, le chef levait les yeux sur l'horloge de la gare.

— Une heure moins dix !... Le train de Paris doit

avoir du retard aussi, puisque la station de Pont-sur-Yonne ne l'a pas encore signalé.

A peine venait-il de prononcer ces mots qu'un sifflement aigu se fit entendre du côté de Lyon; au loin, brillaient deux feux rouges : c'était le train mixte qui arrivait de Villeneuve.

Au moment où la locomotive s'arrêta, les employés se précipitèrent vers le train, ouvrant les portières; Garocher, traversant la gare en long, criait d'une voix retentissante :

— Sens ! cinq minutes d'arrêt !... Sens ! cinq minutes d'arrêt !....

Quelques voyageurs descendirent des wagons, et défilèrent sous l'œil paternel du gendarme qui, ce jour-là, paraît-il, n'avait aucun signalement en poche. Les hommes d'équipe se pressaient aux alentours des wagons de bagages, charriant les malles sur leurs brouettes en fer.

Une fois à l'extrémité de la gare, Garocher, enveloppé dans la brume intense de la nuit, allongea le pas et alla à l'aiguille qui venait tantôt d'être examinée.

On appelle *aiguilles* ces leviers qui sont à l'entrée et à la sortie des gares, partout où une voie, se dédoublant, produit une bifurcation. Généralement, le bois de ces appareils est peint en vert sombre, et le contrepoids — une énorme circonférence près de la poignée — est peint en rouge vif. L'aiguille sert à relier à volonté, sur une voie ou sur une autre, la paire de rails qu'elle fait manœuvrer; grâce aux aiguilles, un train peut, sans avoir besoin de recourir aux plaques tournantes, passer d'une voie à l'autre, de celle de droite à celle de gauche, et réciproquement.

Garocher saisit la poignée de l'instrument, et pesa de toute sa force sur le contrepoids. Grâce à cette manœuvre, les rails mouvants de l'aiguille vinrent s'appliquer à la voie de bifurcation. Après quoi, il retourna tout tranquillement à l'intérieur de la gare. — Nous

avons oublié de dire qu'à l'arrivée du train, au moment où tout le personnel se mettait en mouvement, notre homme, profitant du brouhaha et de la cohue, avait débarrassé le timbre électrique de son enveloppe en caoutchouc.

Quand il revint sur la chaussée, les portes de la salle d'attente de la gare de Sens roulaient dans leurs rainures, et une dizaine de personnes se ruaient sur les wagons. Après de la locomotive causaient le chef de train, le chef de gare et le mécanicien.

— Ma foi ! disait le chef de gare, je crois que vous ne feriez pas mal de rattraper vos seize minutes dans le parcours de Sens à Pont-sur-Yonne... La voie est libre; le train de Paris a, lui aussi, son retard, et un retard de telle importance qu'on ne me l'a pas même encore signalé. Il ne doit pas à cette heure avoir passé seulement Champigny.

Champigny est la station qui précède Pont-sur-Yonne du côté de Paris.

— En voitures, messieurs les voyageurs ! cria Garo-cher, en voitures !

— C'est entendu, dit le chef de train en montant dans son wagon ; mécanicien, vous doublerez de vitesse.

L'horloge marquait une heure moins cinq. Le train de Paris, qui n'avait aucun retard, mais dont l'avis de mise en route s'était perdu sur le timbre faussé, parcourait à ce moment à toute vapeur la ligne de Pont-sur-Yonne à Sens ; d'une station à l'autre il y a quatorze kilomètres. Il avait donc parcouru, durant l'arrêt du train de Lyon, près d'un tiers de sa route. Le croisement devait se faire à mi-chemin.

Malheureusement, ce croisement allait se changer en rencontre ; car, en quittant la gare de Sens, le train de Lyon, par suite du jeu de l'aiguille, s'engagea sur la voie de Paris.

CHAPITRE LIII

AD MAJOREM DEI GLORIAM

On sait que Laborel, à Marseille, avait manqué l'express de 9 h. 45 m. du soir. Il avait donc pris le train mixte qui suit.

De nos jours, après le dernier express pour Paris, il y a : d'abord un train omnibus qui part de Marseille à 10 h. 15 et qui arrive à Lyon le lendemain matin à 11 h. 40 ; puis un train direct qui, bien que partant une heure plus tard que le précédent (11 h. 15), arrive à Lyon trois heures plus tôt (8 h. 29 du matin). Or, à l'époque où se passaient les événements que nous racontons, ce direct n'existait pas, et après l'express il n'y avait plus qu'un train-mixte tenant le milieu, comme vitesse, entre notre omnibus et notre direct actuels ; partant de Marseille vers 10 heures et demie du soir, il arrivait à Lyon vers les dix heures et demie du matin et correspondait avec le train-mixte (n° 52) qui part de Lyon à midi moins 25 et arrive à Paris dans la nuit à quatre heures du matin.

Paisiblement installé dans un compartiment de premières, où il avait la chance de se trouver seul, Laborel dormait de ce sommeil de voyage dont un rien vous tire et dans lequel un rien vous replonge. A peine arrivé à Sens, avait-il entendu la voix de l'employé annonçant l'arrêt réglementaire de cinq minutes ; ce fut avec un bâillement inexprimable qu'il baissa la glace de la portière pour respirer un peu de l'air frais de la nuit et regarder l'heure à l'horloge de la gare.

— Une heure moins dix, se dit-il ; allons, bientôt je serai à Paris.

En lui-même il se rappelait les aventures étranges dont il avait failli être victime, et plus que jamais il se félicitait d'avoir échappé aux dangers qu'il avait courus.

Dans trois heures, pensait-il, il foulerait le sol de la capitale du monde ; dans trois heures, il serait enfin dans ce Paris où se trouvait l'héritier de M. Rameau. Et ces souvenirs, et cette perspective du but prochainement atteint, tout cela contribua à le réveiller complètement.

Par le fait, il y avait longtemps qu'il sommeillait sur les banquettes moëlleusement rembourrées du wagon ; dès les approches de la nuit, il s'était couché de son mieux sur les coussins blancs, et, profitant de la solitude du compartiment, avait relevé l'appui qui sert de séparation entre les places de premières.

A une heure moins cinq, la cloche de la gare tinta, le sifflet de la locomotive jeta un long cri strident dans l'espace et le train se mit en marche. En peu de temps, on dépassa le disque rouge dont la lanterne montrait un feu blanc et dont les grands bras pendaient le long des poteaux (signe que la voie était libre) ; le train avait pris une vitesse anormale, il dévorait les distances ; au lieu de faire ses cinquante kilomètres à l'heure, il en faisait cent ; l'omnibus s'était métamorphosé en express.

— A la bonne heure ! faisait Laborel, secouant un dernier reste de torpeur. Voilà une locomotive qui a fait comme moi, elle s'est dégoûrdie... Hier, dans la journée, on l'aurait prise pour une rosse qu'on mène à l'abattoir, tant elle mettait peu d'empressement à parcourir sa route... Au moins, maintenant, elle rattrape le temps perdu... Parlez-moi de ça ! à voyager de la sorte, il y a vraiment du plaisir.

Il penchait alors sa tête par la portière, présentant son visage à l'air vif, pour mieux aspirer la fraîcheur nocturne, pour mieux sentir l'atmosphère bienfaisante qu'animait le courant produit par la course rapide du train. La longue trainée blanchâtre de vapeur, qui sor-

taut de la cheminée de la locomotive, venait frôler cette physionomie gaie et rieuse, et disparaissait ensuite dans la brume épaisse, tandis que le tuyau crachait au ciel des étincelles de feu. Les poteaux télégraphiques couraient, dans le sens inverse du convoi, avec une vitesse vertigineuse, les arbres qui bordaient la route fuyaient, sombres, sinistres, sans agiter leurs branches tombantes, et dans le lointain, sur l'horizon obscur, les collines semblaient se livrer à une valse affolée.

— Du coke, chauffeur ! disait le mécanicien debout sur la plate-forme de la locomotive.

Et le chauffeur puisait du coke dans le tender et en emplissait la fournaise incandescente.

— Du coke ! du coke ! répétait le mécanicien, il faut que nous soyons à la station à une heure et deux.

— Sept minutes pour ce trajet ?

— Oui... Eh bien ! quoi ?... Nous doublons... Encore une course à cette vitesse, et nous n'aurons pas une seconde de retard.

La chaudière bouillonnait avec un grondement terrible. La vapeur s'échappait par gros flocons rougeâtres. Les brouillards revêtaient une teinte de sang.

— Du coke ! du coke !

Et le brasier crépitait, et les pistons, en jouant sur leurs tiges d'acier, faisaient entendre un sourd mugissement.

Tout à coup, au loin, devant eux, à travers les lunettes polies de la locomotive, le chauffeur et le mécanicien aperçurent deux points rouges.

— Tiens ! le train 57, fit le mécanicien.

— Le train de Paris ? répéta le chauffeur, mais le chef de gare n'a-t-il pas dit que son départ de Pont-sur-Yonne ne lui avait pas été signalé ?

— Oui.

— Qu'est-ce à dire alors ? murmura l'homme de peine en proie à un vague pressentiment.

— Parbleu ! répondit le mécanicien étendant sa dex-

tre, avec une brume de cette épaisseur la dépêche sera restée en chemin.

Cette explication ne parut point satisfaire le chauffeur, qui n'entendait rien à la physique.

— Si nous serrions les freins ? insinua-t-il.

— A quoi bon ?... Pour un croisement ?.... Deux express se croisent bien... Nous saluerons au passage l'omnibus de Paris, voilà tout.

Evidemment, ce mécanicien n'était pas un trembleur, mais son insouciance ne rassurait pas son compagnon.

— Tout ça n'est pas naturel, grommela-t-il.

Les deux points rouges se rapprochaient. De la plate-forme on distinguait la fumée de la locomotive qui accourait à la rencontre.

— Va pour le croisement, bien qu'il ne soit pas dans le programme, dit le mécanicien, dans trois minutes, nous serons à....

Il n'acheva pas. Au même instant, un choc épouvantable se produisit. Les deux employés, ainsi que le chauffeur et le mécanicien du train de Paris, furent lancés à une hauteur prodigieuse, d'où ils retombèrent morts. Les deux locomotives, avec un fracas horrible, entrèrent littéralement l'une dans l'autre. Les convois, se bousculant, sortirent des rails, les wagons se brisant et se montant les uns sur les autres.

La plume se refuse à décrire une pareille scène. Ce n'étaient que cris déchirants s'élevant de plus de cent poitrines. Sur les talus, sous des monceaux de bois et de fer pêle-mêle entassés, sortaient des bras, des jambes s'agitant dans les convulsions d'une agonie douloureuse, des têtes appelant au secours d'une voix lamentable. Sur la voie une femme courait, ses vêtements en lambeaux, riant avec frénésie ; c'était une voyageuse que le hasard de la catastrophe avait épargnée, mais à qui une frayeur immense venait de faire perdre subitement la raison. Autre part, un enfant de sept ans se traînait

sur les mains, car ses jambes avaient été broyées, et hurlait : « Maman ! maman ! »

Au bout de quelque temps, les habitants des fermes voisines accouraient sur le lieu du sinistre, réveillés en sursaut par les clameurs des victimes et le vacarme produit par le brisement des voitures. L'un des deux chefs de train, qui n'était que blessé, indiqua ce qu'il fallait faire pour annoncer la fatale nouvelle à Sens, la gare la plus proche, et amener des secours efficaces.

Dix hommes de bonne volonté, pour exécuter ses ordres, se précipitèrent dans la direction voulue.

Les machines, en éclat, gisaient sur le sol, au milieu d'une écume de vapeur et de braise.

A Sens, dans la buvette des hommes d'équipe, Romain Garocher, consultant du regard la pendule, tenant un cornet de trictrac dans une main, un londrès allumé fumant au coin de sa table, levait en l'air une choppe de bière et disait à son camarade l'aiguilleur :

— A ta santé !

CHAPITRE LIV

MILORD BIEWTON

La veille du jour où Leroué avait annoncé à Vipérin et au père Aulat stupéfaits la catastrophe de Sens, le lendemain du bénéfice de Dussol, tandis que Laborel roulait paisiblement en wagon de première classe et que Romain Garocher recevait certain télégramme, Georges Leclerc et son ami le journaliste s'étaient rendus au château de milord Biewton, laissant en ville Clarisse, qui jurait de plus belle à son mari une fidélité iné-

branlable, et Gloria, qui se demandait comment elle allait passer sa journée. On s'était donné rendez-vous pour le soir, sur les six heures, chez Roger.

Le couple de chanteurs comiques du Casino avait vaqué à ses occupations habituelles, répétitions, flâneries sur la Canebière, etc. Quant à Gloria, qui ne pouvait tenir deux minutes en place, elle avait eu vite pris son parti, et s'était décidée à employer ses loisirs à faire une excursion dans les collines de la Nerthe.

Le château de milord Biewton est situé dans un charmant petit village de la banlieue de Marseille, dont il porte le nom. Un nom fort coquet, du reste. On l'appelle le château de la Rose. A dix heures, fidèles au rendez-vous qui leur avait été donné par le gentleman, Georges et Roger descendaient de l'omnibus et franchissaient le portail du délicieux domaine de leur protecteur.

— Milord n'est pas encore arrivé, dit un domestique venant au devant des deux artistes ; si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer au salon ?.....

Quoique familiers avec les usages de la maison, Georges et Roger n'étaient pas des indiscrets. Ils allèrent présenter leurs respects à milady Biewton, femme d'un âge très-avancé et d'un tempérament maladif, et attendirent sur la terrasse la venue de leur hôte.

Deux mots sur celui-ci. Milord Biewton était un homme d'une cinquantaine d'années.

Après avoir passé une jeunesse quelque peu orageuse dans laquelle il avait dépensé en prodigalités la fortune que lui avaient laissée ses parents, il avait, comme beaucoup de ses compatriotes, couru les villes d'eaux, essayant de faire durer le plus possible le petit nombre d'écus qui n'avaient pas été engloutis dans le naufrage du legs paternel. Gentleman parfait, il menait encore la vie aussi grandement que ses ressources restreintes le lui permettaient, évitant toutefois de gaspiller à tort et à travers son pécule comme lors de ses premiers élans de garçon livré à lui-même, mais néanmoins con-

servant dans ses allures, dans sa mise, dans sa tenue, la distinction élégante qui était inséparable de son caractère. Toujours grandiose, il ne dédaignait pas de mettre les pieds dans les casinos de Monte-Carlo, de Bade et de Spa, sans faire pourtant des folies ; et comme il jouait froidement, sans passion, ne se laissant jamais entraîner, aussi stoïque dans la perte que calme dans le gain, il ne lui arrivait presque jamais d'être en déficit ; le plus souvent il quittait la séance après quelques tours de roulette, emportant à la banque un ou deux billets de mille qu'il dépensait à faire le bien.

Un jour, entre autres, il sortait d'un cercle de Nice, où il avait passé une soirée sans que la chance eût voulu se mettre franchement de son côté ; après avoir gagné, perdu, regagné et reperdu, il s'était trouvé en fin de compte possesseur de trois malheureux louis en sus de sa mise première. Il se promenait donc dans le jardin des Anglais, se demandant ce qu'il allait faire de cette somme relativement de peu d'importance ; il se proposait de faire l'acquisition d'un bouquet et de l'envoyer à une dame qu'il avait remarquée la veille, lorsqu'un malheureux petit marchand d'allumettes, en haillons, s'offrit à sa vue. A vingt pas, un magasin de vêtements confectionnés fermait ses portes. Milord Biewton y entra précipitamment, entraînant avec lui le pauvre enfant, lui fit donner des vêtements bien chauds, — on était au cœur de l'hiver, — et, le laissant tout habillé de neuf sur le trottoir, lui dit :

— Maintenant, voici dix francs, mon petit, pour faire ce soir un bon souper avec ta mère ; va vite, et demain tu reprendras ton travail, mais du moins tu ne souffriras plus de froid.

Dans la société qu'il fréquentait, milord Biewton passait pour un original. C'est très-original, en effet, de faire le bien pour le seul plaisir de faire le bien.

L'original, donc, plut un beau jour à une riche veuve Anglaise, Milady Grandchamp, qu'il avait rencontrée à

Bade ; celle-ci lui offrit sa main, et les deux insulaires furent unis par les liens indissolubles du mariage.

Cet hymen attira à milord Biewton beaucoup d'ennemis, ou, pour mieux dire, fit de nombreux jaloux. Milady Grandchamp avait une fortune colossale, et, comme elle était plus âgée que son mari, les mauvaises langues ne manquèrent pas de dire que celui-ci ne l'avait épousée que « pour faire une affaire et dans l'espoir d'être bientôt son héritier ». Ces cancan étaient réellement calomnieux ; car, d'abord on ne vit jamais mari plus prévenant pour sa femme que milord Biewton, et ensuite, l'Anglais ne pouvait compter sur la fortune de milady, puisque d'après la loi britannique elle devait revenir à la famille Grandchamp. Tout au plus, si l'on veut envisager la question au point de vue matériel, le gentleman gagnait-il un fort notable bien-être pour tout le temps que vivrait sa femme ; mais alors, dans ce cas, il convient d'observer qu'au moment de son mariage milord Biewton n'était pas pourtant ce qu'on appelle « un homme à la mer ».

Quoi qu'il en soit, les esprits étroits lui en voulurent ; on lui garda rancune de cet hyménée avantageux, et, lorsque milord Biewton vint s'établir à Marseille dont le climat était celui qui convenait le mieux à la santé de milady, l'aristocratie de cette ville crut être très-spirituelle en faisant une moue dédaigneuse à l'élégant et généreux gentleman. Fi donc ! un parvenu ! est-ce que cet homme avait le droit d'aimer une femme plus riche que lui ? Avec tout cela, le « parvenu » valait cent fois mieux, dans son petit doigt, que tous ces grands personnages qui faisaient semblant de le mépriser, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'ils en étaient tout simplement jaloux. Est-ce qu'un seul de ces richards aurait consenti à épouser une honnête femme sans fortune ? Est-ce que tous, plus ou moins, n'étaient pas eux-mêmes parvenus ou fils de parvenus ? et l'argent est-il plus honorablement acquis quand il provient des sueurs de l'ouvrier que

lorsqu'il vous est apporté en simple usufruit par une épouse dont l'existence est pure de tout reproche ?

D'ailleurs, milord Biewton faisait un noble usage de la richesse dont il disposait : sa main toujours discrète venait au secours des malheureux, et soulageait, chaque fois que l'occasion se présentait, ces mille et une petites misères qui se cachent, et que les cœurs vraiment généreux savent seuls trouver et comprendre. Et puis, comme notre Anglais s'inquiétait fort peu s'il plaisait ou non aux gens de son rang, et qu'il vivait à l'écart, entourant milady d'affectueuses prévenances, le monde soi-disant « comme il faut » devint à son égard de plus en plus acerbe et méchant ; son indifférence irritant ses envieux, il ne fut pas sotte fable qu'on n'inventât sur son compte, et plus milord Biewton se moquait de la colère de ces aristocrates niais et dépités, plus leur rage s'envenimait.

Ses originalités furent tournées en dérision ; comme il était excentrique on essaya, sans y parvenir, de le rendre ridicule. Milord Biewton avait en sa faveur le masse du public, qui se préoccupait peu des perfides rancœurs et qui voyait seulement en lui un homme heureux, jouissant de sa fortune à sa guise et ne cherchant pas à l'accroître en tout cas au détriment des pauvres diables.

L'Anglais jouissait donc à Marseille d'une certaine popularité que ses bienfaits, toujours marqués au coin de la délicatesse, ne faisaient qu'accroître ; ce qui faisait crever de dépit la noblesse et la haute bourgeoisie du pays.

Milord se complaisait à rendre de bons offices aux artistes, dont le sort est généralement digne d'intérêt ; le talent avait surtout ses sympathies. Tandis que les fils de famille n'avaient que des attentions au théâtre que pour la jeune première, la grande coquette, la prima-dona, ou la chanteuse d'opérette-bouffe, tandis que les grandes dames lançaient des bouquets accompagnés

d'oeillades significatives à l'amoureux comique, au ténor léger ou au jeune premier, lui s'intéressait particulièrement aux comédiens dont l'art soulevait les bravos de la salle, mais qui, vu leur physique et leur âge, laissaient les cœurs indifférents. Quand, à la fin d'une tirade ou d'un morceau de chant couvert d'applaudissements, un de ces artistes voyait tomber à ses pieds une couronne de roses fraîches ou de feuilles d'or, on pouvait jurer que ce gracieux hommage au talent venait de milord Biewton ; que de fois la duègne, le soir de son bénéfice, et le vieux père noble, à son concert de retraite, bénirent la main anonyme qui leur envoyait sous enveloppe fermée un billet de cinq cents francs !

Excentrique, noble, plein de mépris pour les jaloux, délicat et généreux, tel était le protecteur de Georges et de Roger.

Il y avait à peine dix minutes que ceux-ci attendaient sur la terrasse, dégustant un verre de Pernod authentique qui leur avait été servi, lorsque tout à coup le portail du château s'ouvrit et une gracieuse voiture vint rouler sans bruit jusqu'au devant du perron, où elle s'arrêta. Ce véhicule, excessivement coquet, avait un cachet des plus originaux : il était suspendu sur des roues en fils de fer tressés et doublées en caoutchouc ; l'anglais, en commandant à son carrossier cette voiture à son goût, avait trouvé le moyen de réunir à la fois légèreté, élégance, nouveauté, coquetterie et solidité.

— Je vous prie de m'excuser, messieurs, dit milord Biewton en mettant pied à terre, je comptais être ici à dix heures ; mais, en route, j'ai rencontré une malheureuse ouvrière qui s'était fait blesser au pied par la lourde roue d'un fiacre... Il y avait autour d'elle un rassemblement de badauds... C'était à qui plaindrait la pauvre enfant, mais personne ne songeait à lui porter secours... Alors, ma foi, je me suis dit : « Ces messieurs auront l'obligeance de m'attendre. » J'ai fait arrêter le cocher, j'ai conduit la jeune fille chez un pharmacien,

on l'a pensée à la hâte, je l'ai ramenée à son domicile... et me voici.

Le gentleman ne disait pas qu'il avait ensuite passé chez son médecin et qu'il l'avait envoyé à ses frais soigner l'ouvrière.

— Tiens ! reprit-il négligemment, j'ai pris en note l'adresse de cette pauvre fille, afin d'envoyer prendre demain des nouvelles de sa santé .. Elle a un très-joli nom, entre parenthèses, la malheureuse enfant... elle se nomme Frisolette.

— Frisolette ! fit Leclerc, il me semble bien que j'ai entendu prononcer ce nom quelque part.

— Messieurs, dit alors brusquement milord Biewton, j'ai à vous annoncer une bien désagréable nouvelle si vous vous plaisez à Marseille ; mais aussi une nouvelle qui vous comblera de joie s'il vous tarde de retourner à Paris...

— L'album est terminé ? demanda Roger, qui avait compris de quoi il s'agissait.

— Vous l'avez dit. Je comptais vous faire portraicturer aujourd'hui le dernier de mes amis ; mais l'infortuné, qui est bossu comme Quasimodo, n'a pas voulu entendre la plaisanterie, et, si cela vous est égal, nous allons clôturer mon album par... par votre serviteur.

— A vos ordres, milord, répondit Georges, ouvrant son cartable.

— Non, messieurs, pas tout de suite. Nous allons déjeuner d'abord ; puis, après le café, vous vous mettrez à la besogne.

On déjeuna donc, on prit le café et le pousse-café. Leclerc croqua le gentleman, qui tint à être caricaturé comme tous ses amis, et voulut même que son portrait fût plus chargé que ceux des autres qui composaient l'album. Quant à Roger, qui avait improvisé un huitain des plus élogieux, dicté par la reconnaissance, il lui fallut le refaire et le changer contre un sonnet où milord Biewton « était exécuté à tour de bras ».

A cinq heures, l'Anglais remettait gracieusement aux deux artistes trois billets de mille francs, en leur disant :

— Nous étions convenus d'une prime de cent louis ; mais vous me permettrez d'en ajouter cinquante autres en dédommagement des portraits d'amis grincheux qui ne se sont pas faits et qui néanmoins étaient dans mon programme, à moi.

Roger et Georges remercièrent.

— Maintenant, monsieur, continua milord, vous savez que, bien que notre petite affaire soit terminée, tant que vous jugerez convenable de rester à Marseille, ma maison vous est ouverte comme par le passé.

Le gentleman avait ordonné d'atteler. A cinq heures et demie, les deux artistes quittaient le château de la Rose dans la voiture de milord Biewton.

CHAPITRE LV

DEUX LITRES DE FLEUR-D'YQUEM

— Quel pays cocasse que la Provence ! s'écriait Gloria au retour de son excursion à travers les collines de la Nerthe. La végétation qu'on y trouve est si insignifiante que ce n'est pas la peine d'en parler, et pourtant on éprouve un certain charme dans cette aridité qui partout ailleurs serait choquante. Ces montagnes abruptes, au bord de la mer, ont un côté pittoresque qui n'a rien de déplaisant.... bien au contraire !

— Ma foi ! répondait Roger, si le pays te plaît à ce point, tant mieux pour toi, ma chère ; mais quant à Georges et à moi, quoique nous n'ayons pas eu comme toi le loisir de savourer toutes les beautés de cette nature pous-

siéreuse pour laquelle tu ressens tant d'enthousiasme, je crois que nous allons sous peu boucler nos malles et reprendre notre vol vers Paris.

— Ah bah !... déjà ?

— Oui, l'album de milord Biewton a été terminé ce soir, et, à vrai dire, nous ne voyons pas grand'chose à entreprendre pour le moment dans ce pays si séduisant.

— Grand bien vous fasse ! Allez à Paris, si le cœur vous en dit ; pour moi, je reste encore un ou deux mois ici... D'ailleurs j'ai entendu parler d'un certain Mont-Ventoux, sur lequel, à ce qu'il paraît, souffle une petite bise auprès de laquelle le seigneur Mistral est un vrai zéphyr... Or, j'éprouve le besoin d'aller au sommet de cette colline me faire décoiffer par le vent... Et si toi, Roger, toi personnellement, tu daignes accepter un conseil de ma bonne amitié, eh bien ! mon cher, tu ne retourneras pas de sitôt à Paris recommencer ton affreux métier de journaliste, qui infailliblement te conduira en prison... Les juges du père Badingue, Roger, n'ont pas encore oublié ton *Aspic*, bien qu'ils l'aient supprimé, et, tu peux m'en croire, à la première occasion on te pincera pour tout de bon... Donc, la prudence exige que puisque tu as su réaliser des économies tu les emploies à vivre loin de tes adversaires tant que la haine qu'ils nourrissent contre toi ne sera pas calmée.

— Allons donc ! si tu te figures que ces coquins-là me font peur, tu te trompes, Gloria... Je veux au contraire employer ma part de l'album à lancer grandement un journal qui fera aux jésuites et à l'empire une guerre acharnée. Je l'appellerai le *Libre-penseur socialiste* !... Hein ! voilà un titre qui produira sensation ?

— Tu es fou, Roger ! objecta Georges. Comment lanceras-tu grandement un journal avec deux mille francs ?

— Deux mille cinq cents.

— Soit. Qu'est-ce qu'une pareille somme pour une entreprise de ce genre ?

— Nous avons bien lancé l'*Aspic* au quartier latin avec quelques sous à peine !

Cette conversation se serait prolongée ; mais la porte s'ouvrit et Dussol entra.

— Clarisse a une migraine du diable. Il faut que j'aille prévenir le directeur pour qu'il fasse biffer son nom sur le programme de ce soir, dit le comique ; attendez-moi donc un quart d'heure, et je retourne souper avec vous.

— Entendu... Va, cours, vole et reviens...

— Il est six heures et demie, fit Gloria ; à sept heures moins le quart nous nous mettrons à table.

Dussol sortit aussi précipitamment qu'il était entré. A l'heure dite, il était de retour. Pendant ce laps de temps, Leclerc avait fermé dans son secrétaire les billets de banque de l'Anglais, et Roger était descendu chez le traiteur voisin commander un repas pour quatre personnes.

Le garçon arriva précisément sur les talons du comique. On mit le couvert dans la chambre de Roger, et l'on soupa avec appétit et joie. Au dessert, on porta une quantité considérable de toasts à la santé de l'excellent milord Biewton, grâce à la générosité duquel le journaliste et le peintre avaient en caisse plus que les cinq mille francs rêvés.

Chacun des deux jeunes gens avait tenu à payer en cet honneur sa bouteille de Champagne, si bien qu'une fois qu'ils eurent chacun un demi-litre de Fleur d'Yquem dans le ventre, la tête leur tournait de façon à leur faire croire qu'ils étaient à la foire de Saint-Cloud, sur les chevaux de bois.

— Allons accompagner Dussol au Casino, dit Gloria en se levant de table, tandis que les autres endossaient leurs pardessus.

On descendit. A peine avaient-ils mis le pied sur le trottoir que le comique s'écria :

— Prelotte ! qu'il fait frais !

— Je crois bien, observa Roger, tu n'as pas ton chapeau.

— Tiens ! c'est, ma foi, vrai... Qu'en ai-je fait ?

— Qu'en a-t-il fait ?

— Ah ! j'y suis !... Je l'ai laissé dans la chambre de Georges.

Au moment où Dussol remontait l'escalier pour aller chercher son couvre-chef, il se croisa sur la quatrième marche avec un grand individu, portant un feutre aux larges bords rabattus sur son visage.

— Voilà, pensa le comique, un locataire que je ne connaissais pas.

Et il grimpa au second où demeuraient ses deux camarades. L'autre passa devant les trois jeunes gens, sur le seuil de la porte, sans que ceux-ci fissent attention à lui.

Dussol était arrivé sur le palier.

— Hé ! dis donc, lui cria Leclerc, descends-moi ma clef, puisque tu es là-haut.

Une minute après, l'artiste du Casino rejoignit ses camarades ; ils allaient se mettre en marche, lorsqu'une femme vint à Dussol. C'était la servante de la logeuse en garni chez laquelle demeurait le couple de chanteurs.

— Madame m'envoie, monsieur, dit-elle, pour que vous me remettiez la clef de la chambre obscure où il y a ses malles de costumes.

— La voilà, répondit Dussol, sans trop savoir ce qu'il faisait, et donnant à la bonne la clef de Leclerc.

La domestique s'éloigna.

— En route ! commanda Gloria.

Les quatre joyeux camarades se mirent en marche.

— A propos, demanda le peintre, et ma clef ?

— Ta clef ?... tiens, je l'avais mise dans ma poche.

Ce disant, le comique sortit de son pardessus une clef et la remit à Leclerc, qui la prit sans l'examiner.

Le champagne surexcitait les fibres des cerveaux des jeunes gens.

— Huit heures, exclama Roger.

— J'ai encore une bonne heure devant moi, dit Dussol. Je suis à la fin de la première partie sur le programme. Rien ne me presse. Si nous faisons un petit tour avant d'aller à la boîte ?

Par « la boîte », le comique, en argot de coulisses, entendait parler du Casino.

— Approuvé ! fit Gloria, le grand air nous fera un peu de bien.

— Si nous chantions la *Marseillaise* pour nous distraire ? interrogea Bonjour. Qu'en pensez-vous ?

— Approuvé ! répéta Georges.

— La *Marseillaise* ? tu es timbré...

— Pour nous faire mettre au violon...

— C'est un chant séditionnel.

— Comment, la *Marseillaise* ?... A Marseille, elle doit être autorisée... N'est-ce pas en quelque sorte le chant du pays ?

— Oui, fie-toi à ça...

On parvint, non sans peine, à dissuader le journaliste d'entonner l'hymne de Rouget de l'Isle. Puis, la bande folâtre se dirigea vers le Cours.

Arrivé sur cette promenade, Leclerc voulait organiser un quadrille, quand Dussol, avisant la statue de l'évêque Belzunce qui est au milieu des arbres :

— Par exemple, regardez un peu ce bonhomme...

— Oui, dirent les autres, et après ?

— Il remue la main.

— Tiens, c'est juste, fit Roger, il remue la main.

— Il remue la main, ajoutèrent en écho Georges et Gloria.

— Parbleu ! observa Bonjour, c'est qu'il nous donne sa bénédiction.

— C'est ça, répondit le chœur.

— A genoux, les enfants ! cria Dussol.

Les quatre fous se prosternèrent, tandis que quelques passants s'arrêtaient intrigués. Après quoi, ils se relevèrent gravement et reprirent leur promenade.

En passant devant un café, Gloria remarqua un vieux consommateur qui, assis auprès de la porte vitrée, savourait avec délices un café-cognac.

— Roger, prête-moi ta canne.

— Pourquoi faire ?

— Tu vas voir.

— Voici.

Et vlan ! Gloria donne un violent coup du pommeau de la canne dans la vitre. Le carreau se brise avec un fracas épouvantable, au grand effroi du consommateur qui laisse tomber sa tasse, et, bondissant sur sa chaise, perd l'équilibre et roule par terre. Les garçons accourent et se précipitent furieux sur les jeunes gens qui, paisiblement installés devant la taverne, rient comme des bossus.

— Ah ça, que nous voulez-vous ? demande Gloria.

— N'est-ce pas vous qui avez cassé cette glace ?

— Certainement, répond avec flegme la jeune fille.

— Eh bien !

— Eh bien, quoi ? on va vous la payer, votre vitre de quatre sous.

— De quatre sous ! s'écrie en protestant le patron ; une glace qui m'a coûté soixante-et-quinze francs.

— En voilà une affaire ! dit Gloria sortant son portemonnaie et jetant quatre louis au limonadier . . . Vous servirez cent sous de cognac à ce monsieur pour qu'il se remette de son émotion.

Elle désignait le vieux consommateur qu'elle avait si brusquement troublé dans la délectation de son café.

— C'est égal, fit Roger quand tout fut rentré dans l'ordre et qu'ils se furent remis en marche, avoue que tu es folle, Gloria ! Voilà une farce qui te coûte cher !

— Sans compter, continua Leclerc, qu'on aurait très bien pu nous faire arrêter et conduire au bloc !

— Oui, dit Gloria en poussant un bruyant éclat de rire ; mais aussi avez-vous vu quelle tête il faisait le vieux ?

CHAPITRE LVI

LA BONNE AVENTURE, Ô GUÉ !

Dans l'après-midi du jour où la bande joyeuse demandait la bénédiction à la statue de bronze de l'évêque Belzunce, Lorédan Lavertu, dit *Batibus*, rentrait à son domicile lorsqu'il fut abordé par le facteur qui en sortait.

— Ah ! vous voilà, dit l'employé des postes, justement je venais pour vous.

— Qu'y... qu'y a-t-il ?

— Une lettre chargée.

— Enco... co... core une farce !

Le facteur remit la missive à Lorédan, et celui-ci monta dans sa chambre. Là, il retourna machinalement et pendant de longues minutes la lettre dont l'enveloppe était scellée de cinq larges cachets de cire rouge.

— Enco... co... core une farce ! répétait-il. J'en suis sûr. Voilà... là... là... plusieurs fois qu'on m'attrape... Je me fi... figure que c'est de l'argent, bien que je n'en a... n'en a... n'en attends pas. Je me fais une joie éto... to... tonnante, et puis je ne trouve rien dedans !

Persuadé qu'il avait affaire à un mauvais plaisant qui se moquait de lui, Lorédan allait déchirer la lettre sans même prendre la peine de la lire.

L'amant de Frisolette, orphelin d'assez bonne heure,

avait une petite fortune dont, par des dispositions spéciales, il ne pouvait toucher que la rente, laquelle se montait à 2,500 francs. Comme il avait en somme des goûts fort modestes, Lorédan s'en contentait, et il se laissait aller à une douce oisiveté qui faisait son bonheur. Flâneur par tempérament, il passait ses journées à fouler sans but le macadam de la ville, et nulle puissance au monde n'aurait pu le contraindre à prendre un emploi quelconque. Il pouvait dépenser 200 francs par mois ; c'était le nécessaire, et, sans ambition, il ne visait pas au superflu.

La maîtresse qu'il avait, Frisolette, la charmante petite modiste, était plutôt pour lui une fantaisie qu'un amour ; et encore, s'il se passait cette fantaisie, c'est qu'elle était pour lui éminemment économique. S'il n'avait écouté que son cœur, depuis bien longtemps il aurait enlevé Clarisse Dussol, qui, de son côté, le voyait de très-bon œil ; maintes fois il avait pris la résolution de rompre avec Frisolette et d'aller dire à Clarisse :

— Quitte ton mari, et allons dans quelque ville éloignée vivre de notre amour.

Malheureusement, on ne vit pas d'amour, et il comprenait que sa modique rente ne pourrait pas suffire à la satisfaction des caprices de son adorée. Alors, il renonçait ses beaux projets, et revenait à Frisolette comme pis-aller. Inutile de dire que la frétille modiste ignorait tous ces plans conçus, débattus et rejetés de son bien-aimé ; sans cela, malgré toute son affection, elle aurait arraché les yeux à Lorédan.

Donc, Lavertu n'attendait de lettres chargées de personne, et comme, paraît-il, ses amis lui avaient fait plusieurs fois la mauvaise plaisanterie de lui donner de fausses joies, il allait déchirer, sans la lire, la missive qu'on venait de lui remettre, quand tout à coup il se dit :

— Ce... ce... cependant, nous... nous ne sommes pas au mois d'a... d'a... d'avril.

Et il déchira l'enveloppe.

O stupéfaction ! deux billets de banque de mille francs s'en échappèrent.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Une lettre accompagnait cet envoi inattendu. Cette lettre disait :

« Mon cher Lorédan,

» Entre anciens camarades de pension on doit s'entr'aider. Dernièrement je me trouvais chez Bosco, où j'ai assisté à certaine petite scène de carnaval dont tu étais quelque peu le héros. J'ai cru comprendre que tu aimais la femme d'un artiste du Casino, que tu en étais aimé et que tu avais quitté pour elle ta maîtresse ordinaire.

» Te l'avouerai-je, Lorédan ? à la suite de cette affaire qui m'a vivement intéressé, je t'ai espionné, j'ai pris des informations sur toi, et comme des renseignements que j'ai pu recueillir il est résulté que tu n'avais qu'une très-modeste fortune, j'ai pensé que ce qui t'empêchait de satisfaire ta passion avec celle que tu aimes et qui n'est pas à toi, c'était le manque d'argent ; car « elle » est mariée et tu ne pourrais vivre heureux, tout à fait heureux avec elle, sans vous rendre tous les deux bien loin d'ici, à Paris, par exemple.

» Or, je te l'ai dit en commençant, Lorédan, entre anciens camarades de pension on doit s'entr'aider. Je suis riche, tu ne l'es pas. Je m'intéresse à tes amours. Je t'aiderai. Voici deux mille francs pour commencer. Enlève celle que tu aimes, et va jouir de ton bonheur à Paris. »

La lettre n'était pas signée. Lorédan n'était pas victime d'une mystification, puisque les deux billets de banque étaient bien là devant lui. Il n'y comprenait donc rien.

Plus il réfléchissait à cette singulière aventure, moins

il comprenait. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que deux mille francs venaient de lui tomber du ciel, au moment où il bâtissait mille projets de bonheur dont l'enlèvement de Clarisse était précisément le point de départ. Il avait beau examiner avec attention l'écriture de cet « ancien camarade de pension » si obligeant, il ne pouvait parvenir à la reconnaître.

A la fin, il crut avoir trouvé le mot de l'énigme. L'auteur de la lettre, pensa-t-il, était bien quelque millionnaire qui avait eu connaissance de sa pauvreté et de son amour pour Clarisse ; mais il n'était peut-être pas aussi désintéressé qu'il en avait l'air. Lorédan ne croyait pas au désintéressement. Qui sait si ce correspondant anonyme ne venait pas de lui rendre service dans le seul but de lui faire abandonner Frisolette et de le supplanter auprès d'elle ? Après tout Frisolette était jolie... Qui sait ? qui sait ?

A dire vrai, cette pensée n'arrêta pas l'enthousiasme de Lorédan pour ce bienfaiteur inconnu ; il pensa même au contraire que cet amoureux de Frisolette était à la fois un malin et un galant homme ; que, riche, il pouvait tout aussi bien arriver à le supplanter, sans lui procurer, à lui Lorédan, les moyens de s'offrir une compensation ; qu'une pareille conduite était aussi délicate qu'habile, et que, s'il était riche à millions et amoureux de Frisolette, il n'agirait pas autrement.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on lui apporta une seconde lettre. Celle-ci n'était ni chargée ni anonyme ; la signature était celle de la petite modiste.

Frisolette racontait à Lorédan l'accident dont elle avait été victime dans la matinée, en se rendant à son atelier : la roue d'un fiacre lui avait passé sur le pied ; sans un généreux étranger qui l'avait conduite chez le pharmacien, puis chez elle, et qui lui avait envoyé le médecin, elle aurait été très-embarrassée de faire un pas en présence de la foule de badauds qui la plaignait, mais ne la secourait pas.

La lettre se terminait ainsi :

« ... Tu vas rire, Lorédan, et pourtant c'est la vérité. Mon protecteur, ce monsieur qui a été si galant pour moi, c'est milord Biewton, tu sais, cet original qui fait tant parler de lui. Ceux qui ne le connaissent pas ne savent pas combien il est bon !

» En attendant, je ne puis sortir. Je t'attends ce soir à la maison. »

Cette aventure, qui était l'effet du plus pur hasard, confirma Lorédan dans ses appréciations. Selon lui, l'homme au deux mille francs était le richissime Anglais, qui devait guetter Frisolette depuis longtemps et saïssait au bond la première occasion qui se présentait.

Aussi sans réfléchir que la lettre chargée avait été mise à la poste à la première heure du matin, c'est-à-dire avant l'incident du fiacre, Lorédan prit sa canne et son chapeau, et partit en fredonnant d'une voix limpide (on sait que les bègues lorsqu'ils chantent ne bégaièrent pas) :

— La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure !

CHAPITRE LVII

LE FIACRE NUMÉRO 31

— Un tour au Prado et nous rentrons, dit Gloria en sortant du Casino.

— C'est ça, répondit Roger, une promenade en voiture !

Un fiacre découvert passait.

— Hé ! cocher, êtes-vous libre ?

— Oui, mon bourgeois.

— Eh bien, vive la liberté ! s'écria Dussol.

Le cocher, grommelant, donna un coup de fouet à son cheval.

— Dites donc, cocher, fit Leclerc, ne faites pas attention à ce que chante mon camarade, c'est un Polonais... C'est très-sérieusement que nous réclamons le droit de faire usage de votre calèche.

L'automédon à deux francs l'heure s'arrêta. Gloria et Roger se placèrent dans le fond, Georges et Dussol se mirent sur le strapontin.

— Chez Gontard, clama le journaliste.

Il faisait un temps superbe, une nuit délicieuse ; il y avait vraiment plaisir à humer l'air pur de la promenade.

Une fois arrivé chez le célèbre restaurateur du Prado, nos quatre toqués descendirent de la voiture et se firent servir du punch. Avec leur sans-façon habituel, ils invitèrent le cocher.

— Venez donc vous humecter le bec, membre des classes dirigeantes ! fit Leclerc.

— Ma foi, répondit l'autre, ce n'est pas de refus.

Et il entra. Ce cocher était d'ailleurs de belle humeur. Il avait réalisé, paraît-il, une bonne journée, et se sentait tout guilleret.

Voyant qu'il avait affaire à *des bourgeois rigolos*, il se mit tout à fait à son aise.

— Figurez-vous, madame et messieurs, que vous avez devant vous le cocher de Marseille qui porte bonheur à toutes ses pratiques.

— Ah bah ?

— C'est comme je vous le dis... le fiacre n° 31...

— Eh bien ?

— Est-ce que 31, ça ne fait pas 13 renversé, par hasard ?

— Oui, et alors ?

— Et alors puisqu'il est convenu que 13 porte malheur, il est tout naturel que 31, c'est-à-dire le chiffre qui est le contraire de 13, porte bonheur.

— Tiens, tiens. C'est malin ce que vous dites là, ô automédon !... Vous êtes beaucoup moins bête que vous en avez l'air.

— Pardon, bourgeoise, dites-moi que j'ai l'air idiot, si vous voulez, ça m'est égal... Mais, je vous en supplie, ne m'appellez pas *ôtez-moi donc*... Allez, je sais ce que ça veut dire, et ça m'humilie... Oui, ça m'humilie, comme un concierge à qui l'on dirait portier.

— Bravo pour notre cocher porte-bonheur !

— Il a parlé, faites-le boire !

— Un verre de punch au membre des classes dirigeantes.

— Ça, tant que vous voudrez... Je sais pas ce que ça veut dire... Je vous disais donc que je fais arriver la chance à tous ceux que j'approche... Exemple, ce matin une fillette se fiche au-devant de mon cheval, je crie gare, elle n'a pas le temps de se jeter à côté, et ma roue lui passe sur le pied.

— C'est ça que vous appelez de la veine ?

— Dame ! une autre aurait été entièrement écrasée... En outre, comme la petiotte était un peu blessée, voilà le monde qui se rassemble... Passe la voiture de milord Biewton, vous savez, l'Anglais... Il prend compassion de la fillette, et l'emmène avec lui... Soutenez donc maintenant que je ne lui ai pas porté bonheur, à la petite !

— Oh oui ! votre milord Biewton, vous le faites plus débauché qu'il ne l'est. C'est un galant homme, voilà ; mais de là à un Lovelace, à un coureur d'aventures, il y a loin.

— Suffit ! objecta le cocher en clignant de l'œil, on pense ce qu'on pense... Ce soir, j'ai conduit à la gare un tourtereau et sa colombe, et je donnerais bien la tête de Monsieur à couper que c'était un enlèvement... Pour le coup, avouez que voilà une chance que j'ai procuré...

— Au mari ?

— Non, pas au mari, parbleu ! mais aux deux amoureux ; enfin, je m'entends.

Dussol régla les consommations, et l'on revint en ville, après avoir fait le tour du chemin de la Corniche, cette belle voie à la romaine qui suit le bord de la mer.

Ce fut au domicile du comique que le fiacre s'arrêta.

— Est-ce que Clarisse se serait couchée sans m'attendre ? murmura Dussol en mettant pied à terre ; les fenêtres ne sont pas éclairées.

Il gravit rapidement l'escalier. Une minute après, il apparaissait haletant sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qu'il a ? venait de dire Gloria ; il est parti sans nous donner seulement le bonsoir !

— Voilà qui est drôle, répondait à l'instant le cocher, c'est justement ici que je suis venu prendre les tourtereaux dont je vous ai parlé.

— Clarisse ! cria Dussol, Clarisse n'y est pas !

— Vous dites Clarisse, bourgeois ?... Mais s'il m'en souvient bien, c'est le nom de la dame que j'ai conduite à la gare.

— Partie ! fit le comique désespéré.

— Voyons, procédons par ordre, expliquons-nous, dit Leclerc, le plus sérieux de la bande. Vous dites, cocher, que vous êtes venu prendre ici... ?

— Pardon, bourgeois, c'est un jeune homme qui m'a pris sur les Allées... Je l'ai accompagné ici... Il a sonné deux coups... On lui a ouvert... Il est monté... Il est resté là-haut de demi-heure à trois quarts d'heure. Puis, il est redescendu avec une dame... La dame avait une malle... Même que ça m'embêtait joliment... Vous comprenez, quand on a une voiture découverte, les bourgeois, ils vous mettent leur malle sur le siège, et c'est bien embêtant, je vous promets... Alors, hue ! ma vieille Sabretache... Sabretache, c'est ma jument... et nous nous sommes rendus à la gare tous les cinq.

— Comment, tous les cinq ?

— Eh, dame ! le jeune homme, la dame, moi, Sabretache et la malle, ça ne fait pas cinq, par hasard ?

— Avec la voiture, ça fait six.

— Mais, gémit Dussol qui ne pouvait croire à son malheur malgré l'évidence, êtes-vous bien sûr que cette dame était ma femme ?

— Votre femme ? Si on peut dire !... Est-ce que je vous ai jamais dit que c'était votre femme ? C'est vous, bourgeois, qui descendez comme un fou et qui me criez...

— Comment savez-vous qu'elle s'appelait Clarisse ? interrogea Roger ; vous avez dit tout à l'heure que c'était là le nom de la dame que vous aviez conduite à la gare...

— Bigre de bigre ! c'était difficile de ne pas l'entendre... le jeune homme... un drôle de corps, celui-là... le jeune homme ne pouvait plus arriver à prononcer le nom de la belle... Cla... cla... cla... Clarisse ! Cla... cla... Clarisse qu'il faisait à tout moment... C'en était rigolo.

— Le bègue de chez Bosco ! s'exclama le comique en s'arrachant les cheveux. Oh ! j'aurais dû m'en méfier !

— Et par quel train sont-ils partis ? demanda Leclerc.

— Diable ! pour ça je n'en sais rien... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils sont arrivés dix à douze minutes avant le train de Paris. Maintenant, vous comprenez, bourgeois, que je ne puis pas vous répondre qu'ils l'aient pris.

— A Paris ! dit Dussol d'un accent lamentable ; ils sont allés à Paris... Les misérables !... Roger, Gloria, Georges, mes amis, ne m'abandonnez pas ! voyez-vous, je suis un homme perdu... Prenons le premier train et courons à sa poursuite !

— Tu es fou, Dussol... Il n'y a plus de train à ces heures... Ce n'est pas raisonnable ce que tu dis... De Marseille à Paris, il n'y a pas mal de villes où ils auront pu s'arrêter... et puis, tu ne peux pas partir comme ça du jour au lendemain... tu as un engagement... C'est bien

assez que ta sacrée Clarisse l'ait rompu... Mais si tu prenais ton vol, toi aussi, de ton côté, sans prévenir, tu risquerais de te mettre une mauvaise affaire sur les bras...

— Ah ! c'est que je sens trop bien que si dans huit jours d'ici je n'ai pas retrouvé Clarisse, je serai mort de chagrin.

— Sur ce, fit Gloria, voilà un quart d'heure que nous bavardons sur le trottoir ; cet homme nous a dit tout ce qu'il sait... Réglons-le, et montons chez Dussol... Nous trouverons probablement là-haut un mot d'adieu de Clarisse qui nous renseignera... Paie le cocher, Georges.

L'automédon, une fois réglé, fit claquer son fouet.

— Hue donc ! Sabretache... Bonsoir, les bourgeois ! En voilà un tout de même qui peut encore se vanter que je lui ai porté bonheur... S'il ne m'avait pas rencontré, il serait resté un ou deux mois sans se douter seulement que sa femme avait levé le pied !... Hue donc !

Chez Dussol, contrairement aux prévisions de Gloria, on ne trouva pas le moindre écrit de Clarisse ; la femme du comique était partie sans dire pourquoi ni comment. En revanche, une porte de l'appartement était enfoncée ; celle du cabinet obscur dans lequel on renfermait les malles.

— Ce n'était pas la peine de m'envoyer chercher la clef, dit Dussol, pour enfoncer la porte !

— Tiens, une clef par terre, fit Leclerc.

Il la ramassa.

— Par exemple, c'est celle de ma chambre !... Ah ça ! quelle clef m'as-tu donnée, Dussol, en sortant de souper ?

Et il sortit de sa poche la clef que le comique lui avait remise après l'absorption des deux bouteilles de Fleur d'Yquem.

— Justement, dit Dussol, c'est celle de mon cabinet obscur... Je me serais trompé !

— Ma foi, insinua Gloria, cette erreur n'est pas dif-

ficile à expliquer... En quittant la table, nous avions tous les quatre notre plumet ; Dussol aura confondu sa clef avec celle de Georges, et Georges aura négligé de la reconnaître.

On laissa Dussol...

Ou plutôt, Georges et Roger laissèrent Dussol en proie à son désespoir. Gloria demeura quelques instants auprès de lui, essayant de le consoler. Efforts superflus ! le malheureux comique, sombre comme un troisième rôle de drame, essuyait à chaque instant les larmes qui s'échappaient silencieuses de ses yeux. Et quelle horrible nuit il passa !...

Une surprise attendait aussi le peintre et le journaliste à leur rentrée chez eux. Le secrétaire, qui contenait les cinq mille francs si courageusement économisés, était forcé : l'argent avait disparu.

— Oh ! la coquine ! s'écria Leclerc furieux, non contente d'abandonner ce pauvre Dussol, il lui fallait encore emporter nos dépouilles... La misérable ! Demain, nous déposerons une plainte chez le procureur impérial...

— Une plainte, Georges ! et pourquoi faire ?

— Pour la faire arrêter, je pense !... La police la trouvera mieux que son mari et nous fera rendre notre argent.

— Allons, mon ami, dit tristement le journaliste, je vois que tu déraisonnes comme Dussol. En admettant que les policiers de Badingue mettent la main sur cette malheureuse, s'ils l'arrêtent, ce ne sera pas pour la rendre à son mari, mais pour la mettre en prison ; et en admettant qu'ils arrivent avant que nos cinq mille francs aient fini de vivre, s'ils les reprennent à Clarisse, ce ne sera pas pour nous les restituer, mais pour les transvaser délicatement dans leurs poches... C'est ce qu'on appelle un virement.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— La nuit porte conseil. Demain, nous aviserons ; mais, en tout cas, je m'oppose pour ma part à ce que la moindre poursuite judiciaire soit dirigée contre Clarisse, si vile, si indigne qu'elle soit.

— Cependant...

— C'est la femme de notre ami !

— La femme !...

— Elle porte son nom !

— Eh bien ! c'est vrai, tu as raison, Roger... Quoique plus jeune, tu as plus d'expérience que moi... Je me rends à ton avis. Faisons nos affaires nous-mêmes.

Cependant les deux amis se trompaient. Ce n'était pas Clarisse qui avait commis le vol des cinq mille francs. Cet échange erroné des clefs de Dussol et de Leclerc était seulement le fait de la fatalité ; Clarisse n'en avait pas profité. Clarisse était capable de toutes les tromperies possibles et imaginables à l'égard de son mari ; mais elle n'était pas voleuse. Elle n'avait emporté que quelques effets lui appartenant ; à plus forte raison, n'aurait-elle pas dépouillé de leurs économies deux honnêtes artistes, pour lesquels elle avait d'ailleurs de l'amitié.

Malheureusement, toutes les apparences étaient contre elle. Lorédan n'avait aucune fortune, et, bien que le cocher du fiacre n° 31 eût dit s'être rendu directement du domicile de Dussol à la gare, cela ne prouvait rien : Clarisse aurait très-bien pu forcer le secrétaire de Roger avant l'arrivée de Lorédan.

Voici, néanmoins, comment les deux amants avaient employé leur soirée :

En sortant de chez lui, après avoir reçu la lettre chargée et le billet de Frisolette, Lavertu s'était rendu sous les fenêtres de Clarisse.

De la rue, il avait vu un pot de fleurs sur le balcon, à gauche : c'était un signe convenu ; Clarisse y était, Dussol était absent.

Dès lors, Lorédan savait ce qui lui restait à faire. Il se promena sur le trottoir vis-à-vis jusqu'à ce que Clarisse vint se mettre à la fenêtre et l'aperçut. Quelques instants après, la femme du comique rejoignit son amoureux. Celui-ci, sans lui faire part de ses projets, lui dit qu'il tenait absolument à passer la soirée avec elle, qu'il avait des choses très-sérieuses à lui communiquer.

Ce fut le motif de cette épouvantable migraine en l'honneur de laquelle Dussol alla faire rectifier le programme au Casino et soupa seul avec ses camarades chez Roger.

Pendant que Clarisse mangeait un morceau chez elle Lorédan bouclait ses malles, les faisait porter à la gare, en dépôt. Si Clarisse n'acceptait pas ce qu'il allait lui proposer, il en serait quitte pour les retirer le lendemain et payer 20 centimes de magasinage.

Sur les neuf heures, il se présenta résolument chez Clarisse et lui fit part de son projet d'enlèvement; celle-ci, après quelque hésitation, accepta. Lavertu lui avait parlé d'un héritage considérable qui les mettrait pour toujours à l'abri du besoin et leur permettrait de vivre cachés et seuls en fa... fa...face de leur a... ra... ramour.

On sait le reste, et l'on voit que Clarisse n'était pour rien dans le vol dont Roger et Leclerc étaient victimes. On en sera encore mieux convaincu si l'on se rappelle qu'au moment où Dussol, un peu gris, remontait l'escalier pour aller prendre son chapeau dans la chambre du peintre, il se croisa avec un individu dont la mauvaise mine le frappa sur le moment, mais qu'il avait complètement oublié un instant après.

CHAPITRE LVIII

PROJETS DE DÉPART

— Je n'en reviens pas ! disait l'infortuné Dussol navré ; jamais je ne l'aurais cru capable de tant de scélératesse.

— Ah ! je t'avoue, répondait Georges Leclerc, que j'ai eu un moment une violente démangeaison de mettre l'affaire entre les mains de la police...

— Cela ne semble pas possible !

— Il a fallu le raisonnement de Roger pour me convaincre qu'il valait mieux nous mettre nous-mêmes à la poursuite, toi de ta femme, nous de notre argent...

— La misérable !

— Oh ! tu sais, quand je te parle de reconquérir ta Clarisse, ce n'est pas que je t'approuverais si cette fois encore tu la reprenais avec toi...

— Oublier ainsi ses devoirs !

— Elle est indigne de pardon...

— Me trahir de la sorte !

— Et tu aurais grand tort de lui rouvrir tes bras.

— Mais certainement, je les lui rouvrirais, mes bras ! certainement, je lui pardonnerais !... Est-ce ma faute, à moi, si je l'aime malgré tout ce qu'elle me fait souffrir ?

— Tu bats la campagne, Dussol.

— Je suis fou !... je le sais... Mais qu'y puis-je faire ?... Je l'aime, la perfide !

— Voyons, raisonnons...

— L'amour ne raisonne pas !

— Dieu ! que les amoureux sont bêtes !... Sans

doute, tu es à plaindre, mon cher ami ; mais crois-tu que Roger et moi nous ne le soyons pas ?... également, sinon plus ?

— On vous a pris votre argent, c'est vrai ; moi, on m'a volé ma femme !

— On t'a volé, on t'a volé... C'est-à-dire qu'elle est partie... Si ce n'avait pas été hier avec ce Lavertu, ce serait demain avec un autre... C'était forcé... Après tout, la perte que tu fais n'est pas irréparable... Il ne manque pas sur terre de femmes plus jolies et plus fidèles que ta Clarisse pour te consoler, tandis que, nous, qui nous remplacerons nos économies ?... Voilà des mois que nous nous privons ; aujourd'hui, nous sommes presque sans le sou... Nous avons tout juste notre argent de poche, un billet de cent francs chacun... Avec cela, où irons-nous, je te le demande ?... Eh bien ! est-ce que tu m'entends gémir ? est-ce que tu me vois me lamenter ?... Et si Roger était là, que dirais-tu ? jamais je ne l'ai vu si gai...

— Il rit pour s'étourdir.

— Pas le moins du monde. Tu le connais bien, que diantre ! Rien ne le surprend, lui ; la misère, au lieu de l'abattre, le fait chanter...

— Si c'est dans son caractère !

— Eh bien ! soit, je te l'accorde, c'est dans son caractère... Mettons que Roger soit un type à part... Mais, moi, est-ce que je ne surmonte pas mes chagrins ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour !

— Tiens, tu me fais de la peine, Dussol... La douleur te rend égoïste... Tu oublies que mon cœur est encore plein du souvenir de deux anges qui m'ont été ravis, non par un freluquet, mais par d'épouvantables catastrophes...

En disant cela, le jeune peintre essayait une larme qui perlait au coin de sa paupière.

Dussol se leva et prit la main de Leclerc.

— Pardonne-moi, Georges... Je ne sais plus ce que

je dis... Tu comprends bien qu'il n'entre pas dans ma pensée de comparer Clarisse avec qui tu aimes... Mais, c'est plus fort que moi... Je n'ai pas la même énergie que vous deux... Je sens que j'en ferai une maladie, que j'en mourrai !

— Allons, calme-toi ; voici Roger qui vient avec Gloria.

Effectivement, le journaliste arrivait, donnant le bras à la petite folle. En chemin, il lui avait raconté le nouveau méfait dont on accusait Clarisse. Gloria était furieuse contre l'épouse du comique ; Roger riait comme si de rien n'était.

— Toujours triste, grand nigaud ! dit-il à Dussol en entrant.

— Il devrait se réjouir, continua Gloria. Une voleuse !.. Un jour ou l'autre, elle l'aurait volé lui-même, elle l'aurait compromis, qui sait ?... Et tu pleures d'être débarrassé de cette garce-là !

— C'est vrai, Dussol, tu ne connais pas l'immensité de ton bonheur... Et moi donc, suis-je content qu'elle ait emporté notre magot hier ?

— Ah bah !

— Dame ! puisqu'elle s'est approprié la fameuse devise : « Je prends mon bien où je le trouve », il y a à parier la vertu de l'impératrice contre l'honnêteté de son auguste époux qu'elle se serait livrée à des plagiats dans le secrétaire de Georges aussi bien dans six mois qu'hier. Or, dans six mois, il est évident que ce n'est pas cinq mille francs, mais dix mille, quinze mille, cent mille que nous aurions eus en fait d'économies... Alors, ma foi ! je suis d'avis qu'en nous volant hier, Clarisse nous a fait gagner des sommes extraordinaires !

— Ce Roger, fit Leclerc, je ne comprends pas qu'il trouve matière à plaisanterie dans un pareil sujet.

— Le fait est, dit Gloria, que la situation ne prête guère à rire.

— Il n'a jamais aimé !... exclama Dussol.

— Jamais aimé !... Eh bien ! et la dinde truffée, est-ce que je ne l'adore pas ?

— Inutile de plaisanter, Roger... Ta joie bruyante ne me consolera pas.

— Que te faut-il alors pour te consoler ?... Veux-tu que je cherche une remplaçante à ta Clarisse envolée ?... Envolée en voleuse ! Eh parbleu ! si le veuvage doit te conduire au tombeau, Gloria est assez bonne fille pour se dévouer... Veux-tu que Gloria succède à Clarisse ?... Tu ne perdras pas au change.

Gloria partit d'un éclat de rire.

— Voilà une idée pour le coup !

— Une excellente idée, fit Roger avec un sérieux comique.

— Possible ! mais que dirait l'homme-scie ?... Je lui ai juré dans ma dernière lettre d'attendre son retour, munie d'une chasteté à faire pâlir la reine Antilope.

— Pénélope !

— Antilope ou Pénélope, c'est tout comme.

— Et tu tiens tes serments, toi ?

— Je crois bien.

La petite folle parlait de sa continence avec tant de gravité et de conviction que Dussol lui-même ne put retenir un sourire.

— Tu n'as pas besoin de grimacer avec ton ratelier, toi, là-bas !... C'est un être assommant que Gustave, je ne dis pas non ; mais puisqu'il est gentil pour moi, puisqu'il ne me laisse manquer de rien, je ne vois pas pourquoi je lui ferai des traits... na !

Ajoutons que Gloria était de très-bonne foi et qu'elle disait la vérité ; seulement, ses trois camarades, appliquant à tort à ses mœurs la légèreté de son caractère, ne croyaient pas un traître mot de ce qu'elle leur disait là. Pour eux Gloria sacrifiait à des caprices amoureux aussi bien qu'elle satisfaisait ses autres fantaisies. Profonde erreur ; la fille du père Jeandet, la sœur inconnue de Roger Bonjour, quoique déshonorée à la suite d'une

fatale séduction que nous avons racontée au début, quoique livrée à une vie irrégulière, n'était pas pour cela dépravée et corrompue.

Nos jeunes gens riaient encore de la sortie de leur amie, lorsque Roger, mettant machinalement la main dans sa poche, s'écria en s'adressant à Leclerc :

— Sapristi ! avec toute ces bêtises, j'oubliais de te donner cette lettre que j'ai prise tantôt en passant à la maison.

— Pour moi ?

— Oui, elle est arrivée par le courrier de huit heures.

Georges prit la missive.

— Elle vient de Paris... Qui peut m'écrire de là-bas ?

Puis, après l'avoir lu :

— Tiens, tiens, tiens, dit-il, voilà qui tombe à point.

— Qu'est-ce ?

— Un monsieur que je n'ai pas l'honneur de connaître, et qui, à ce qu'il prétend, me connaît...

— Et qu'il t'écrit-il ?

— Il a vu ma galerie moyen-âge de la villa Roquebrune, à Vaucresson, et il désirerait que je lui fisse quelques portraits d'ancêtres dans ce goût pour son château.

— Où place-t-il son castel, cet envoyé des dieux ?

— Entre Romainville et Bagnolet.

— Comment l'appelles-tu ?

— Le château d'Espinouze.

— Ah ! fit Gloria, c'est, parbleu ! le coquet petit château du marquis d'Espinouze, tout à côté des prés Saint-Gervais.

— Ce doit être cela.

— Comment diable le bonhomme a-t-il découvert ton adresse ?

— Il paraît que M. de Roquebrune lui a montré ma galerie ; il en a été enthousiasmé, et il s'est fait donner mon adresse, à Paris... Or, mon portier de la rue Oberkampf avait ordre de m'envoyer ici toutes mes lettres..

Il aura donc indiqué au marquis mon domicile présent.

— Et l'on te réclame?...

— Tout de suite.

— Les appointements?...

— Il n'en est pas question.

— Alors, bonne affaire. Quand les gens du grand monde ne font pas leurs prix, c'est qu'ils acceptent d'avance ce qu'on leur comptera... C'est dommage seulement qu'il s'agisse de portraits de vieux chevaliers du moyen-âge.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux pas t'accompagner pour faire à ces gentilshommes des légendes dans le genre de celles de l'album de milord Biewton.

— Qu'importe ! J'espère que tu viendras. Que ferais-tu à Marseille ? Tu trouveras toujours plus vite à t'employer à la Capitale qu'ici.

— Et puis, il faut bien que je me joigne à Dussol pour l'aider à reconquérir sa toison d'or.

— Tu as beau blaguer, Roger, je te dis que ma chère Clarisse, ma coquine de Clarisse, est à Paris.

— Je ne blague pas. Quand je te dis que je partirai avec vous, c'est que j'ai bien l'intention de partir... Il n'y a que Gloria qui tienne à rester sur les bords de la Méditerranée ; quand elle sera décidée, elle nous rejoindra.

— Moi ? je suis toute décidée ! Je n'ai rien qui me retienne ici... Quand je parlais hier de respirer encore un peu ce bon air de la Provence, rien de ce qui nous arrive n'était arrivé. Aujourd'hui, vous avez chacun vos raisons, des raisons sérieuses de retourner à Paris ; moi qui n'en ai aucune de demeurer dans ces parages, comme toujours je vais avec vous.

Tandis que Gloria terminait sa phrase, on frappa à la porte. Roger alla ouvrir. Une jeune fille, marchant avec peine, entra : c'était Frisolette.

— Monsieur Dussol ?

— C'est moi, mademoiselle ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois.

— Pardine ! chez Bosco, l'autre nuit de carnaval...

— Ah ! j'y suis ! c'est vous qui avez si bien démasqué ma femme et calotté un pêcheur napolitain.

— Précisément... Et je viens vous rendre visite au sujet même de ce maudit Mazaniello.

— Ne m'en parlez pas !... c'est une canaille !

— Non, mademoiselle, ne lui en parlez pas ; cette nuit, il est parti avec madame Dussol.

— Le scélérat !... je m'en étais douté... C'est pour savoir à quoi m'en tenir que je suis venue ainsi chez vous... Figurez-vous que hier matin...

— Un fiacre vous a écrasé le pied...

— Milord Biewton vous a secourue...

— Vous le savez donc ?

— Oui, le fiacre numéro 31... celui qui porte bonheur...

— Ma foi, je ne connais pas le numéro du fiacre... Toujours est-il que j'avais donné rendez-vous pour hier au soir à mon amant... Toute la nuit s'est passée, pas de Lorédan !

— Il filait sur Paris.

— Sur Paris ?

— Sur la ligne de Paris... c'est du moins ce que nous supposons...

— Inquiète, je suis allée ce matin chez lui, et j'ai appris son départ... Je me suis méfiée du coup... Je connaissais ma rivale, et j'ai tenu à prendre des renseignements.

— Vous avez bien fait ; vous voyez que vous ne vous êtes pas trompée.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Aussi je vous

prie d'excuser ma démarche et vous demande la permission de me retirer.

Frisolette salua et sortit.

— Elle est gentille ! fit Roger ; si j'étais à la place de Dussol, je sais bien ce que je ferais.

Pendant que les quatre camarades tenaient conseil et recevaient la frétilante modiste, M. Vipérin accompagnait à la gare Leroué et le père Aulat.

On était — ne l'oublions pas — au samedi matin. L'avant-veille au soir, la bande joyeuse avait été rencontrée par le protecteur mystérieux de Laborel. Dans la matinée de vendredi, Romain Garccher avait reçu à Sens le télégramme signé Gonzague Borneuil, et au château de la Rose, à Marseille, milord Biewton annonçait à Georges et à Roger que l'album était fini ; le soir du même jour, s'accomplissait l'enlèvement de Clarisse et le vol des cinq mille francs. Pendant la nuit avait lieu la rencontre des trains, près de Pont-sur-Yonne. Enfin, le matin dès la première heure, Leroué annonçait l'accident à son *socius* et à M. Vipérin, pendant que Georges Leclerc recevait une commande importante qui l'appelait à Paris.

Tout cela, à part le congé donné par milord Biewton aux deux artistes, était l'œuvre d'un seul homme.

Leroué et le père Aulat prirent leurs billets, à l'express de onze heures du matin, pour Sens, et ils partirent, après avoir reçu l'accolade fraternelle du gérant des Docks du Commerce.

CHAPITRE LIX

LE CAFÉ MOMUS

Deux mois après les événements que nous venons de raconter, le *socius* de Leroué, redevenu le parfait gandin du vapeur de Civita-Vecchia, occupait une chambre à l'hôtel de la Tour d'Argent, à Sens ; son voisin de palier était Laborel qui s'était tiré de la catastrophe de Pont-sur-Yonne avec une fracture à la jambe droite.

Transporté à l'hôtel et soigné aux frais de la compagnie P.-L.-M., il avait eu à subir quarante jours d'appareil, en tout soixante jours de lit. Maintenant il était, sinon guéri, du moins en voie de guérison. Le tibia s'était raccommodé tant bien que mal, et, s'il commençait à ne plus souffrir, il savait toutefois qu'il était condamné pour toute sa vie à une claudication des plus gênantes.

Le médecin l'avait autorisé à sortir la veille pour la première fois, avec des béquilles, bien entendu ; il avait profité de cette permission pour aller au Palais où se jugeait l'affaire des victimes de la catastrophe contre la compagnie.

Là, il avait appris que cet horrible accident provenait de la négligence d'un aiguilleur. Le tribunal avait précédemment condamné le malheureux employé à six mois de prison pour homicide involontaire (on n'a pas oublié que dix-sept personnes avaient perdu la vie dans la fatale rencontre).

— Eh bien ! dit le lendemain Aulat en entrant chez son voisin de chambre, eh bien ! comment ça va-t-il, cher monsieur Laborel ?

— Merci, je vais beaucoup mieux.

— J'ai appris que le tribunal vous avait accordé une assez forte indemnité.

— Mais oui, une rente de cinq mille francs.

— Ah ! mon cher voisin, si vous m'aviez écouté, vous ne seriez pas allé à l'audience, et vous auriez obtenu le double.

— C'est possible ; mais cela eût-il été bien délicat de me faire passer pour plus endommagé que je ne l'étais ?

— Avec ça que l'avocat de la compagnie se serait gêné pour vous donner, s'il avait pu, comme tout à fait bien portant !

— Possible encore... Pour ma part, je crois qu'il vaut toujours mieux laisser la malhonnêteté aux autres... D'ailleurs, le tribunal m'a accordé largement de quoi vivre, et, malgré ma jambe cassée, je pourrai toujours trouver un emploi dans un bureau.

— A votre aise, mon ami... A votre place je n'aurai pas usé d'une si grande délicatesse à l'égard d'une compagnie qui traite avec autant de sans-gêne ses voyageurs. J'admire votre philosophie, mon cher ; mais dans notre siècle, je ne la comprends pas.

— Je n'ai pas la prétention d'être de mon siècle, reparti en souriant Laborel.

Puis il reprit :

— A propos, on ne peut pas qualifier de promenade ma sortie d'hier. Voilà deux longs mois que je n'ai eu pour toute distraction que d'atroces souffrances. Je ne connais pas la ville... Pensez-vous que l'on puisse quelque peu s'y amuser ? Car, j'en ai encore pour plusieurs semaines avant d'être complètement rétabli.

— Ma foi, Sens n'est pas une ville bien gaie.

— Quoi, pas un théâtre, pas un café-concert ?

— Pardon, il y a ici un théâtre, mon cher monsieur Laborel, un théâtre qui joue trois fois par semaine ; il y

a aussi un café, le café Momus, où l'on chante le jeudi, le samedi et le dimanche.

— Tiens ! c'est aujourd'hui jeudi... J'irai ce soir au concert... Et de quel côté se trouve-t-il, ce café Momus ?

— A l'Officialité.

— Je vous remercie ; y viendrez-vous ?

— Peut-être bien. Il y a là une chanteuse contralto qui est réellement une belle femme.

— Eh ! eh !... Le malheur est que, malgré toutes les envies que j'ai de me distraire, il me sera difficile de plaire aux jolies femmes, lorsque je paraîtrai devant elles muni de ces deux jambes-là.

Et du doigt il montra une paire de béquilles qui étaient dans un coin de la chambre.

— Dame, répondit Aulat, vous voyez bien que j'avais raison de vous dire : lorsqu'on est victime d'un accident de chemin de fer, on ne saurait jamais demander aux compagnies de trop fortes indemnités.

Laborel eut un sourire d'incrédulité. Aulat regagna la porte.

— Sans adieu, fit-il, mon cher voisin ; je suis charmé que vous marchiez maintenant à grands pas vers la guérison... C'est tout ce que je voulais savoir... Je vous laisse. A ce soir, au café Momus.

— A ce soir, dit Laborel, et mille fois merci pour votre bonne visite.

Aulat sortit.

— Quelle chance, pensa l'ex-employé des Docks du Commerce, quelle chance que j'aie pour voisin un homme aussi charmant !

Le soir, les deux locataires de l'hôtel de la Tour d'Argent prenaient ensemble une tasse de moka au café Momus.

Le café Momus, situé sur la place de l'Officialité à Sens, est une sorte de taverne fumeuse où l'on débite toute la semaine des boissons plus ou moins frelatées. Vis-à-vis du comptoir de la patronne se trouve une sorte

d'estrade à laquelle on a donné le nom quelque peu prétentieux de *scène*. Sur cette scène, on chante aux jours qu'avait indiqués Aulat.

Ce soir-là, il y avait donc concert.

Disons tout de suite que Laborel fut grandement désillusionné. En Amérique, à l'époque où il était chez M. Rameau, il n'avait jamais vu le moindre café chantant ; à Marseille, il avait été une ou deux fois à l'Alcazar et au Casino, qui sont deux établissements de premier ordre, n'ayant aucun rapport avec les beuglants des petites villes de province. Aussi, avait-il emporté de la capitale de la Provence une idée fort avantageuse des cafés-concerts ; il ne s'attendait pas à entendre appeler de ce nom une brasserie avec des tréteaux dans un coin.

De plus, au café Momus, il n'y avait pour les spectateurs pas la moindre illusion scénique. Depuis le commencement de la soirée jusqu'à la fin, chanteurs et chanteuses étaient assis en rang d'oignon sur l'estrade, chacun se levant quand venait son tour. L'orchestre se composait d'un piano, assisté de deux mauvais violons.

Les artistes étaient au nombre de cinq ; le ténor, un jeune homme maigre, dont l'habit noir luisait d'un brillant qui attestait un trop long usage ; le baryton, un petit grassouillet, assez crasseux, qui portait, avec son habit noir, un pantalon de couleur, et qui de temps en temps passait une blouse grotesque pour chanter des paysanneries ; car cet artiste remplissait à la fois le rôle de baryton d'opéra et celui de chanteur comique. Au milieu des cinq pensionnaires de l'établissement, se trouvait une grosse maman, mûre, rondelette, outrageusement fardée, et revêtue d'une robe à ramages qui avait dû être coupée dans l'étoffe de quelque rideau ; c'était elle qui était chargée de la romance sentimentale et des duos d'amour avec le ténor ou le baryton. A côté d'elle était assise la contralto, femme de vingt-huit ans, d'une beauté olympienne ; les yeux étaient d'un

noir vif, le front grand et découvert, les cheveux rejetés en arrière, retombaient abondants et dénoués sur des épaules d'albâtre, la bouche avait une expression moqueuse, et le nez fortement aquilin relevait ses ailes comme pour aspirer la sensualité : avec cela, une démarche pleine de nonchalance, des regards provocants, des attitudes voluptueuses, des seins fermes et bien modelés que le corsage entr'ouvert ne dissimulait pas, une taille fine, une stature assez élevée, telle était Mademoiselle Sarah Colt, l'artiste de la troupe qui était chargée de chanter la romance patriotique et la chanson gouapeuse du genre Thérèse : pour nous servir du terme consacré, Sarah Colt était l'étoile du café Momus. Enfin, pour terminer la file, une fillette toute timide, pleine de grâce et de gentillesse, qui interprétait la chansonnette insignifiante et servait d'intermède à ses camarades ; celle-là, nous ne la dépeindrons pas, par la bonne raison qu'elle est déjà connue de nos lecteurs : c'est Frisolette.

En la voyant, Laborel s'était dit qu'il avait déjà vu cette figure quelque part ; en l'entendant chanter, il lui avait semblé que cette voix fraîche ne lui était pas inconnue. Cependant, il avait eu beau rassembler tous ses souvenirs, la chanteuse de bluettes ne lui apparaissait dans sa mémoire qu'à l'état de connaissance des plus vagues. Mais, s'il s'intéressait à mademoiselle Emma (c'était le nom qu'avait pris Frisolette), Sarah Colt avait produit sur lui une bien plus grande impression : il lui trouvait quelque chose de divin, et irrésistiblement il se sentait attiré vers elle.

Aussi, quand, après avoir chanté *la Canaille*, cette superbe romance populaire d'Alexis Bouvier, Sarah Colt passa dans la salle pour faire sa quête dans une bourse de soie rose, il ne put réprimer un sentiment de jalousie en voyant l'artiste adresser un sourire à son compagnon de table.

— Vous la connaissez donc ? dit-il.

— Mais, répondit Aulat d'un air dégagé, nous ne sommes pas trop mal ensemble.

CHAPITRE LX

UNE PREMIÈRE PASSION

Après le concert, les artistes descendirent de la scène. Quelques consommateurs étaient restés dans la salle. Dans le nombre Aulat et Laborel.

L'étoile vint droit à la table où les deux jeunes hommes se trouvaient, et après avoir salué Laborel, s'assit sans façon à côté de son camarade :

— Comment, lui dit-elle, m'avez-vous trouvée ce soir dans *la Canaille*, monsieur Rodriguez ?

— Superbe, mademoiselle.

— Blague à part ?

— Très sérieusement.

— Oh ! mon Dieu, que j'ai chaud !... Je ne connais pas de chanson qui vous dessèche autant le gosier.

— Voulez-vous prendre un bock avec nous ?

— Ce n'est pas de refus.

— Garçon, trois bocks !

— Tiens ! voici la petite Emma qui m'attend pour rentrer... Voyons, monsieur Rodriguez, vous qui êtes galant avec les dames, offrez-lui donc aussi quelque chose, à la pauvre chatte.

Elle alla prendre Frisolette par la main et la fit asséoir.

— Que désire mademoiselle ? demanda Laborel.

— Elle est toute rouge, toute suante, dit Sarah ; elle prendra un vin chaud... Veux-tu un vin chaud, Emma ?

— Tout aussi bien, répondit timidement la chanteuse de bluettes ?

On but.

— Si ces messieurs étaient aimables, fit l'étoile, ils viendraient nous accompagner ?

— Mais certainement, nous sommes aimables ! dit en éclatant de rire Aulat.

— Parlez pour vous, mon cher, objecta tristement Laborel ; quant à moi, si je suis aimable, ce ne peut être que dans une certaine mesure... Je serais sans doute charmé de raccompagner ces dames ; mais, continua-t-il en montrant ses béquilles, il me sera impossible d'offrir mon bras à qui aurait daigné l'accepter.

Aulat et Sarah Colt s'étaient levés.

— Qu'importe, monsieur ? murmura Frisolette, je marcherai à votre côté.... vous me tiendrez toujours compagnie... Vous êtes déjà bien assez malheureux d'être estropié, sans qu'on aille encore vous en faire un reproche.

On se mit en marche.

L'étoile donnant le bras à celui qu'elle appelait M. Rodriguez, passa devant.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ainsi ? dit avec intérêt mademoiselle Emma à Laborel, une fois qu'on se fut mis en route.

— Deux mois.

— Ah ?

— C'est à la catastrophe de Pont-sur-Yonne que j'ai eula jambe cassée... Dans la nuit du 23 au 24 février...

— Dans la nuit du 23 au 24 février, dites-vous ?

— Oui... le train de Marseille...

— Le train de Marseille.

— Oui... Comme vous dites drôlement ça !

— Ah ! c'est que cette nuit-là, il m'est arrivé à moi aussi, un malheur... et c'était précisément le train de Marseille !...

— Auriez-vous perdu quelque parent, quelque ami dans la catastrophe ?

— Non. Il ne s'agit pas du train auquel est arrivé l'accident, mais de celui qui partait de Marseille dans la nuit où l'accident a eu lieu.

— Auriez-vous par hasard habité Marseille, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Voyez comme cela se trouve !... Justement, quand je vous ai vu sur la scène tout à l'heure, je me suis dit : « Voilà une figure que j'ai déjà vue quelque part ». Où diable puis-je vous avoir vue ? à Marseille ? Etiez-vous au Casino ?

— Au Casino... Hélas ! non.

— Vous êtes toute triste.

— C'est une idée que vous vous faites... Je suis mélancolique de mon caractère.

— Avez-vous été alors à l'Alcazar ?

— Non plus.

— C'est étrange... Vos traits ne me semblent pourtant pas inconnus.

On passait près d'un bec de gaz. Frisolette, ou plutôt mademoiselle Emma, regarda fixément Laboré, et dit :

— Ma foi ! moi je ne vous remets pas du tout.

Frisolette et Laboré ne s'étaient jamais rencontrés que dans la nuit du bal. Pendant la polka qu'ils avaient dansée ensemble, tous deux étaient masqués ; et chez Bosco, Frisolette seule avait ôté son loup, quand elle avait produit son coup de théâtre : or, à ce moment-là Laboré, on s'en souvient, était plongé dans l'ivresse ; il ne pouvait donc que se rappeler très vaguement le visage qu'il avait aperçu à travers les fumées de l'alcool.

— Il faut croire, reprit mademoiselle Emma, que vous m'aurez vu passer en ville et que ma physionomie vous aura frappé.

— Cela se peut bien.

On était arrivé au domicile de ces dames. Nos deux

compagnons saluèrent les chanteuses, et s'en revinrent à l'hôtel.

— Comment trouvez-vous la petite Emma ? interrogea Aulat.

— Fort gentille, répondit Laborel.

— Eh bien ! vous demandiez une distraction... en voilà une toute trouvée... Emma est une débutante au café-concert... Elle est encore à peu près sage... Du moins on ne lui connaît pas d'amant... Devenez le sien...

— Diable ! comme vous y allez, vous !

— Autant vous qu'un autre, mon cher... Quand on se met au théâtre, on a beau se munir des meilleures résolutions, il faut quand même faire le saut... et je vous prie de croire que cela ne se fait pas attendre.

— Alors, vous croyez que mademoiselle... que mademoiselle Sarah a déjà ?..

— Jeté son bonnet par-dessus les moulins !... A qui le dites-vous ? C'est-à-dire que je suis convaincu qu'elle le jette et le rejette tous les jours de plus belle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Voyons, seriez-vous assez naïf, vous, pour croire à la vertu d'une chanteuse de concert ?

— Je ne dis pas... Je vous demande seulement.

— Où avez-vous donc vécu, mon cher, pour être novice à ce point ?...

— Cependant, vous voyez bien que ces dames se sont retirées de nous très-discrètement...

— Sans doute... Dans une petite ville comme Sens, elles sont obligées de garder un certain décorum... Mais, règle générale, quand une *étoile* n'a pas d'amant en titre, elle n'en ouvre que plus facilement sa porte aux amoureux secrets.

Laborel et Rodriguez Aulat entrèrent à l'hôtel de la Tour-d'Argent. Laborel remarqua qu'en prenant sa clef au tableau, son compagnon avait laissé la bougie qui lui était destinée.

— Bonsoir, dit-il à Aulat, lorsqu'ils furent sur leur palier.

— Bonne nuit, répondit le gandin, éclairant une allumette et entrant dans sa chambre.

Laborel se ferma chez lui, puis il écouta. Au bout de quelques secondes, son voisin ressortait et descendait l'escalier.

Où allait-il ?... Il était environ minuit.

« Sans doute, une chanteuse est obligée, dans une petite ville, de conserver un certain décorum ; mais de ce qu'une étoile n'a pas un amant en titre, il ne faut pas conclure qu'elle n'a pas des amoureux secrets. »

C'était Aulat qui avait dit cela. Le gandin allait donc chez Sarah Colt. Ils avaient combiné en route leur plan.

Et Laborel, qui avait vu ce soir-là *l'étoile* pour la première fois de sa vie, Laborel considérait déjà son voisin de chambre comme un braconnier venant chasser sur ses terres.

Alors, il pensa à la conversation qu'il avait eue avec lui en rentrant ; il se demanda pourquoi il éprouvait à l'égard de Sarah ce sentiment qui n'avait jamais torturé son cœur ; il songea aussi à cette gentille petite Emma, toute timide, presque sage encore, mais qui ne tarderait pas à faire le saut, avait dit Aulat. Oui, la mignonne chanteuse de bluettes lui était sympathique ; certainement, pensait-il, elle devait faire pour un jeune homme une bien agréable maîtresse... Mais l'autre... l'autre femme !... Cette Sarah !... Ce ne devait pas être un doux et paisible amour qu'elle procurait à ses adorateurs ; non, cette grande et belle femme, à l'œil ardent, aux narines dilatées, à la bouche voluptueuse, cette Sarah devait verser dans les veines de ceux dont elle se laissait aimer des torrents de feu, une passion à l'état de lave !

Il souffrait. N'avoir jamais rencontré sur sa route une affection de femme, et, le jour où l'on se sent le cœur épris, savoir dans les bras d'un autre celle que l'on dé-

sire avec toutes les brûlantes ardeurs d'un premier amour.

En réfléchissant, Laborel se dit encore que s'il poursuivait ses rêves de conquête de Sarah, c'était lui qui chasserait sur les terres de son voisin, et non celui-ci sur les siennes.

Mais cela lui importa peu. Cet Aulat n'était pas d'abord un ami, et il n'avait pas à considérer comme une indélicatesse l'action de se substituer à lui dans le cœur de la chanteuse ; c'était le hasard qui les avait placés tous les deux dans le même hôtel ; après tout, il connaissait à peine Rodriguez ; il ne savait même pas quelle profession il exerçait.

En outre, celui-ci n'était pas l'amant en titre de Sarah, puisqu'il allait chez elle en cachette. Bien plus, il la considérait comme un vil jouet ; avec quel sans-façon il l'avait accueillie ! avec quel mépris il en avait parlé ! Et chacune des paroles d'Aulat sur les chanteuses de café-concert revenait à la mémoire de Laborel.

Lui, du moins, s'il parvenait à avoir Sarah pour maîtresse, il la retirerait de la scène interlope sur laquelle elle se trainait ; ils vivraient ensemble, modestement, retirés à la campagne, et peut-être un jour oublierait-il qu'elle avait avant de le connaître jeté son bonnet pardessus les moulins.

C'est ainsi que Laborel n'eut plus aucun scrupule et se persuada qu'il agirait pour le mieux en allant sur les brisées de son voisin, Rodriguez Aulat.

CHAPITRE LXI

LA FEMME !!!....

— Où en sont nos affaires, monsieur ? demandait Leroué à son *socius*.

— Tout va pour le mieux, Laborel est amoureux fou de Sarah Colt.

— Et cette fille ?

— Cette fille lui tient la dragée haute ; d'ailleurs, elle m'aime très-sérieusement, et il faudrait que Laborel lui fit des offres éblouissantes pour qu'elle se décidât à me trahir.

— Vous croyez ?

— Ah ! mon père...

— Appelez-moi monsieur.

— Eh bien ! monsieur, vous qui n'avez jamais vécu dans le milieu de ces femmes de plaisir, vous ignorez l'art d'en faire des esclaves.

— Vous le possédez donc, cet art mystérieux ?

— Aucune de ces voluptueuses ne me résiste.

— C'est vrai, dans les entreprises de ce genre, vous avez toujours réussi... Vous êtes beau garçon, séduisant...

— Oh ! monsieur...

— Ne vous récriez pas... Je ne cherche point à vous flatter... A quoi bon ?... Je constate un fait... Enfin, quoi qu'il en soit, je vous reconnais une supériorité réelle pour la lutte avec le sexe... ce sexe auquel il n'est pas un homme qui ne doive ses malheurs.

Leroué poussa un soupir. Mais, aussitôt, il reprit.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je me suis assuré un instrument passif dans la personne de Sarah... Quand il faudra le faire manœuvrer... ce soir, peut-être... Laborel sera un homme perdu.

— Mon cher ami, riposta le Provincial, le plan que vous m'avez exposé ne me paraît pas dépourvu d'habileté... toutefois, je dois vous déclarer que je ne fonde pas autant d'espérance que vous sur un simple sentiment d'amour...

— C'est une passion, vous dis-je !

— Soit. Laborel éprouve une passion des plus violentes, je vous l'accorde volontiers ; mais je crois qu'au dernier moment il vaincra sa passion.

— Ah ! vous croyez qu'on triomphe aussi facilement que cela d'une passion qui vous déchire le cœur, mon père ?... Cela fait votre éloge, cela prouve que vous n'en avez jamais eu dans votre jeunesse... Tant mieux pour vous !... seulement, permettez-moi de vous dire qu'il n'en est point ainsi.

— Agissez selon votre idée... Vous savez que je m'en suis remis entièrement à vous... Je vous fais part de mes impressions... Mais tenez-en le compte qu'il vous plaira... Vous avez peut-être raison... En tout cas, du moment que nous tenons notre homme, rien n'est absolument pressé.

— Laissez-moi faire.

— Je l'entends bien ainsi... Je suis venu vous serrer la main en passant... mais je repars à l'instant pour Paris... Voulez-vous m'accompagner à la gare ?

— Je veux bien... Je n'ai rien à faire... Ce soir j'engage la bataille... Je vous télégraphierai le résultat.

Leroué et Rodriguez Aulat se dirigèrent là-dessus du côté de la gare.

Tandis que le Provincial et son *socius* avaient la conversation que nous venons de relater, la belle Sarah dormait paresseusement dans la chambre capitonnée de satin bleu qu'elle occupait dans une des plus belles rues du quartier Saint-Savinien.

Huit heures allaient sonner à la pendule de bronze antique qui ornait sa cheminée, et le jour, déjà très-vif, (on était dans la seconde quinzaine de mai) passait à travers les épais rideaux qui garnissaient les fenêtres.

Le sommeil de la chanteuse devait sans doute être occupé par un songe bien agréable ; car son sein, découvert, se soulevait à intervalles égaux sous l'impulsion d'une respiration douce, tandis que sur ses lèvres errait un sourire voluptueux.

Et le rêve charmant se prolongeait. Les aiguilles poursuivaient lentement leur marche circulaire sur le cadran aux chiffres azurés, et Sarah, plongée dans son repos délicieux, laissait tomber, de sa bouche entr'ouverte qui montrait deux jolies rangées de petites dents blanches comme du lait, des syllabes inintelligibles, proférées d'une voix étouffée, et entrecoupées par des soupirs.

Soudain, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte ; une clef jouait légèrement dans la serrure ; la portière fut soulevée avec précaution, et une blonde tête d'homme parut. C'était Aulat. Il entra sur la pointe des pieds, referma l'huis aussi doucement qu'il l'avait ouvert, et vint regarder la dormeuse.

Puis, après quelques instants de silence, il quitta le lit, s'avança vers le guéridon ovale qui occupait le milieu de la pièce, et, tendant la main toujours du côté de Sarah, dit, sur un ton sourd et avec une indicible expression de mépris :

— La femme !!! Voilà le sceptre avec lequel nous devons gouverner le monde... Massue qui écrase les hommes, et qui dans nos mains se transforme en hochet que nous brisons quand il nous déplaît... Oui, tous les hommes sont sous le joug de la femme, et le globe appartient à qui sait diriger cet instrument... Maîtresse du genre humain et esclave du Jésus !... Vil objet que je méprise et dont je me sers... Ah ! que Leroué devienne général ; le jour où je lui succèderai, j'accomplirai des prodiges !...

La femme !!!... Tout par la femme !... C'est la plus redoutable puissance qu'un roi puisse ambitionner : dominer par la femme ! car elle est plus forte que toutes les armées de la terre, car elle est le plus terrible engin de guerre que Dieu ait créé, si tant est qu'un Dieu ait créé quelque chose ! (*)

(*) Un tel doute a lieu d'étonner de la part d'un jésuite ; mais que l'on se souvienne que le père Aulat se livre à un monologue. Or, en sa qualité de société secrète, ne se servant de la religion qu'en guise d'instrument, la Compagnie de Jésus, avec ses théories élastiques, fait bon marché du respect des « choses saintes » lorsqu'elle y trouve son avantage ; son but unique est la domination ; pour accaparer les corps, elle cherche d'abord à s'attirer les âmes ; mais quand les circonstances lui amènent un intrigant, un coquin, se souciant peu de la divinité ou n'y croyant même pas, elle ne lui ferme pas ses portes pour cela. Le même père qui prêche en public l'amour et le respect d'un Dieu créateur de toutes choses, aura des palliatifs pour l'incrédule qui se trouvera être, en même temps qu'un incrédule, un malhonnête homme ; car, que faut-il à l'ordre ? des gens capables de tout, et ces soldats, l'Ordre les recrute indistinctement dans le camp de la croyance et dans le camp du doute, se servant des mauvais instincts des uns des autres, qu'ils soient animés par le fanatisme aveugle ou par les appétits brutaux.

Pour prouver au lecteur que nous n'inventons rien, nous allons mettre sous ses yeux quelques citations authentiques d'ouvrages de pères jésuites ; on verra combien ces hypocrites-là sont accommodants quand c'est leur intérêt et combien leur doctrine religieuse est relâchée, afin que leur qualité de catholiques qu'ils affichent au dehors ne puisse empêcher aucun scélérat d'entrer chez eux.

« On n'est pas tenu d'aimer Dieu, si ce n'est par une certaine décence qui nous dit que Dieu est digne d'amour ; mais on n'est pas tenu de l'aimer. » (R. P. Jean de Salas, *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*.)

« Il y a des mystères qui sont difficiles à admettre et à croire, comme celui de la Trinité et celui de l'Incarnation. Pour ceux qui ont coutume de se confesser qu'ils les croient une fois, une seule fois, qu'ils les aient crus à l'époque de leur jeunesse, cela suffit ; quant à ceux qui ne se confessent pas, leur incrédulité, qui est fort compréhensible, ne leur sera pas comptée. (R. P. Thomas Tamburini, *Méthode d'une confession aisée*).

« On ne blasphème pas en raisonnant sur les choses les plus

A ce moment, Sarah se retourna, sans interrompre son sommeil, du côté d'Aulat. Ce mouvement attira l'attention du jésuite, qui, coupant court à ses réflexions, alla à une fenêtre et en écarta les rideaux. Un flot de lumière se repandit dans la chambre, et les rayons du soleil levant vinrent éclairer le visage admirablement beau de la chanteuse. Celle-ci, toujours assoupie, murmurait des lambeaux de phrases.

saintes. Par exemple, on peut dire sans blasphème que le Verbe aurait pu s'unir à la nature de l'âne, puisqu'il s'est uni à la nature de l'homme. » (R. P. François Lami, *Théologie morale*).

« Faites ce que votre conscience vous dira. Si vous croyez invinciblement qu'il vous faut blasphémer et mentir, blasphémez et mentez ; et, probablement, Jésus-Christ pourra vous dire : Venez, le béni de mon père, parce que vous avez menti et blasphémé, croyant que je vous ordonnais de blasphémer et de mentir. » (R. P. Antoine Casnédi, *Jugements théologiques*).

« Ce n'est pas simonie que donner quelque chose à un homme pour gagner son amitié, au moyen de laquelle on obtient des charges, des bénéfices et des grades, même religieux. » (R. P. Emmanuel Sa, *Aphorismes*).

« Si on donne un sacrement ou une chose sainte pour un plaisir impudique, et cela à titre de récompense et non de pur don, il y aura simonie et sacrilège. C'est le cas d'un homme qui donnerait un bénéfice au frère, pour solde de l'impudicité qu'il aurait commise avec la sœur. Mais si, après avoir couché avec la sœur, on donne le bénéfice au frère à titre de gratitude il n'y a tout au plus qu'une sorte d'irrévérence. » (R. P. Vincent Filliucius, *Questions morales*).

« La religion chrétienne est évidemment croyable, mais non évidemment vraie. Car, ou elle enseigne obscurément, ou elle enseigne des choses obscures ; et bien plus, ceux qui prétendent que la religion chrétienne est évidemment vraie, sont forcés d'avouer qu'elle est évidemment fausse. Concluez de là qu'il n'est pas évident qu'il y ait sur terre quelque religion véritable. Car, d'où savez-vous que, de toutes les religions qui existent, la chrétienne soit la plus vraisemblable ? Avez-vous parcouru tous les pays ? Les oracles des prophètes ont-ils été rendus par l'inspiration de Dieu ? Et si je vous nie qu'ils aient prophétisé ? Si je soutiens que les miracles attribués à Jésus-Christ ne soient pas véritables ? » (Thèse des jésuites de Caen, Collège royal de Bourbon).

Aulat se rapprocha doucement, s'agenouilla près du lit et écouta :

— Rodriguez... mon Rodriguez, dit faiblement Sarah.

— Elle rêve de moi.

— Je t'aime !

Le Jésuite eut un sourire inexprimable : un sourire de triomphe et de moquerie.

Et, passant doucement, bien doucement, son bras autour de la tête de la jolie dormeuse, il l'embrassa de toutes ses forces sur la bouche.

— Rodriguez ! fit Sarah en s'éveillant brusquement. Oh ! mon bien-aimé, tu es là...

— Oui, ma chérie.

— Tiens, reprit-elle étonnée, tu t'es levé ? Tu t'es habillé ?

— Parbleu ! Ah ça ! est-ce que tu oublies qu'il y a deux heures on est venu troubler notre sommeil pour m'envoyer chercher.

— C'est vrai. Je ne me souvenais plus... Et de quoi s'agissait-il ?

— Oh ! rien... une dépêche de mon patron... Une commande... J'en ai été quitte pour tancer vertement le garçon de l'hôtel...

— Pourquoi ?

« Dieu dit en parlant d'Israël : — J'ai étendu mes mains vers ce peuple incrédule et désobéissant, et il n'est pas rentré en lui-même. — Ce qui signifie : Je me suis tenu tous les jours les mains étendues pour rappeler ce peuple et le recevoir dans mes bras lorsqu'il reviendrait à moi. — Or, Dieu peut ce qu'il veut. Si Dieu ne voulait pas que les juifs vinssent à la foi, et que, par la foi, ils parvinssent au salut, il faut avouer qu'il jouait habilement et magnifiquement la comédie. » Le texte dit : *Solertèr et magnifice agebat histriontam.* (R. P. François Oudin, *Explication de l'épître de Saint Paul aux Romains*).

(Note de l'auteur).

— Comme si les affaires ne passaient pas après notre amour !

— Tu as tort, Rodriguez. Ce garçon a cru bien faire. Si ç'avait été quelque chose de pressé !

— Enfin, me revoilà. J'ai profité de mon dérangement pour expédier quelques correspondances.

Rodriguez s'était assis négligemment au bord du lit de sa maîtresse.

— A propos, continua-t-il avec indifférence, tu ne sais pas une chose : mon voisin, M. Laborel, ne se contente plus de t'envoyer des déclarations ; il a deviné, je crois, nos rapports, et, tu vas rire, il est jaloux de moi.

— Pas possible...

— C'est comme je te dis... Au moment où je sortais de ma chambre, M. Laborel passait... L'entrebâillement de ma porte laissait voir mon lit... Je ne croyais pas ce garçon-là curieux... Eh bien ! ma chère, il l'est. Il a jeté un coup d'œil inquisiteur sur ma couchette ; puis, après avoir constaté qu'elle n'était pas défaite, il m'a lancé un regard... oh ! mais un regard... un regard rageur.

— Qu'est-ce que cela peut lui faire que tu découches ?

— Dame, il se doute bien que...

— Ce garçon est fou...

— Oui, fou de toi.

Sarah partit d'un bruyant éclat de rire.

En même temps quelqu'un frappa. Aulat se leva, alla ouvrir ; un commissionnaire lui remit une lettre.

— C'est pour toi, dit Rodriguez, après avoir lu la suscription de l'enveloppe.

Le commissionnaire s'était retiré.

Sarah décacheta le billet, et, après l'avoir parcouru rapidement, dit :

— Tout juste... Encore de ton Laborel... Est-il basinant, cet homme-là !

— Que te raconte-t-il ?

— Toujours la même rengaine. Qu'il m'aime à l'adoration, qu'il veuille faire mon bonheur, et que je lui accorde en grâce un entretien particulier.

— Accorde-le lui.

— Pourquoi faire ? S'il a quelque chose de si intéressant à me communiquer, il n'a qu'à me le dire au café Momus.

— Comment... tu voudrais que devant tout le monde ?..

— Je ne veux rien du tout... Je veux qu'il me laisse tranquille... Ah ça, que me chantes-tu là, toi, d'abord ? Tu m'as dit de lui accorder son rendez-vous, si je ne m'abuse ?

— Oui.

— Est-ce que tu bats la campagne, Rodriguez ?

— Je parle très-sérieusement.

Sarah se mit à rire de plus belle, et, prenant entre ses deux mains la tête de son amant, elle l'embrassa sur le front, sur les yeux, sur la bouche :

— Toqué, va... C'est qu'il vous dit ça avec un aplomb tel qu'on ne croirait pas qu'il s'amuse !

— Je ne m'amuse pas le moins du monde.

— Encore ! quel original tu fais, Rodriguez !

Aulat reprit sa place au bord du lit, et d'un ton très-grave :

— Sarah, dit-il, le moment est venu de t'apprendre l'immense sacrifice que j'attends de toi.

— Un sacrifice ?

— Ecoute... Je t'ai déjà parlé d'un procès que je poursuis à Paris contre un petit cousin, au sujet d'un héritage qui doit me revenir.

— Oui.

— Voici l'histoire en deux mots : Notre famille est originaire d'Espagne... Mon prénom, les prénoms de mon père et de mes aïeux en sont comme un souvenir. C'est mon grand-père qui vint le premier s'établir à Paris et se fit naturaliser français... Or, mon grand-père avait un frère du nom de Ruiz qui fit fortune dans les

Indes et vint mourir chez nous, en Espagne, sans laisser d'enfants...

— Et ses biens sont revenus à ton grand-père ?

— Attends... Ruiz avait une maîtresse, nommée Isabelle, qu'il avait amenée avec lui aux Indes et qui gérait ses propriétés là-bas quand il venait seul au village natal... Ce qui lui arrivait le plus souvent, car il savait que son père ne tenait pas à être exposé à se rencontrer avec une femme illégitime... Cependant, une fois, Ruiz mena son Isabelle à Varnez (c'est le nom de notre pays originaire)... Il vint en Espagne trois fois en trente-cinq ans... Il était écrit qu'il ne devait pas mourir aux Indes, et que mon grand-père, et non sa maîtresse, lui fermerait les yeux...

— Voilà une idée !... Avec ça qu'une maîtresse ne vaut pas souvent mieux qu'un frère !

— Ne m'interromps pas... Ce que je dis là importe peu... Permets-moi de t'exposer des faits... Sitôt Ruiz décédé, comme il n'avait laissé aucun testament, mon grand-père voulut se faire céder ses propriétés par Isabelle... Celle-ci refusa.

— Naturellement...

— Comment, naturellement ?... Puisqu'elle était femme illégitime de Ruiz ! Elle prétendit que Ruiz l'avait épousée, lors du voyage où il l'avait menée en Espagne... Mais comme ce mariage avait été contracté simplement pour sa satisfaction personnelle à elle, il était resté secret, disait-elle, et elle ne put indiquer le curé qui les avait unis... Tu sais qu'au delà des Pyrénées, il n'y a pas d'autre état civil que celui des paroisses... Isabelle avait de Ruiz une fille du nom de Thérèse... une bâtarde !

— Une bâtarde !... Quelles drôles d'expressions tu emploies ce matin !... Alors, si je te donnais un bébé, ce serait un bâtard ?

— Tais-toi... Puisque je parle lois, je suis bien obligé d'employer les mots consacrés... Isabelle et sa fille portaient impudemment notre nom de famille....

Un procès leur fut intenté, tant pour leur faire quitter ce nom usurpé que pour rentrer, nous, en possession des biens de Ruiz, qui revenaient légitimement à mon grand-père, ou, pour mieux dire, à mon père, Fernand Aulat ; car mon aïeul suivit de près son frère dans la tombe... Sur ces entrefaites, Isabelle mourut à son tour, et sa fille, ayant réalisé la fortune de Ruiz, vint s'établir en France, où mon père habitait déjà... Elle se maria à Paris avec un sieur Aristide Bonjour, en eut un fils du nom de Roger, qui, depuis la mort de ses père et mère, est détenteur de l'héritage qui m'appartient de droit... C'est donc avec ce Roger Bonjour, qui serait mon petit cousin si son aïeule avait été mariée à l'oncle Ruiz, c'est avec ce Roger Bonjour, dis-je, que j'ai procès.

— Mais je ne vois pas en quoi je puis t'être utile dans cette affaire.

— Tu vas le voir... Isabelle n'avait pas menti... Elle et Ruiz furent unis à une paroisse que Roger Bonjour, plus opiniâtre et plus habile que sa mère et son aïeule, avait fini par découvrir... Le procès va se juger définitivement dans un mois, et mon adversaire compte exhiber triomphalement au tribunal les pièces légales constatant le mariage d'Isabelle Hermanego et Ruiz Aulat à la paroisse de Santa-Inilla... En effet, Roger Bonjour a fait relever en Espagne, sur la fin de l'an passé, tous les extraits nécessaires d'état civil ; c'est un négociant de Séville qui lui a rendu ce service...

— Et alors ton héritage est flambé ?

— Pas encore, ma chère... C'est l'église de Santa-Inilla qui a été flambée, avec tous ces registres, en janvier dernier !...

— De sorte ?...

— De sorte que si j'arrivais à supprimer l'extrait relevé par le négociant de Séville, Roger Bonjour ne pourrait jamais exhiber la moindre preuve du mariage de son aïeule.

— Mais penses-tu que ton cousin ne garde pas pré-

cieusement les pièces qu'il tient de son correspondant ?

— Oh ! oh !... Comme tu y vas !... Roger Bonjour n'est pas encore en possession de ces titres fameux...

— Ah bah !

— Quand le négociant de Séville a connu l'incendie de l'église de Santa-Inilla, il a pris ses précautions...

— Quelles précautions ? il n'avait qu'à envoyer les papiers à ton cousin par lettre chargée...

— Et si elle s'était égarée ?...

— La poste n'égare pas les lettres chargées...

— Pas souvent... Presque jamais... Mais enfin, cela arrive... La preuve, c'est que le cas est prévu par les règlements postaux...

— Eh bien ?

— Si par malheur le pli chargé s'était égaré...

— La poste est responsable !

— Oui, elle aurait payé à Roger Bonjour une indemnité de cinquante francs.

— Diable !

— Aussi qu'a fait mon homme ?... Il a expédié à Paris un garçon de confiance, porteur de tous les titres...

— Et tu t'imagines que depuis le temps ce garçon de confiance n'est pas encore arrivé à Paris ?

— J'en suis sûr... Le train qui le portait est celui de la catastrophe de Pont-sur-Yonne, et le porteur des titres est M. Laborel.

— Ce jeune homme ?

— Oui.

— Et tu voudrais que, profitant de sa folle passion, je devinsse ton complice ?

— Je te le demande, Sarah.

— Mais sais-tu bien, Rodriguez, que tu me proposes là une infamie ?

Aulât mordillait sa moustache.

— Bigre ! pensait-il, il va me falloir une belle éloquence pour amener la belle à ce que je veux.

Sarah regardait fixément le jésuite.

— Oh ! fit-elle, il faut que je t'aime bien pour que je te parle encore après une pareille ouverture.... Que tu cherches toi-même à t'emparer de ces papiers qui contiennent ta fortune, cela n'est déjà pas honnête... Mais venir me charger, moi, d'accomplir ce vol !... c'est trop fort !... Et comment arriver à atteindre ce but ?... en profitant de la passion d'un malheureux !... Et c'est toi, toi, mon amant, qui me fais cette proposition !... oh ! c'est indigne !... Il faut que tu me juges bien vile pour avoir pensé que je. . . Oh ! Rodriguez ! qui donc es-tu ?

— Je suis un homme qui t'adore !

— Tu oses dire que tu m'aimes ?

— Oui... car je serai le premier à souffrir, à souffrir cruellement du sacrifice que je....

— Encore ! tu n'as pas honte ?... Malheureux !

La partie devenait serrée. Aulat jugea utile de jouer son va-tout. Il se leva gravement, froidement, et dit :

— Sarah ! bien que je n'aie pas été le premier à te posséder...

— Oh !... le sans-cœur ! il va maintenant me reprocher...

— Voyons, Sarah, tu perds la raison... Laisse-moi finir et tu verras que je ne te reproche rien, que je constate seulement un fait, et que je te parle censément et pour notre bonheur commun...

— Pour notre bonheur commun ?

— Oui.

Et il reprit de son ton glacial :

— Bien que je ne sois pas le premier qui t'ait possédée, je crois à ton amour... Et sur ton amour, je te jure que, si dans cette circonstance je gagne une fortune, mon cousin n'y perdra pas grand'chose ; car, par son père Roger Bonjour est riche à millions... Ce n'est donc pas un vol qui s'accomplira ; celui qui a trop rendra riche celui qui n'a pas assez... Ce sera une compensation, une simple et juste compensation... Sans doute,

le fait par lui-même ne sera pas régulier ; mais qui saura jamais que nous en sommes les auteurs ?.... Supposons en effet.....

Sarah se cachait la figure dans les mains, et pleurait à chaudes larmes.

— Supposons en effet que tu parviennes à faire quitter un moment à ce Laborel la ceinture contenant le précieux paquet sur lequel est écrit le nom de mon cousin... Tu vois que je suis bien renseigné... Pendant son sommeil, tu me passes l'objet, je le remplace par un autre semblable, ce Laborel n'y connaît rien, et, quand il remettra la chose à Roger Bonjour, quand on s'apercevra de la substitution, comment saura-t-il où, par qui et de quelle façon elle aura été pratiquée?...

Sarah pleurait toujours.

— Et le jour où je serai à mon tour riche à millions, ma tout adorée !... eh bien, moi qui suis contraint aujourd'hui à envelopper notre amour d'un mystère qui nous pèse à tous deux.... ce jour-là je t'épouserai... Entends-tu ? je t'épouserai, Sarah !... J'en fais serment devant Dieu qui nous écoute !

Mais Sarah cachait sa tête dans son oreiller.

Alors le jésuite, la serrant entre ses bras à lui faire craquer les os, l'embrassa éperdûment sur sa bouche tremblante qui murmurait :

— Oh ! c'est horrible !... c'est affreux !

CHAPITRE LXII

DALILA

Très-coquets, les environs de Sens. De la campagne, de la campagne, et de la campagne. Au milieu des prairies vertes serpente un ruban argenté : l'Yonne. Quelques rocailles surgissent du sol. Pays excessivement curieux par la variété de son terrain.

Quand on a quitté le quartier de l'Officialité et qu'on est sorti de la ville, l'œil découvre un horizon très étendu, et, néanmoins, par intervalles, le regard est arrêté par des escarpements subits.

Sur l'une des promenades extérieures, un jeune homme s'avance, appuyé sur un bâton. Nous pourrions presque dire un adolescent, puisque c'est Laborel ; mais la souffrance a donné à ses traits un air mâle qui lui sied à ravir.

Pour la première fois, le mandataire de M. Rameau a laissé ses ennuyeuses béquilles ; aussi, sa marche est un peu chancelante ; il est encore si faible ! Pensez donc, deux mois d'appareil et un mois de béquilles ! Il aspire bruyamment l'air vivifiant de la campagne, cet air tout imprégné des doux parfums de la flore de mai. Son visage est gai ; il a reçu une lettre de Sarah qui lui donne un rendez-vous pour le soir. Aussi, il vient promener hors la ville pour se regaillardir, et l'odeur enivrante de la nature agreste lui est comme un avant-coureur de la volupté.

Quelques hommes et quelques filles, riant, jouant, des vieillards humant paisiblement l'atmosphère pure, vont et viennent, comme lui, le long du chemin fleuri.

Laborel pense au bonheur qui l'attend.

— Chez elle, se dit-il, à sept heures, chez elle !

Tiens, quel est ce papier que ce monsieur, qui marche devant lui, vient de laisser tomber par mégarde ?... C'est une carte de visite. . . Il se baisse, la ramasse : « Maison du Pont-Neuf. Vêtements sur mesure. La maison n'est pas au coin du quai ! » Un prospectus de tailleur en gros.

Machinalement, il retourne la carte... Quelques mots à la main sont tracés au verso.

Il lit :

« Celui qui oublie les dangers passés ne voit pas les nouveaux périls qui le menacent. »

Drôle de manie que celle qui consiste à écrire des maximes à la Rochefoucauld au dos des prospectus de tailleurs... Où est-il, cet original ! Il n'y a qu'une minute, il cheminait là-devant... Maintenant, il a disparu.

Et Laborel, pensif, met la carte dans la poche de son pardessus, et se replonge de plus belle dans les rêves de bonheur futur qui l'assiègent.

Chez elle, Sarah est aussi soucieuse. Elle a accordé le rendez-vous à Laborel ; elle a obéi à Rodriguez. Quel homme !... Il lui a dit : « Sois Dalila, et livre-moi Samson. » Et, après avoir lutté, vaincue, elle a accepté le rôle indigne de Dalila et a consenti à livrer Samson.

Seulement, Dalila d'un nouveau genre, elle a conçu un petit plan qui n'a aucun rapport avec celui de Rodriguez.

Elle sait par expérience que, pour une femme, vouloir c'est pouvoir ; elle sait que, tant que la femme ne s'abandonne pas, elle obtient tout ce qu'elle veut, même les choses impossibles, et que, si *après* est parfois quelque chose, *avant* est toujours tout. D'après ce raisonnement logique, elle s'est dit qu'elle serait bien bête de sacrifier une de ses nuits à un homme qu'elle n'aime pas, quand elle peut, sans cela, satisfaire Rodriguez.

Au lieu de passer à Rodriguez, caché dans le cabinet voisin, le paquet dont elle doit s'emparer subrepticement, elle se le fera remettre de bon gré, avertira Aulat, et celui-ci, s'échappant sans bruit de son refuge, viendra frapper à la porte et paraîtra au moment où elle s'apprêtera à donner ce qu'elle aura promis en échange de la liasse de titres. Laborel ne saura quelle contenance tenir ; elle sera dispensée du paiement ennuyeux de sa dette, et Laborel, après, se débrouillera comme il pourra. Après tout, il ne sera qu'un messenger ayant perdu l'objet de son message, et la catastrophe dont il a été victime lui servira admirablement pour masquer sa perte.

A sept heures précises, Laborel se présente, en effet, chez Sarah.

Elle est dans un négligé de chambre charmant. L'appartement, dans lequel elle a fait brûler quelques pastilles du sérail, exhale une odeur aphrodisiaque qui saisit.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, mon cher monsieur. . . Voyez, je vous attendais... Avez-vous dîné ? . . . Je vous ai préparé du café.. Nous le prendrons ensemble.

Laborel est déconcerté par ce babil impétueux. Il comptait sur une petite gêne réciproque. Selon lui, chacun placerait son mot, et, d'un mot à l'autre, il arriverait à tout dire.

— Mais asseyez-vous donc... Votre chapeau ? votre canne ? Donnez-moi tout cela, que je vous débarrasse. Remettez-vous, je vous prie. Ce divan semble fait pour nous.

Les parfums aphrodisiasques prennent Laborel à la gorge et agissent sur lui. Il ne sait où il en est. Sarah s'est assise à son côté. Que va-t-il lui dire ?

— Mademoiselle, vous ne sauriez vous imaginer, la joie que j'ai ressentie en recevant... en me voyant

donner le rendez-vous auquel... Avez-vous lu ma lettre de ce matin ?

Sarah de rire.

— Vous riez ?

— Dame, vous êtes heureux du rendez-vous, et vous me demandez si j'ai lu le billet qui le sollicitait...

— Je veux dire... Avez-vous lu tout ce que ma lettre contenait ?... car je vous exposais...

Laborel, en parfait novice, pataugeait de la façon la plus amusante du monde. Pour lui tendre la perche, Sarah lui dit :

— Oui, nous causerons de tout cela tantôt... Buvez de ce café... Il est exquis... Prenez du sucre...

Et elle mit la conversation sur un sujet insignifiant. Mais Laborel revenait à ses moutons. Sarah lui versa, verres sur verres, une liqueur des plus capiteuses, et, quand elle le vit suffisamment surexcité, lui dit à brûle-pourpoint.

— Alors, vous m'aimez ?

— Si je vous aime !... C'est-à-dire que je vous adore. Ce n'est pas de la passion, c'est de la folie.

— Oh ! oui, tous les hommes disent cela... Ils sont toujours tout feu, tout flamme... Seulement l'incendie de leur cœur n'est jamais qu'un feu de paille...

— Ne dites pas cela de moi, mademoiselle... Ah ! que vous me connaissez peu !... Demandez-moi n'importe quoi, et vous verrez que, pour vous prouver mon amour, je suis capable de tout.

— De tout.

— Oui, Sarah, de tout !

— Ha ! ha ! ... Je parie que si je vous demandais seulement un cadeau dont vous ne fissiez même pas les frais, vous me le refuseriez tout net.

Et elle lui versa un verre de kummel ; c'était le sixième.

— Sarah, vous outragez mon amour... Vos doutes

sont injurieux... Voulez-vous la fortune tout entière que je viens d'acquérir au prix de ma santé ?

— Non... Bien que je ne vous aime pas encore de toute la force que vous prétendez avoir dans votre amour pour moi, je vous porte beaucoup d'intérêt...

— Oh ! merci !

— Eh bien, aidez-moi à assouvir une haine et je suis à vous pour toujours.

— Une haine ?

— Oui... Un misérable qui a plongé dans la misère tous les miens, un scélérat qui est cause de tous mes malheurs... Car, Laborel, j'ai eu de bien grands malheurs, allez.

En disant ces mots, elle lui serrait la main et poussait un soupir à déchirer l'âme d'un anthropophage. En elle-même, la perfide se disait :

— Hein ! voilà qui est bien trouvé !... C'est Rodriguez qui ne doit plus y voir s'il m'entend !

Laborel la serrait contre sa poitrine.

— Un ennemi ! s'écria-t-il, vous avez un ennemi ! vous, la plus charmante des femmes !... Où est-il, ce misérable ?... Je le provoquerai... Ma vie, mon sang vous appartiennent... Où est-il ? Je le tuerai comme un chien.

— Ça prend, ça prend, se disait Sarah.

Puis, à haute voix :

— Ecoutez, mon ami... il ne s'agit pas d'immoler celui qui m'a fait tant de mal !... Vous pourriez périr, dans le duel que vous réclamez avec une ardeur qui m'honore... Mais il est en votre pouvoir de me venger sans répandre une goutte de sang.

Elle se serra contre lui, comme si un ennemi invisible la menaçait, lui passa la main autour de la taille, et soupira. Laborel ne se contenait plus. Il la buvait des yeux.

— Ecoutez... Vous venez de Séville ?

Cette question surprit le jeune homme.

— Moi ?

— Oui, je sais tout... Sans vous, l'héritier de Ruiz perdra infailliblement son procès...

— Quel Ruiz ? quel procès ?

— Ne faites pas l'ignorant, je sais tout, vous dis-je... Vous voyez bien que vous cherchez un faux-fuyant dès qu'il s'agit de me donner une preuve d'amour...

— Sarah !

— Oui, le négociant de Séville vous a remis les pièces qui justifient le mariage d'Isabelle et de Ruiz.... Ces pièces, donnez-les-moi.... Ma vengeance est là !

Il n'y avait qu'un instant, Laborel jurait que son amour touchait à la folie ; à ce moment, il se demandait si ce n'était pas Sarah qui était folle.

Celle-ci se serrait contre lui plus fort que jamais. La liqueur, les parfums, ces attouchements de femme, tout cela le surexcitait. Il pencha sa bouche sur son front.

— Je t'aime ! dit-elle en recevant son baiser.

Moment d'ivresse. Tout tourbillonnait pour Laborel.

— Oui, je t'aime, répéta Sarah... Et-toi, m'aimes-tu ?

— Mon ange !

— Pourquoi hésites-tu alors à me prouver ton amour ?

— Mais que te faut-il donc ?

— Donne-moi...

— Quoi ?

— Ce qui est là...

Elle touchait la ceinture de Laborel. Celui-ci fit un mouvement.

— Oui, mon chéri, donne-moi ce que tu es chargé de remettre à Roger Bonjour.

Ce fut un éclair. Laborel vit passer devant ses yeux son mystérieux protecteur de Marseille et la carte qu'il avait trouvée le soir à la promenade. Lueur dans son cerveau.

— Misérable ! s'écria-t-il en se levant.

Et, prompt comme la foudre, il saisit sa canne, et la brisa sur le visage de Sarah en répétant :

— Misérable !

La chanteuse poussa un cri, chancela, et tomba sur le tapis de la chambre. Et, exaspéré, Laborel se précipita sur le palier.

Mais bientôt Sarah se souleva, la tête ensanglantée, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et Aulat, hors de lui, parut.

— Rodriguez ! murmura la chanteuse en lui tendant les mains.

— Imbécile ! répondit le jésuite en repoussant sa maîtresse du pied.

Dans l'escalier, Laborel, à bout de forces, venait de s'affaïsser. Frisolette qui rentrait vint à son aide, et le reconduisit à l'hôtel de la Tour d'Argent ; car il ne pouvait marcher sans appui.

Laborel manda le patron. Il avait la veille touché une forte somme de la Compagnie. Il paya toutes ses dépenses et à minuit il prenait le train pour Paris. La terrible leçon qu'il venait de recevoir lui avait fait comprendre qu'il était dangereux et criminel de retarder d'une minute de plus l'accomplissement de sa mission.

A la gare, l'employé Romain Garocher se livrait à un monologue quand Laborel arriva muni de ses valises.

— Que se passe-t-il par ici ? se disait l'agent secret du Gésu... A six heures ce matin, arrivée de Leroué par l'express de Lyon... A huit heures et demie, je le vois repartir pour Paris, et son *socius* l'accompagne à la gare... A une heure vingt, je vois débarquer par le train de Monttereau un individu que je jurerais bien être mon Provincial déguisé, et ledit personnage suspect repart par l'express de Paris, ce soir à huit heures moins le quart... Que diable se passe-t-il ?

Dans sa précipitation à prendre son billet, Laborel, en tirant son porte-monnaie de sa poche, fit tomber une

carte que Romain Garocher ramassa. C'était la carte de la Maison du Pont-Neuf.

— Tiens ! fit l'employé en regardant les deux lignes tracées au verso, l'écriture de Leroué... Qu'est-ce que cela peut signifier ?.. Ma foi, gardons toujours cet autographe... En ce monde, à un moment donné, tout peut servir.

Et il plia soigneusement la carte dans son portefeuille.

CHAPITRE LXIII

LE QUATRIÈME PIÈGE

Dans le quartier de Bas-Meudon, à Paris, sur la rive même de la Seine, au coin du chemin de la Reine, est une petite maison qui a toutes les apparences d'une villa, mais d'une villa un peu sombre par exemple : les murs sont hauts comme ceux d'un couvent ; pourtant, l'espace occupé par cette propriété est assez étendu, et l'habitation s'appuie au nord sur un petit parc aux arbres élevés. Un vieux concierge célibataire est préposé à la garde du portail.

Le propriétaire n'est pas non plus marié ; il vient de temps en temps passer quelques jours dans cette retraite, tantôt seul, tantôt avec quelques amis aussi peu bruyants que lui. Ce propriétaire n'est autre que Leroué.

Le 22 mai 1869, donc, Leroué se promenait à l'ombre des grands arbres de son parc, et, tout en marchant, il se parlait à lui-même :

— Quelle tâche j'ai entreprise ! se disait-il ; voilà qu'au moment de toucher au but, je suis presque effrayé de la terrible responsabilité que j'assume sur ma tête...

Ce que je fais là est l'acte d'un félon... Il est vrai que je joue ma vie ; car si la Compagnie savait à quoi tendent tous mes efforts, demain je n'existerais plus... Où vais-je ?... Je l'ignore... Jusqu'à présent j'ai triomphé de tous les obstacles ; mais qui me répond de l'avenir ?... Le moindre indice peut faire découvrir que la trame, ourdie par moi selon l'ordre du Général, est en même temps défaite par moi secrètement... Oh ! quelle lourde tâche !... Mais aussi vingt millions !!!... Encore un effort dans le sens des intérêts de la Compagnie, et, sitôt que cet effort aura été annihilé par mes soins, je transmettrai à Roger ce qui lui est nécessaire, ce qui pour lui sera une grande fortune... Oui, qu'il ait un, deux millions même ; ce sera pour lui autant que s'il avait l'héritage entier qui lui revient ; cette richesse inattendue lui fera commettre des folies ; le Gésu, voyant la fortune de Paul Rameau définitivement perdue, n'ira pas s'enquérir si Roger l'a bien dans toute son intégralité et si quelqu'un autre n'en détient pas la majeure partie ; au surplus, j'aurai fait mon devoir aux yeux de l'Ordre, et si ma conduite au Grand-Conseil ne suffisait pas à écarter de moi tout soupçon, Vipérin et Aulat seront là pour attester que si les vingt millions échappent à la Compagnie, ce n'est pas par ma négligence... Tout sera donc pour le mieux... Ah ! puissé-je, en accomplissant la terrible tâche que je me suis imposée, puissé-je arriver enfin à goûter le vrai bonheur !... Allons, bon, voilà encore que je me prends à trembler... Il me semble parfois que ce que j'ai entrepris est au-dessus de mes forces, qu'au dernier moment je serai découvert... Mais non !... Ces frayeurs passagères sont indignes de moi. Voyons, du courage, Morris ! Songeons à la vaillance de notre jeunesse... Encore une épreuve, la dernière ! et je toucherai au but.

Leroué s'enfonçait dans une allée sombre du parc, lorsqu'il entendit derrière lui des pas précipités. Il se

retourna. C'était Aulat qui arrivait, guidé par le vieil Auguste, le concierge.

— Enfin ! vous voilà, dit le Provincial, je vous attendais.

— Vous m'attendiez ?

— Mon Dieu ! après votre insuccès d'avant-hier, je pensais, — je vous connais, mon frère, — je pensais que vous n'abandonneriez pas la partie et que vous trouveriez une nouvelle combinaison.

— En effet, mon père, il en est ainsi que vous le dites. Seulement ma combinaison est déjà en bonne voie.

— Parlez.

— Garocher est ici. Je lui ai fait quitter Sens aussitôt après le départ de Laborel.

— Vous voyez bien que votre plan, basé sur ce léger sentiment que vous appelez l'amour, ne devait pas amener un bon résultat. Je n'ai pas attendu votre dépêche pour formuler mon opinion là-dessus.

— Eh bien, vous vous trompez, mon père, cette non-réussite ne prouve rien. Sarah Colt a été une maladroite ; car si elle avait suivi mes instructions à la lettre, à cette heure nous serions en possession des millions de Paul Rameau.

— Ainsi vous persistez à ne pas accorder à Laborel une certaine dose d'énergie, une force de caractère quelconque qui lui a fait au moment suprême mettre sous pied son amour ?

— Non, toute la faute est à Sarah. L'homme amoureux ne s'appartient plus. La belle a eu tort de brusquer les choses... Enfin, tout n'est pas désespéré. Laborel est à Paris : mais Paris est grand, Roger Bonjour n'habite plus son ancien domicile ; il doit plusieurs termes, ce qui l'a empêché d'indiquer au concierge sa nouvelle adresse, et avant que Laborel soit parvenu à le trouver, il aura succombé à l'ennui, et Garocher se chargera de lui offrir des distractions.

Et les deux jésuites continuèrent leur causerie, en allant et venant dans le parc.

Pendant ce temps, Laborel, allant et venant aussi entre les quatre murs d'une étroite chambrette d'un modeste hôtel de la rue Git-le-Cœur, réfléchissait à sa triste destinée.

Le matin, il avait été à l'adresse indiquée sur le sachet, et le concierge lui avait répondu :

— Ah ! je crois bien qu'il n'y est plus, ce mauvais garnement !... Un propre-à-rien qui m'attachait des chats à mon cordon de sonnette... Les pauvres bêtes se débattaient et me tenaient toute la nuit éveillé ; car j'avais beau tirer le cordon, croyant reconnaître le coup de clochette d'un locataire en retard, j'avais beau paraître la tête à mon carreau... je vous demande un peu, je ne voyais personne sur le seuil... et la sonnette tintait toujours d'une manière désespérée... Oui, monsieur, cela durait toute la nuit... Euphrasie croyait que le cordon était ensorcelé... Et vous êtes un ami de ce polisson-là ? Je ne vous en fais pas mon compliment...

— Je vous demande bien pardon, monsieur ; mais je ne suis pas précisément un ami de M. Roger Bonjour.

— J'y suis !... Vous êtes un créancier ?... Je n'en doute pas, fichtre !... Le gueux en avait autant que ce qu'il y a d'étoiles au firmament... Vous croyez que j'exagère ?... Eh bien, pas du tout... Tenez, il doit deux termes au propriétaire... Nous avons pris des informations pour lui mettre une saisie-arrêt sur ses appointements... Ah ! va te faire fiche ! il paraît qu'il voyage dans le Midi.

Laborel n'avait pas jugé utile de continuer la conversation avec le Pipelet. Cette absence de Roger Bonjour l'inquiétait et il était retourné, triste et pensif, à l'hôtel Git-le-Cœur.

Il songeait.

Retourner dans le Midi ?... jamais !

Chez M. Rameau, il avait vu quelques exemplaires de

l'*Aspic*. Il s'informa auprès de la maîtresse d'hôtel où étaient les bureaux de ce journal ; madame Barbier répondit qu'il y avait bien longtemps que l'*Aspic* n'existait plus.

Il forma alors le projet d'aller chez un libraire pour tâcher d'apprendre le nom du gérant. Le gérant, pensait-il, doit avoir conservé des relations avec son ancien rédacteur ; par lui, il pourrait apprendre la ville et peut-être l'endroit précis où se trouvait Roger Bonjour.

Là-dessus, il courut de libraire en libraire. Chez un marchand de journaux de la rue des Francs-Bourgeois, il obtint enfin le renseignement tant désiré.

— C'est M. Ménard, le gérant de feu l'*Aspic*, dit le libraire ; mais quant à vous indiquer où il demeure, cela m'est impossible ; je ne le sais pas moi-même.

— Attendez donc... M. Ménard, fit un client qui était entré pour acheter le *Réveil* de Delescluze... Vous dites, M. Ménard, le gérant de l'*Aspic*?... Ah, oui ! un bon petit journal qui les gênait et qu'ils ont supprimé, ces messieurs les juges !... Ménard, mais je le connais très-bien...

— C'est un grand, maigre, avec des cheveux bouclés, dit le libraire.

— Parfaitement cela, répondit le client.

— Mais alors, monsieur, interrogea Laborel, vous savez l'adresse de son domicile ?

— Ah ! pour cela non... Seulement, il vient tous les soirs au cercle du Chapeau-Rouge, rue des Vieilles-Haudriettes...

— Et il est facile de l'y trouver, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, il est très-facile de l'y trouver ; mais, ajouta l'homme à voix basse, malheureusement, il est presque impossible d'y entrer, quand on n'est pas membre du Chapeau-Rouge.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le Chapeau-Rouge est un cercle où l'on joue.

— Diable ! c'est bien ennuyeux, cela... Il faut pourtant que je parle quand même à ce M. Ménard.

— Ma foi, monsieur, je ne vois pour vous qu'un moyen de vous faire entrer un soir au Chapeau-Rouge.

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Il faudrait qu'un membre consentît à vous présenter et à vous faire avoir une carte d'étranger.

En disant ces mots, Laborel et l'homme aux renseignements sortirent de la librairie.

— Après tout, dit celui-ci, ce n'est pas pour moi une grosse affaire ; je fais partie du Chapeau-Rouge, et si je puis vous être agréable en vous servant d'introducteur, je suis tout à votre disposition.

Cette proposition fut acceptée de grand cœur, comme bien l'on pense, et le soir Laborel entra au cercle de la rue des Vieilles-Haudriettes, présenté par Romain Garocher.

— Vous n'avez jamais vu jouer peut-être ? demanda Romain.

— Jamais.

— Eh bien, cela vous distraira en attendant M. Ménard ; car je ne l'aperçois pas pour le moment... Entrez donc, dans la salle du baccarat... Vous n'avez pas à vous gêner ici... C'est comme si vous étiez reçu.

Laborel était curieux de voir une table de jeu. Il poussa une porte en cuir vert qui roula sans bruit sur ses gonds en se refermant au moyen d'un contre-poids, et il se trouva dans une vaste pièce dont le milieu était occupé par une grande table oblongue, en cuir vert comme la porte. Autour de cette table, étaient groupés une multitude d'hommes silencieux ; au milieu, sur un fauteuil un peu élevé, trônait en quelque sorte un individu à favoris gris qui distribuait à droite et à gauche des cartes, et en face de ce personnage se tenait un garçon bouffi en manches de chemise, qui avait à la

main un instrument de forme bizarre ressemblant à peu près à un râteau de jardin sans dents. Au milieu de la table, une sorte de cuvette en cuivre, incrustée dans le bois, recevait pêle-mêle les cartes une fois qu'elles avaient servi. Autour de cette cuvette, des piles de pièces d'or et d'argent. Des deux côtés de la table, sur le cuir vert étaient tracées des lignes blanches, en deçà et en delà desquelles était placée de la monnaie de différentes valeurs.

Laborel, nous venons de le dire, n'avait jamais mis les pieds dans un cercle ; aussi fut-il tout étonné du spectacle qui s'offrait à ses yeux et auquel il ne comprenait absolument rien.

— A vos jeux, messieurs ! faisait l'homme aux favoris gris d'une voix creuse.

Quelques pièces jaunes et blanches étaient alors poussées sur le tapis vert.

— Rien ne va plus ! reprenait l'homme aux favoris gris, et il distribuait à droite et à gauche des cartes, en s'en réservant deux pour lui.

Des fois, il abattait son jeu, au moment même où la distribution venait d'être terminée. Les personnes qui entouraient la table faisaient la grimace, et le garçon en bras de chemise, étendant son *râteau* à manche d'ivoire, ramassait tout l'or et l'argent qui se trouvait en deçà des raies blanches, tandis que l'homme aux favoris gris poussait les cartes dans la cuvette en cuivre.

D'autres fois, après la distribution de six cartes, un des joueurs de droite ou de gauche, quelquefois un joueur de chaque côté, disait :

— Une !

Alors l'homme aux favoris gris donnait une nouvelle carte en ayant soin de la retourner sur le tapis, et le râteau courait d'un bout à l'autre de la table, prenant l'argent, ou bien poussant de nouvelles pièces vers les joueurs qui se frottaient les mains.

Laborel regardait tout cela avec curiosité ; mais,

voyant qu'il lui était complètement impossible de saisir le sens de ces allées et venues de cartes et de pièces de monnaie, il prit le parti de se faire expliquer le jeu par Romain Garocher. En peu de mots, celui-ci l'eut mis au courant. Le baccarat n'est pas un jeu compliqué. Laborel s'assit auprès de la table verte—histoire de passer le temps, — et risqua 50 centimes ; il gagna. Il risqua encore 50 centimes ; il gagna encore. Puis il s'arrêta.

Les pontes continuèrent à gagner sans lui. Ce soir-là, le banquier était en déveine. Une fois, il perdit jusqu'à sept coups de suite. Les coups se succédaient avec une rapidité vertigineuse ; et Laborel se remit à jouer, mais sans ordre, par idée, par caprice, et de la façon la plus irrégulière.

— Gagnez-vous ? lui dit Garocher entre deux parties, pendant que le banquier mêlait un paquet de cartes neuves.

— Mais oui, répondit Laborel montrant douze écus de cinq francs qui étaient venus s'ajouter à sa pièce de dix sous, sa première mise de fonds... A propos, et M. Ménard ?

— Je ne l'aperçois pas.

— C'est bien ennuyeux.

— Vous attendez Ménard ! demanda un ponte, voisin de Laborel.

— Oui, monsieur.

— Il ne viendra pas ce soir... Il est de noce...

— Ah ?

— Oui, il assiste au mariage d'un de ses parents.

A la fin de la soirée, Laborel avait gagné cent vingt-huit francs.

Romain Garocher l'accompagna à l'hôtel Gît-le-Cœur, après qu'ils eurent fait ensemble quelques stations dans différents cafés des boulevards.

CHAPITRE LXIV

LE JEU

Pendant huit jours, Laborel alla au Chapeau-Rouge, tant pour y rencontrer M. Ménard que pour s'y distraire de ses ennuis ; car le malheureux jeune homme était accablé par l'horrible dénoûment de son premier amour.

Quand nous disons « dénoûment », nous savons bien que nous n'employons pas le mot propre. L'amour de Laborel n'avait amené aucune liaison entre Sarah Colt et lui. Si violente que cette passion eût été, la demande plus qu'indiscrète de la chanteuse avait produit sur ce feu dévorant l'effet d'un glaçon subitement jeté au milieu d'un brasier.

Mais la lave presque toujours triomphe de la glace. La neige fond, et le foyer pétille, plus brûlant que jamais.

C'est ce qui était arrivé à Laborel. Il se disait que Sarah était une misérable, une infâme ; mais l'image séduisante de la femme aimée se représentait sans cesse devant ses yeux hallucinés. Pour rien au monde, il n'aurait approché maintenant cette sirène dont la scélératesse l'effrayait, et pourtant elle lui apparaissait la nuit dans ses rêves, ou, pour parler plus exactement, dans ses cauchemars. Le jour aussi, il pensait à elle ; il éprouvait une sorte de plaisir douloureux à sonder l'abîme de son malheur ; il maudissait la fatalité qui lui avait fait aimer précisément une coquine déchaînée contre lui par ses adversaires. Aussi, le cœur brisé, cherchait-il dans les distractions du tapis vert un oubli, un moyen d'éteindre la flamme qui le consumait.

Le lendemain de sa première partie de baccarat, il avait rencontré M. Ménard au Chapeau-Rouge. M. Ménard lui avait dit qu'après le procès de l'*Aspic*, Roger Bonjour était parti pour Nice. M. Ménard lui avait tracé un tableau des plus attrayants de la roulette où l'on faisait, prétendait-il, sa fortune bien plus rapidement qu'au baccarat. Garocher lui avait raconté l'histoire du fameux Garcia gagnant trois millions dans une soirée et faisant sauter la banque de Hombourg. Laborel avait écouté ces descriptions pompeuses des casinos grandioses des villes de jeu ; mais, en même temps, il avait pensé à Roger Bonjour qu'il eût pu rencontrer à Nice, si la fuite du banquier de M. Vipérin n'était pas venue mettre obstacle au voyage projeté.

M. Ménard avait promis de s'occuper de retrouver Roger ; il avait écrit à Monaco, disait-il, et huit jours s'étaient écoulés, huit jours pendant lesquels, matin et soir, Laborel avait fait rouler des écus sur la table du cercle du Chapeau-Rouge.

Jusqu'alors la fortune lui avait souri. Il commençait à oublier Sarah. Par ricochet, il pensait à la petite Emma, cette douce fillette dont il avait applaudi les débuts. Il se disait que c'était elle qu'il aurait dû aimer ; qu'elle méritait, plus que Sarah, d'être retirée de la scène chantante ; qu'elle devait avoir eu, comme lui, quelque secret malheur, dont il pourrait la consoler ; qu'elle était digne d'intérêt, et que, s'il réussissait à doubler, tripler, quadrupler la somme que le tribunal lui avait accordée, il avait encore devant lui les beaux jours d'une existence pleine de félicités qu'il partagerait avec Mlle Emma, sitôt sa mission remplie. Et, en attendant d'un moment à l'autre des nouvelles de Roger Bonjour, il jouait sa modique rente.

Tout à coup, un soir, la chance tourna. Il jouait de concert avec Garocher. En quelques minutes, il perdit tout ce qu'il avait gagné les jours précédents.

Garocher lui conseilla de prendre la banque. Il va

sans dire que ce ne fut pas Laborel qui tint les cartes. Un banquier, avait dit Romain, a mille chances contre les pontes. Néanmoins, pendant cette partie, Garocher ne tourna que des *baccarats*, tandis que les tables *x* abattaient des *huit* et des *neuf*. C'était désespérant. En moins d'une heure, Garocher et Laborel perdirent chacun quinze cents francs.

Le premier abandonna la partie.

— Nous n'avons pas de veine, dit-il ; j'en ai assez ... D'ailleurs, je n'ai plus le sou ; il m'est impossible de chercher à me rattraper.

— Voyons si je serai plus heureux que vous ! fit Laborel surexcité. Je prends la banque pour moi seul ... La première fois que j'ai été *ponte*, j'ai eu une chance étourdissante ... Il ne peut qu'en être de même la première fois que je serai banquier.

— Si vous êtes en fonds, rien ne vous empêche d'essayer.

Laborel avait trois mille francs. C'était tout ce qui lui restait de la première rente d'indemnité que lui avait servie la Compagnie du chemin de fer.

Il se mit en banque, pria Garocher de lui servir de *croupier*, mêla les cartes, passa le jeu aux tableaux, et fit couper par M. Ménard.

— Je suis certain, lui dit-il, que vous allez me porter bonheur.

Mais la coupe de M. Ménard ne porta pas bonheur à Laborel. En peu de temps, il eut perdu ses trois mille francs.

Il ne se possédait plus. Il ôta de son doigt une bague en brillant qu'il s'était achetée avec les bénéfices de la veille, et demanda s'il n'y avait pas par là le père Salomon. Le père Salomon accourut de la salle de whist et donna quatre cents francs de la bague. Le père Salomon venait de gagner au whist, et il était généreux ce soir-là.

Les quatre cents francs ne firent pas long feu. Laborel quitta sa montre, sa chaîne, l'épingle de sa cravate

et ses boutons de manchettes ; le père Salomon donna trois cents francs du tout. On l'applaudit à tour de bras. Les trois cents francs durèrent une minute.

Haletant, suant, l'œil hagard, Laborel déchira, plutôt qu'il ne l'ouvrit, son gilet, porta la main à sa chemise. M. Ménard, Garocher et quelques autres le regardaient faire, d'un regard triomphant ; des gouttes d'eau sillonnaient le visage de Laborel. Sans mot dire, il se tâta le corps, plongea sa main sous sa chemise ; puis, brusquement, la retira, et, devant tous les assistants stupéfaits, frappa sur la table un formidable coup de poing et s'écria :

— Non !

Et il retomba, épuisé, la tête entre les mains.

A ce moment, la porte du cercle s'ouvrit avec fracas. Une bande de sergents de ville, ayant à sa tête un commissaire en écharpe, fit irruption dans la salle de baccarat.

— Cessez les jeux, messieurs, au nom de la loi ! dit le représentant de l'autorité.

Quelques joueurs essayèrent de reprendre leur argent étalé sur le tapis vert.

— Ne touchez pas à vos enjeux, ils sont confisqués.

Cette descente de police arrivait bien à point pour sauver Laborel du désastre, au cas où il eût succombé ; mais, on vient de le voir, au dernier moment, l'infortuné jeune homme avait triomphé de lui-même.

— Ah ! ah ! fit le commissaire, avec un sourire méprisant, je vois que je suis en pays de connaissances.

En disant ces mots, il promenait sur les assistants consternés son regard inquisiteur.

— M. Garocher qui *croupe* ! continua-t-il, agents, cernez la salle et que personne ne sorte !

Puis, il prit les cartes que Laborel venait de laisser échapper de sa main, et les examinant :

— Des cartes biseautées ! s'écria-t-il, allons, la banque est au grand complet....

Et, désignant le mandataire de Paul Rameau qui s'expliquait difficilement ce qui se passait :

— Agents, arrêtez monsieur !

CINQUIÈME PARTIE

FRÈRE & SŒUR

CHAPITRE LXV

LE MORT VIVANT

Dussol avait dit :

— Si je ne retrouve pas Clarisse, j'en ferai une maladie, j'en mourrai.

Puis il avait payé les frais de chambre de ses deux amis, que sa femme — il le pensait du moins — avait dépouillés ; le directeur du Casino, voyant son couple comique dégarni, n'avait fait aucune difficulté pour résilier l'engagement du malheureux mari ; et les quatre amis, n'ayant plus rien qui les retint à Marseille, étaient retournés à la Capitale.

Gloria, elle-même, avait suivi de très-bon cœur ses trois camarades à Paris, laissant Gustave à la dame qui lui louait ses appartements ; car, comme la femme du prince Ostroloff était au plus mal et pouvait mourir d'un moment à l'autre, le russe était capable d'arriver à l'improviste chez elle, et il est probable qu'il n'eût été que médiocrement flatté de voir son nom donné à un singe.

Quant à Frisolette, nous savons qu'elle avait quitté son état de modiste pour monter sur la scène du café-concert ; mais nous n'avons pas dit ce qui l'avait décidée à prendre cette détermination.

Tout le monde sait que les personnes affectées d'un défaut de langue n'ont qu'à chanter pour cesser de bégayer. Tel était le cas de Lorédan, qui était au surplus doué d'une fort belle voix de baryton. Or, comme Clarisse était elle-même chanteuse depuis longtemps, Frisolette, qui ne connaissait à son infidèle amant aucune ressource quelque peu importante, avait pensé que les deux amoureux s'étaient mis ensemble à quelque théâtre ou café-concert. Son amour s'était changé en quelque sorte en haine, et elle avait juré de se venger. Mais comment pouvait-elle rejoindre Lorédan et sa complice ? Ce n'était pas à coup sûr en restant à Marseille, et, en sa qualité d'ouvrière, il ne lui fallait pas songer à courir de ville en ville. Profitant donc de ce qu'elle possédait une petite voix argentine assez agréable, qui lui avait déjà procuré quelques succès dans des théâtres de société, elle était allée trouver un agent dramatique qui, sur la foi de sa jolie frimousse, lui avait fait avoir un engagement au café Momus, à Sens. Pour Frisolette, c'était le premier pas ; elle ne signait avec ses directeurs que des engagements très-courts, afin de pouvoir en peu de temps parcourir tous les principaux milieux artistiques ; après avoir battu en tous sens la province, elle comptait se rendre à Paris, ville qu'elle se proposait de visiter en dernier lieu, sachant que Lorédan n'était pas de force à aborder du premier coup n'importe quelle scène chantante de la Capitale.

Frisolette, cependant, se trompait doublement : Clarisse et son amant étaient à Paris, et en outre ils ne roucoulaient pas au café-concert. Mais comment aurait-elle pu le deviner ? Non-seulement, elle ne pouvait savoir que Lorédan avait reçu deux mille francs d'une main inconnue ; mais encore, les artistes ne lui avaient pas confié de quel vol Roger et Leclerc avaient été victimes.

Dussol, lui, était convaincu que les tourtereaux se trouvaient à Paris ; mais il s'était dit :

— Si dans quinze jours je ne suis pas redevenu le mari effectif de Clarisse, le chagrin m'aura tué.

Et, comme il était déjà très-abattu, à force de se répéter et de répéter à tout le monde qu'il succomberait infailliblement à sa douleur, il avait fini par fixer, dans son cerveau ébranlé par la tristesse, la date de sa mort.

— Roger, mon cher Roger, disait un matin le désolé comique enfoncé dans son lit, tâte-moi le poulx.

— Eh bien, il va à merveille.

— A merveille?... oh non ! il doit être bien faible.

— Mais je t'assure qu'il donne ses soixante pulsations.

— Ce n'est pas possible... je sens que je m'en vais.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là?... Tu te portes comme un charme.

— Tu te trompes, Roger... C'est aujourd'hui le 23 février, et je n'ai pas retrouvé Clarisse...

— Quel rapport y a-t-il ?...

— Il y a que je dois cesser de vivre... C'est fatal... Mon heure va sonner.

— Allons ! il bat la breloque, pensa Roger.

— Ecoute, mon ami, tu es seul à mon chevet ; je vais te confier mes dernières volontés... Dans un quart d'heure, je ne serai plus... Je laisse à Gloria tous les bijoux que Clarisse n'a pas emportés, ou, pour mieux dire, je lui en laisse les reconnaissances, puisque, vu les dépenses de ma maladie, j'ai tout mis au Mont-de-Piété.

— Quelle maladie ?

— Celle qui me tue... Il me semble que, depuis Marseille, je n'ai contracté aucun engagement...

— C'est vrai ; mais tu avais quelques sous de côté...

— Je les ai dépensés... Hier, j'ai mis tous mes bijoux au clou...

— Pourquoi faire ?

— Pour avoir de l'argent, afin de payer le médecin.

— Quel médecin ?

— Celui qui m'a soigné, parbleu !... L'argent est là,

dans le second tiroir de cette commode... Tu le prendras, quand le docteur viendra pour constater mon décès, et tu le paieras...

— Bien... et après ? interrogea le journaliste qui trouvait comique la lubie de Dussol, bien qu'elle l'inquiétât un peu.

— Je laisse tous mes effets à Georges.

— Et à moi... que me laisses-tu ?

— Je te laisse le soin de me venger.

— Voilà un héritage !

— J'ai bien par-ci par-là quelques petites dettes...

— Il est joli, ton cadeau

— Dame, mon cher Roger, c'est une marque de confiance que je te donne.

— C'est bien, j'accepte ton testament sous bénéfice d'inventaire.

— Quand je serai mort, continua Dussol d'une voix lugubre, vous m'enterrez avec soin... Je ne veux pas qu'on prononce de discours sur ma tombe... Seulement, toi, Roger, tu feras l'épithaphe... Tu mettras : *Ci-gît Dussol*, qui après avoir mené une vie de Polichinelle... c'était son plus beau rôle... trois larmes... s'est endormi du sommeil éternel, en attendant... trois larmes... que sa trompeuse moitié... toute une ligne de larmes... vienne le rejoindre dans les sphères du néant !

A ce moment, la pendule sonna midi. Au premier coup du timbre, Dussol saisit la main de Roger, la pressa fortement et murmura :

— Adieu !... C'est l'heure... Tu les embrasseras pour moi... Adieu !...

Là-dessus, il poussa un grand soupir et resta immobile.

— Allons, murmura le journaliste, il a décidément perdu la boule... Cette fois, ça y est.

— Oui, répondit l'autre, ça y est... Cette fois, je suis bien mort.

— Que faire ? se dit Roger, se levant et arpentant la chambre, en proie à une vive anxiété.

— Que faire ? fit Dussol... Parbleu ! tu devrais, j'imagine, commencer par me fermer les yeux !... Je dois avoir une figure ridicule avec mes yeux grands ouverts. . . . Allons ! Roger, rends-moi les derniers devoirs.

Il finissait à peine de prononcer ces mots que Gloria, suivie de Leclerc entra impétueusement dans la chambre.

— Chut ! chut ! s'écria le fou, est-il permis de faire un vacarme pareil chez un mort.

— Chez un mort ! exclamèrent à la fois Georges et Gloria, et qui est mort ?

— Sacrebleu ! vous ne le voyez donc pas ?... Moi !

Roger fit à ses deux camarades un geste significatif.

— Ah ! j'y suis, hurla Dussol, c'est cet imbécile de Roger qui a oublié de me fermer les yeux. . . . Parce que vous me les voyez ouverts, vous vous figurez que je suis vivant.

Puis se radoucissant :

— Viens, Gloria, je t'en prie, ferme-les-moi.

Les deux nouveaux venus ne savaient quelle contenance prendre. Ils avaient bien envie de rire, et cependant ils étaient en présence d'un malheur.

— A propos, continua Dussol, j'ai chargé Roger de vous communiquer mes dernières volontés.... Je voudrais bien vous dire ce que je vous laisse à chacun ; mais, comme je suis mort, vous comprenez que cela m'est impossible.... Aussi, pourquoi arrivez-vous si tard ?

Georges, Gloria et Roger se consultaient, quand on frappa.

— Est-ce ici chez M. Dussol ? demanda un homme ouvrant la porte.

— Oui, que lui voulez-vous ?

— Nous apportons le cercueil.

— Bon, il y a un cercueil ! fit Leclerc.

— Entrez, brave homme, entrez, dit Dussol sans se

déranger.... c'est le cercueil que j'ai commandé hier, mes amis.

Et, comme les autres ne voulaient pas recevoir la boîte funèbre :

— Par exemple ! s'écria le mort, en sautant, furieux à bas du lit, vous refusez de laisser entrer ici ma bière ? Est-ce que vous voulez par hasard me jeter comme un chien à la voirie ?

Les troiscamarades se regardaient abasourdis.

— Une si belle bière ! poursuivit Dussol en la faisant résonner. . . . Ce serait dommage de la renvoyer. . . . Je vais être là-dedans comme dans de l'édredon.

Après quoi, s'adressant aux ouvriers ébahis :

— Vous attendez votre argent ?... Mes héritiers vous régleront ça.

Cette fois, ce fut au tour des ouvriers de protester. Ils allaient même se fâcher, se croyant l'objet d'une mystification ; mais Leclerc les entraîna sur le palier, leur dit quelques mots, et ils s'en allèrent.

— Eh bien, reprit Dussol, maintenant il ne reste plus qu'à remplir les dernières formalités... Toi, Roger, tu vas aller au bureau des pompes funèbres... Toi, Gloria, rends-toi chez le docteur ; je désire qu'on me chauffe la plante des pieds avec le fer rouge, car je ne tiens pas à être enterré vivant ? Si j'étais simplement en léthargie, pensez donc !... Quant à Georges, il ira chez l'imprimeur commander les billets de faire part.

— C'est cela, répondit Leclerc, nous allons te laisser pour faire toutes tes commissions... Seulement, si quelqu'un vient pendant notre absence, aie la bonté de ne pas ouvrir.

— Cette bêtise ! fit l'insensé ; avec ça qu'un mort peut faire un mouvement !

— Réflexion faite, dit Roger, échangeant un regard avec Leclerc, Gloria et moi, nous allons d'abord accomplir nos courses qui sont plus pressées que celle de Georges... Comme on ne t'entertera que demain matin,

nous avons le temps de commander les lettres de décès qui se font en une heure... Georges restera auprès de toi pour te veiller... Tu le comprends, n'est-ce pas ? il n'est pas d'usage de laisser seuls les... les morts... Nous, nous allons chercher d'abord le médecin, pour la constatation... C'est ce qu'il y a de plus important...

— Parbléu ! interrompit Dussol, on ne peut pas m'emballer si le docteur n'a pas déclaré que je suis bon à ça !

— Justement, continua Bonjour, je suis en excellents termes avec le chef interne de la Salpêtrière... Il nous donnera un bon coup de collier pour l'opération... Tu saisis, Leclerc ?

— Parfaitement... Courez au plus vite avec Gloria; moi, je veille le cadavre...

— Est-ce que je ne commence pas à sentir mauvais ? demanda Dussol.

— Oh ! pas encore... Il n'y a pas une heure que tu es mort...

— Cependant, il m'avait semblé percevoir une odeur... Enfin, si le docteur sentait que je dusse entrer trop vite en décomposition, vous me feriez embaumer, n'est-ce pas ?

— Oui... Compte là-dessus.

Leclerc s'assit au chevet de Dussol, et donna une poignée de main à ses deux camarades qui partirent. En descendant dans la rue, Gloria prit le bras de Roger.

— Pauvre Dussol ! Faut-il qu'il soit amoureux de sa Clarisse pour en être là ! dit le journaliste.

— On a raison de comparer l'amour à une folie, répartit Gloria... Que je fais bien, moi, de n'aimer mon prince que pour la rigolade !

Roger regarda sa camarade et tressaillit.

— Es-tu sûre, Gloria, de ne jamais aimer sérieusement, comme notre malheureux ami ?

— Ma foi ! oui... Qui aimerais-je, d'abord ?... Les

hommes sont tous, en amour, ou des imbéciles ou des farceurs.

Roger eut un nouveau tressaillement. Sa poitrine se gonfla et laissa échapper un soupir.

— Ah ! dit-il, comme toi, Gloria, je n'ai jusqu'à présent aimé qu'en manière de distraction... Mais, ce que je viens de voir chez Dussol m'a frappé, et il me semble que je suis appelé à éprouver un véritable amour.

Gloria poussa un joyeux éclat de rire.

Deux jours après, grâce à un ami que Leclerc avait dans le corps médical, Dussol entra dans une maison de santé pour y subir un traitement. Le peintre, qui était en ce moment plus fortuné que Roger, paya les frais occasionnés par leur camarade.

CHAPITRE LXVI

UN FAUX RÉPUBLICAIN

Il y avait quinze jours que Roger ne se nourrissait exclusivement que de pain.

Dussol était enfermé depuis trois mois. Leclerc avait été appelé à Tours par un ami du marquis d'Espinouze, et Gloria dépensait tout son argent à chercher l'indigne Clarisse, car elle était persuadée que Dussol ne recouvrerait la raison que si on lui ramenait son épouse. Elle se figurait être sur une piste, elle s'était donc vaillamment lancée à la poursuite de cette femme qu'elle méprisait et comptait la vaincre par de sérieuses remontrances, et en lui dépeignant la triste position dans laquelle son inconduite avait mis son mari.

Ce soir-là, elle avait donné rendez-vous à Roger au Palais-Royal, pour lui confier le résultat de sa chasse.

Roger, à cette époque, collaborait à un journal de principes intitulé le *Devoir*, auquel il fournissait des articles judiciaires et des chroniques théâtrales. Le *Devoir* était en majeure partie rédigé par de vieux pros-crits, qui avaient fondé, au prix de grands sacrifices, cet organe pour lutter contre l'Empire déjà agonisant.

Dans cette feuille, il n'y avait pas à proprement parler d'appointements fixes; tous les rédacteurs étaient gens dévoués, et ne passaient à la caisse que lorsqu'ils étaient pressés par le besoin, car il faut dire que le journal, comme tous les journaux sérieux et doctrinaires, faisait tout juste ses frais. Aussi, Roger, qui n'avait pas d'autre place, se trouvait-il aux prises avec la misère la plus épouvantable. Certainement, il aurait pu, en attendant des jours meilleurs, emprunter de l'argent à Georges qui faisait très-bien ses affaires; mais Roger était fier, même avec ses plus intimes amis. Il ne se contentait pas de cacher son dénûment à Leclerc dans ses lettres et à Gloria dans ses conversations, il allait jusqu'à se priver de manger pour affranchir sa correspondance, et pour ne pas s'exposer à être en reste de galanterie avec la petite folle, à qui il offrait à l'occasion une choppe prélevée sur l'argent destiné à sa nourriture.

Le matin, il s'était fait avancer cinq francs par le caissier du *Devoir*. Quatre francs lui avaient servi à payer un arriéré chez le boulanger, et il avait gardé vingt sous pour l'imprévu du soir.

En attendant l'heure du spectacle où il verrait Gloria, qui devait lui rendre compte de la mission qu'elle s'était donnée, il se promenait dans la galerie de Valois.

— Ah ça ! se disait-il, quel est ce sentiment que j'éprouve pour ma bonne petite camarade ? Est-ce que, par hasard, je l'aimerais ?... Ce serait étrange !... Voilà des années que nous avons vécu ensemble dans la plus grande intimité, et jamais la moindre velléité d'a-

mour n'était venue à ma pensée... Aujourd'hui, il me semble que je me dois à cette fille. Bien qu'elle soit depuis longtemps éloignée du prince, je considère celui-ci comme un homme auquel il faut que j'arrache Gloria!... D'où vient que ma sympathie pour elle est devenue tout à coup si vive?... Il y a là-dessous quelque chose que je ne m'explique pas... J'avais, tout récemment encore, une maîtresse; elle était bien gentille, Rosette; elle m'aimait, elle m'aimait pour moi-même, car je n'avais que mon cœur à lui donner... Eh bien, ce cœur, je le lui ai retiré... Voilà de longues semaines que je n'ai plus revu Rosette...

Et, continuant à interroger son cœur, il rêvait.

Passa un journaliste de ses amis.

— Que faites-vous là, Roger?

— Je me promène en attendant le lever du rideau.

— Avez-vous des nouvelles de l'affaire Griffonnier?

— Non.

— Cependant vous collaborez au journal de Vaillan-
ceau.

— Qu'est-ce que cela prouve?... Je sais que Griffonnier, qui appartient à cette catégorie de républicains qui déshonorent notre parti, a, selon son ignoble habitude, traité de mouchard mon rédacteur en chef. . . . Vaillanceau lui a envoyé des témoins, mais Griffonnier a répondu qu'il ne se battait pas, que Proudhon ne s'était pas battu, et qu'il ne voyait pas par conséquent pourquoi lui, Griffonnier, se battrait.... Voilà tout ce que je sais....

— En vérité, pour un rédacteur du *Devoir* vous êtes bien en retard sur un fait qui vous intéresse, après tout.... Faut-il donc que ce soit moi qui vous apporte les dernières nouvelles?

— Donnez-les.

— Eh bien, Griffonnier est revenu sur sa première décision...

— Ah! il consent à aller sur le terrain?

— Sur le terrain ? . . . pas précisément . . . Il a proposé tout d'abord de s'enfermer avec Vaillanceau dans une chambre obscure . . .

— Pourquoi faire ?

— Pour entamer une conversation à coups de couteau.

— Il est fou, cet homme.

— Pas le moins du monde . . . Il fait des propositions impossibles, parce qu'il sait qu'on ne les acceptera pas . . . Comme après cette offre de duel grotesque chacun s'est moqué de lui, il a déclaré qu'il consentait à aller sur le terrain, mais à la condition qu'on se battrait au pistolet . . .

— Bien.

— Attendez . . . à bout portant . . . une arme chargée ; l'autre, non.

— C'est un enragé que cet animal-là.

— Allons donc ! c'est un homme qui veut poser pour le brave et qui tient avec ça énormément à sa peau.

— Il me semble cependant que ce n'est pas à lui, qui est l'insulteur, qu'il appartient de poser les conditions.

— Mon cher Roger, si j'étais à la place de votre rédacteur en chef, je ne me soucierais pas le moins du monde des insultes de Griffonnier . . . Ce Griffonnier est un misérable qui s'est faulé on ne sait comment dans la presse démocratique, et ce ne sont pas ses basses insultes qui pourront entacher l'honneur de Vaillanceau ; celui-ci, au moins, a toujours payé de sa personne ; il arrive à peine de Lambessa où il a été transporté au coup d'Etat, et nous l'estimons et le vénérons tous.

— C'est vrai.

— Ah ! voici Clément. Peut-être saura-t-il quelque chose !

Celui qu'on venait d'appeler Clément s'approcha.

— Eh bien ? lui demanda-t-on.

— Ce qui était à prévoir est arrivé . . . Vaillanceau aurait à la rigueur accepté le duel de Griffonnier ; mais, heureusement, on l'en a dissuadé . . . D'ailleurs, on com-

mence à murmurer de tout côté contre Griffonnier, on fait remarquer que partout où il passe il sème la discorde, et qu'il traite un peu trop facilement les gens de mouchards.

— En effet, pour peu qu'on ne pense pas comme lui, il vous lance ce suprême argument : Vendu ! bonapartiste !

— On fait une enquête sur le bonhomme, et il paraît que son passé est assez ténébreux... Il aurait, assure-t-on, prêté serment au coup d'Etat... Enfin, on découvre que, pour un homme qui affecte tant de pureté politique, il n'est rien de bien propre.

— On devrait en faire justice une bonne fois.

— Avez-vous vu son article de ce soir ?

— Il insinue que tous les rédacteurs du *Devoir* sans exception touchent des appointements secrets à la Préfecture de police.

— C'est infâme !

L'heure du spectacle venait de sonner. Les trois journalistes entrèrent au théâtre du Palais-Royal.

Au second acte, Gloria arriva. Roger s'en vint s'asseoir à côté d'elle aux fauteuils d'orchestre.

— J'ai passé quatre jours à fouiller tout Villiers-le-Bel ; pas plus de Clarisse que sur ma main... Mais il n'y a pas de fumée sans feu, elle y avait habité il y a un mois... Elle serait maintenant à Vaucresson ou dans les environs... Il faudra que j'y aille... Et toi, qu'as-tu fait ?

— Moi, rien. Je m'ennuie quand je ne te vois pas.

— Pauvre Roger !

Elle lui serra la main.

— Je comprends ça, dit-elle. Dussol est enfermé, Leclerc est au diable, il ne reste plus que nous deux.

A l'entr'acte, Roger fit :

— Il n'est pas drôle, ce vaudeville... Si nous sortions pour prendre un bock ?

— Je veux bien, répondit Gloria.

Ils allèrent à un café voisin.

En un coin de la salle, à une table isolée, quelques personnes discutaient ; dans le nombre se trouvait un homme de quarante-cinq ans environ, portant une barbe à peu près blonde, ayant un assez grand front et un regard d'une fausseté choquante : c'était Griffonnier. Roger l'avait vu en entrant, mais il ne lui avait adressé qu'un coup d'œil de mépris : quant à Gloria, elle n'y avait point pris garde.

Les deux camarades étaient donc en train de boire et de causer, lorsque tout à coup Gloria interrompit sa phrase, éprouva comme un tremblement nerveux, ses joues s'empourprèrent : elle venait d'apercevoir Griffonnier.

Avant que Roger eût pu lui demander ce qui lui arrivait, elle fut debout, et, allant droit au groupe, s'élança sur l'adversaire de Vaillanceau.

Alors une scène orageuse éclata. Roger ne comprenant rien à ce qui se passait, s'était précipité sur les pas de Gloria, tandis que tout le café se levait ; mais il n'eut que le temps de voir sa camarade cingler d'un coup de cravache la figure de Griffonnier et de lui entendre dire à cet homme ;

— Misérable ! vous prétendez que vous ne me connaissez pas ? Il y a trois ans, vous ne m'avez que trop connue, pour mon malheur et celui de mon père, alors que je m'appelais Louise Jeandet !

Roger Bonjour devint livide et chancela. Ces deux derniers mots venaient de lui apprendre que Gloria était sa sœur.

CHAPITRE LXVII

DUEL A MORT

A un cinquième de la rue des Gravilliers, dans le vieux quartier du Temple, Roger écrit. Il écrit à Leclerc, et il écrit à sa sœur.

A celle-ci, il apprend ce qu'il sait depuis la veille : qu'il est son frère ; il la conjure de rompre toute relation avec le prince, et de revenir à une vie correctement honnête.

A Georges aussi, il fait part de sa découverte, et il place Louise sous sa protection.

Que va donc faire Roger ?... Voici :

Le journaliste, après la scène du Palais-Royal, a reconduit Gloria chez elle ; il l'a calmée, comme il a pu ; et l'a quittée, après s'être bien assuré qu'elle n'attendait personne. Gloria a remarqué cette inquiétude, et s'est dit :

— Est-ce qu'il se figure que je reçois des amants en l'absence du prince ?... Cela n'est pas ; mais quand cela serait, qu'a-t-il à y voir ?... Gustave l'aurait-il chargé de me surveiller !... Non, c'est impossible.... Me surveille-t-il pour son propre compte ?... Qui sait ?... Mais, dans ce cas, quel mobile le pousse ?... Ah ! j'ai peur de comprendre.... Voilà longtemps qu'il me regarde drôlement... Ce soir, au théâtre, il m'a pressé la main d'une manière étrange.... C'est cela, Roger en tient pour moi !... Pauvre Roger !... C'est un si bon garçon ! mais l'amour ne se commande pas.... Je l'aime comme un ami, comme un frère.... Mais je ne crois pas qu'il devienne jamais mon amant.... Et pourtant, il vaut mieux que beaucoup d'autres.... Pauvre Roger ! il doit être pauvre, bien pauvre, je le sens, j'en suis sûre,

et il n'ose pas me faire sa déclaration Pauvre Roger!

En disant cela, Gloria avait décroché du mur une photographie encadrée, qui pendait entre celles de Leclerc et de Dussol, et elle l'avait regardée longtemps avec tendresse, les yeux mouillés de larmes.

De son côté, Roger pensait à Gloria.

— Chère Louise ! se disait-il Pendant trois ans, j'ai vécu à côté d'elle, sans savoir qu'elle était ma sœur. Bien qu'elle ne fût pour moi qu'une camarade comme Dussol et Georges, je me sentais attiré vers elle, j'éprouvais pour elle une affection plus forte, plus sérieuse C'était la voix du sang qui me parlait ! . . . Chère Louise ! Et c'est ce misérable Griffonnier qui l'a déshonorée ? . . . Oh ! il me faut une réparation éclatante ! . . . Mais que dis-je ? . . . Je deviens fou D'après les lois stupides et barbares qui régissent la société, mon devoir serait d'obliger Griffonnier à épouser ma sœur Hélas ! que le monde est idiot ! sous prétexte de réparation sociale, il condamne la fille déshonorée à devenir l'esclave du criminel qui l'a flétrie Non ! il n'en sera pas ainsi Je tuerai Griffonnier !

Et Roger s'était endormi sur cette pensée. Quelle triste nuit il passa ! Son rêve était troublé par le hideux cauchemar. Il voyait l'ignoble Griffonnier jetant sa sœur dans la boue ; puis, arrivait le prince qui couvrait Louise de pièces d'or qu'il lui lançait par poignées, et à mesure que cet or touchait Gloria il se changeait en boue. Enfin, au-dessus de cet horrible tableau, dans un horizon rouge de sang, apparaissait une figure aux traits effacés ; c'était son père, à lui et à Louise. Louise tendait les mains vers cet homme, l'appelait à son secours, et cet homme fuyait, se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre, la repoussait. Après avoir abandonné son fils aux jésuites, il abandonnait sa fille à la honte et à la misère. Alors, Roger s'éveillait en sursaut et maudissait son père.

Le lendemain, il avait juré que, Griffonnier ayant commis assez de crimes, il était temps de faire disparaî-

tre ce scélérat du nombre des vivants, puisque ses forfaits étaient d'une nature telle qu'ils échappaient à l'action de la justice.

Ah! qu'il lui tardait de tenir ce misérable au bout d'une épée ... Il prendrait, pour le forcer à venir sur le terrain, le prétexte de la basse insinuation formulée la veille contre tous les rédacteurs du *Devoir*, et il le contraindrait bien à marcher !

Aussi, une fois qu'il eut serré dans sa poche les deux lettres à Louise et à Georges (car il fallait tout prévoir), il se leva pour se rendre à son bureau de rédaction, où il pensait trouver deux amis qui consentiraient à lui servir de témoins. Il allait au duel avec confiance ; tout lui disait que, dans une affaire d'honneur, la victoire doit toujours rester à l'honnête homme ; il ne s'était jamais battu, il n'avait jamais tenu un fleuret de sa vie, mais cela lui importait peu ; il avait le droit pour lui, il avait au cœur une haine légitime qui décuplait ses forces, et la seule crainte qu'il ressentait par instants était que Griffonnier refusât la lutte. Mais, pour l'y forcer, il était résolu à tout.

Il se disposait donc à quitter sa chambre ; au moment où il se levait, il sentit ses jambes faiblir sous lui, et il n'eut que le temps de s'appuyer sur sa table. Revenu à la réalité, il se rappela, grâce à son estomac qui semblait se déchirer, que depuis quinze jours il ne se nourrissait que de pain, et que la veille il n'avait même pris aucun aliment, sauf le bock de bière que, pour cacher sa détresse, il avait bu le soir avec Gloria.

Il se regarda dans un carreau de miroir collé contre le mur ; son visage était décomposé ; ses yeux, entourés d'un cercle de bistre, étaient gonflés au-dessous des paupières, tels que les yeux d'un vieillard qui sort d'une orgie ; ses traits étaient allongés, ses joues semblaient creuses, deux lignes fortement accentuées et tirées obliquement allaient comme un sillon de ses narines aux deux coins de sa bouche ; son teint pâle avait pris une

couleur mi-jaune mi-verdâtre, comme si son visage n'avait pas été lavé depuis longtemps ; sa peau s'était couverte de rugosités ; ses tempes paraissaient s'enfoncer dans son crâne, et, sous ses cheveux qui, effet bizarre, avaient l'air d'être éclaircis, on distinguait le cuir chevelu qui avait revêtu une blancheur mate. Roger ne se reconnaissait pas, il ne pouvait croire que la figure qu'il apercevait dans le miroir réflecteur fût la sienne, et il avait raison ; cet homme n'était pas le joyeux bohème que nous avons connu, c'était le spectre de la faim.

Cette faiblesse cependant passa. Quand on endure la faim, on ressent comme cela des anéantissemens passagers qui vont augmentant de force et d'intensité, jusqu'à ce qu'une dernière faiblesse plus écrasante que les autres vous saisisse et vous cloue sur un lit, à moins que ce ne soit sur le trottoir de la première rue venue. Il est vrai que dans ce cas les bons bourgeois, dont l'estomac n'a jamais souffert que des indigestions, se détournent de vous avec horreur, en disant : Pouah ! un ivrogne !

Cette première crise terminée, Roger résolut de ne pas attendre la seconde, et descendit en toute hâte. Il lui restait quatre sous de sa pièce de un franc de la veille. Il mangea pour deux sous de pommes frites et but un quart de gros-bleu ; puis, quelque peu réconforté par cette nourriture, il se rendit aux bureaux du *Devoir*.

Tous les rédacteurs étaient assemblés.

— Vous arrivez bien à point, lui dit Vaillanceau, nous n'attendions plus que vous, mon cher Roger... Avez-vous lu l'article de Griffonnier ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une infamie, et je vais lui en demander raison personnellement.

— Vous avez tort... Nous avons tous décidé, ici, que nous n'opposerions plus désormais aux injures de ce misérable qu'un unanime mépris.

— Bien... Mais, sans engager la rédaction, croyez-vous que je puisse agir pour mon compte particulier ?

— Certainement... Le malheur est que votre démarche n'aboutira pas, et qu'elle ne servira qu'à faire croire au public qu'il se trouve encore un honnête homme pour juger Griffonnier digne de lui.

— Cet homme est un lâche, je le sais, répondit Roger ; mais, dussé-je le traîner sur le terrain par les oreilles, il y viendra.

— Bonne chance !

— Il est onze heures... Griffonnier est au café Procope, occupé à s'absinther... Qui vient avec moi ?

Un jeune rédacteur se leva. Roger serra la main à ses amis et partit.

Quelques minutes après, il entra au café Procope, où, comme il avait eu raison de le penser, se trouvait Griffonnier, attablé et entouré de la riche collection de coquins de son espèce qui composaient son état-major.

— Monsieur, dit Roger, s'adressant au misérable d'une manière polie mais sèche, j'ai à vous parler.

— Je vous écoute, répondit l'autre avec impertinence et sans se déranger.

— Mais ce que j'ai à vous communiquer, monsieur...

— Parlez, je vous dis. Je suis de ceux auxquels toutes communications peuvent être faites sans mystère.

Roger sentit le rouge de la colère empourprer ses joues.

— Eh bien, monsieur, je viens vous demander raison de l'odieuse insinuation que contient votre article d'hier soir à l'égard de la rédaction du *Devoir*.

— Ah ! vous faites parti du *Devoir* ?

— Vous le savez bien, monsieur !

— Alors, écoutez-moi à votre tour, jeune homme, fit Griffonnier d'un air de protection affectée ; si vous voulez un bon conseil, laissez-moi tranquille... Je n'ai que faire des visites des rédacteurs du *Devoir*.

— Pourquoi les insultez-vous, dans ce cas ?

— Dire la vérité aux gens n'est pas les insulter.

— Misérable !

— Allons, jeune homme, vous vous emportez bien à tort... C'est vous qui m'insultez... Mais, heureusement, j'ai pitié de vous... Je comprends très-bien que vous êtes l'envoyé de Vaillanceau qui a peur de moi...

— Peur de vous ?... Vaillanceau ?... Ah ça ! voyons, voudriez-vous donner le change à la galerie ?... Croyez-vous que tout le monde ne voit pas qu'avec vos propositions de duels impossibles, le poltron, c'est vous !

Griffonnier haussa les épaules.

— Oui, vous êtes un poltron, et, quand vous déclarez ne devoir jamais vous battre qu'à la condition que la vie de votre adversaire et la vôtre seront jouées à pile ou face, c'est que vous pensez que personne n'acceptera un pareil duel, c'est que vous savez que personne ne consentira à en être le témoin, c'est que vous êtes un lâche !

— Savez-vous que vous commencez à me donner sur les nerfs, jeune homme, avec vos airs de fend-le-vent ?... Allez dire à votre patron que je n'ai pas de temps à perdre à corriger ses employés.

— Triple misérable que vous êtes ! vous n'ignorez pas que je viens ici pour mon compte.

— Ah ! fit Griffonnier avec un sourire cynique, ah ! j'y suis, vous venez de la part de certaine gadoue avec qui vous étiez hier au soir et qui m'insultait, elle aussi.

— Oh ! l'infâme ! rugit le journaliste.

— Sachez alors, jeune homme, que je n'ai pas l'habitude de me compromettre avec les chevaliers-servants des filles de joie.

La patience de Roger était à bout. A cette suprême insulte, Roger furieux d'entendre avilir aussi ignoblement sa sœur par le scélérat même qui l'avait déshonorée, Roger bondissant sous cette odieuse imputation de proxénétisme qui est une des basses calomnies dont se servent à tous propos les coquins en guise d'arguments,

Roger saisit à deux mains Griffonnier par son habit, le secoua rudement et lui cracha en plein visage.

Les consommateurs, qui assistaient à cette scène et qui, voyant la retenue primitive de Roger et le flegme calculé de Griffonnier, n'étaient pas intervenus tant qu'il n'y avait eu que des paroles échangées, étaient loin de s'attendre à un pareil dénouement, et surtout à un dénouement si brusque ; aussi, quand les amis de Griffonnier se précipitèrent sur Roger pour porter secours à l'autre, celui-ci, aveuglé par la salive de son adversaire, se débattait contre le jeune homme qui, après l'avoir maculé, lui infligeait encore deux vigoureux soufflets.

L'entourage de Griffonnier allait faire un mauvais parti à Bonjour ; mais, par bonheur pour lui, tous les autres consommateurs s'interposèrent, et, lui donnant même raison, séparèrent les combattants.

Le rédacteur du *Devoir* qui avait consenti à accompagner Roger Bonjour s'était tenu en dehors du café pendant l'altercation, afin que, si des coups devaient être portés, l'attaque n'eût pas l'air d'avoir été préméditée ; mais, lorsqu'il entendit le tumulte, il n'écoula que son amitié et s'élança à son tour dans la mêlée, à l'instant où Griffonnier, l'œil hagard, le visage pourpre et la barbe fuisselante de crachats, hurlait :

— Polisson ! vaurien ! canaille ! vous me paierez cet outrage !... je le laverai dans votre sang !... nous irons sur le terrain, mais pas pour entamer un de vos duels de fleuquets... nous nous battons à mort !

— Parbleu ! répondit Roger, mais c'est précisément ce que je demande... Je souscris d'avance à toutes vos conditions.

— Malheureux ! que dites-vous ? fit à voix basse l'autre rédacteur du *Devoir*... Il va vous proposer son fameux duel à bout portant.

— Je l'accepte.

— Vous êtes fou.

— Non, je sais ce que je fais.

Et, prenant à part son collaborateur, Roger lui dit :

— Mon cher, il y a au fond de cette affaire quelque chose de mille fois plus grave que l'article de ce misérable. J'ai à venger une injure terrible que je ne puis vous dire; j'ai à effacer un affront sanglant fait à un des miens, je le jure sur l'honneur.

— Dans ce cas, je suis à vos ordres.

Griffonnier avait choisi ses deux témoins. Le calme s'était rétabli dans le café. Roger et son ami avaient pris place à une table.

Un des témoins vint à eux.

— Monsieur, dit-il à Roger, après l'outrage public dont vous vous êtes rendu l'auteur, il ne vous reste plus, pour en préparer la réparation, qu'à désigner deux personnes à qui nous ferons savoir les volontés de M. Griffonnier.

— Voici d'abord monsieur, répondit Roger en désignant son ami.

— Mais un seul témoin ne suffit pas.

— Eh bien, ce soir, monsieur...

— Ce soir?... un outrage comme le vôtre appelle une réparation immédiate.

— Cependant, fit l'ami de Roger, pour un duel, et surtout pour un duel à mort, un témoin ne se trouve pas comme cela en cinq minutes.

A ce moment, la porte du café s'ouvrit, et un jeune homme entra. Le nouveau venu alla au comptoir, dit quelques mots au patron, celui-ci désigna la table où était assis Roger, et le jeune homme, qui n'était autre que Laborel, s'avança.

— Monsieur Roger Bonjour ? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Je viens de votre bureau, et, comme j'ai à vous entretenir de choses qui ne souffrent aucun retard, j'ai pris la liberté de me faire indiquer où je pourrais vous trouver.

— Vous avez bien fait... Asseyez-vous donc.

Le témoin de Griffonnier, comprenant qu'il était de trop, se retira; mais, en se retirant, il dit :

— A midi, monsieur... C'est tout le délai que nous pouvons vous accorder.

— C'est bien, monsieur, à midi.

— Monsieur, commença Laborel, j'ai d'abord à vous apprendre une triste nouvelle... Votre oncle, M. Paul Rameau, est mort.

— Mon oncle est mort ? fit tristement Roger.

— Hélas ! oui, monsieur, il y a huit mois... En mourant, il m'a chargé de vous porter ses adieux et ses dispositions dernières, — car, je puis le dire, j'étais son seul ami, — et je vous prie de croire que, si je ne vous ai pas vu plus tôt...

Roger interrompit Laborel :

— Vous étiez, venez-vous de me dire, le seul ami de mon oncle Rameau ?

— Oui, monsieur, et j'en suis fier.

— Vous êtes alors mon ami.

Et il lui tendit sa main loyale que l'honnête Laborel serra.

— Eh bien, reprit Roger, je réclame de vous, en qualité d'ami, un service que vous ne pouvez me refuser.

— Monsieur Roger, je suis prêt à me faire tuer pour vous comme je me serais fait tuer pour votre oncle.

— Je vais me battre en duel... Soyez mon témoin.

— Vous battre en duel ? s'écria Laborel effrayé.

— Oui, pour une raison des plus graves.

— Mais laissez-moi au moins le temps de vous dire que...

— Non. Une réparation d'honneur passe avant tout. Réglons d'abord la rencontre que je dois avoir avec un misérable et puis nous causerons de tout ce que vous voudrez.

— Mais, monsieur Roger...

— Voyons, êtes-vous mon ami, oui ou non ?

— Oh ! monsieur Roger, c'est-à-dire que je vous aime,

tenez, comme un frère... Nous avons souvent parlé de vous avec M. Rameau, allez.

— Eh bien, donnez-moi votre parole que vous me servirez, avec monsieur que voici, de témoin dans cette affaire, jusqu'au bout.

Laborel avait souvent entendu parler de duels entre journalistes, duels qui ne se terminent généralement par une égratignure. Il n'attacha aucune importance à ce que Roger lui demandait et promit.

Immédiatement, les pourparlers s'engagèrent entre les quatre témoins. Ceux de Griffonnier dictèrent les conditions auxquelles il fallait s'attendre. Pour le coup, Laborel n'y vit plus et comprit, mais trop tard, la gravité de l'engagement qu'il avait pris. Il n'était plus temps de reculer. Laborel, anéanti par la responsabilité imprévue du rôle qu'il allait jouer dans le drame sanglant qui se préparait, Laborel laissait son compagnon débattre avec les témoins de Griffonnier les conditions de la rencontre. Elle fut fixée à trois heures de l'après-midi. On devait sortir même du département. Du côté de Vaujours, dans un coin de la forêt de Bondy, les témoins de Griffonnier connaissaient un endroit propice, situé à quelque distance de la ligne du chemin de fer de Soissons; là, tout près, se trouvait la campagne d'un de leurs amis, chez lequel on transporterait la victime, et, pour éviter toute poursuite, on déclarerait un accident, les quatre témoins s'engageant à certifier le fait, si besoin était. D'ailleurs, l'affaire serait tenue secrète et aucun procès-verbal ne devait être publié.

Roger accepta tout, mangea un morceau à la hâte avec ses deux témoins; Laborel avait tenu à offrir à déjeuner, espérant dissuader son nouvel ami de ce terrible duel, mais il s'était heurté à une résistance opiniâtre.

— Monsieur Laborel, avait dit obstinément Roger, cet homme est de trop sur terre; il faut que je le tue.

— Mais si c'est vous qui êtes tué?... Vous ne savez donc pas que je suis chargé...

— Je ne veux rien savoir. Vous m'apprendrez en route ce que vous avez à m'apprendre ; pour le moment, laissez-moi songer à toutes les précautions nécessaires.

Laborel était navré ; il voulait parler, mais Roger lui fermait toujours la bouche. D'ailleurs, il le comprenait, après l'outrage éclatant infligé le matin à Griffonnier, Roger ne pouvait pas, pour n'importe quel motif, refuser le duel qu'il avait lui-même cherché ; aussi Laborel subissait-il la situation avec désespoir.

Le déjeuner, si rapide qu'il fut, mit complètement d'aplomb le pauvre Roger qui n'avait auparavant dans le ventre que deux sous de pommes de terre du matin. Après le repas, le journaliste prit un congé d'une heure et alla s'enfermer dans sa chambre.

Mais revenons brièvement sur le passé et disons en deux mots ce qui était arrivé à Laborel.

Laborel, après avoir été arrêté au cercle du Chapeau-Rouge en compagnie de Garocher et d'autres filous, n'avait pas eu de peine à faire reconnaître son innocence par trop évidente, puisque, dans la soirée de l'arrestation, il avait perdu tout ce qu'il possédait. C'est pourquoi, au bout de huit jours de détention, il fut remis en liberté, tandis que Garocher et les autres passaient en correctionnelle, et, comme il fut facilement établi qu'il avait été victime de grecs émérites, le juge d'instruction lui fit même restituer l'argent dont on l'avait dépouillé. A sa sortie de prison, Laborel n'avait fait qu'un saut pour aller aux bureaux du *Devoir* ; car un employé du greffe lui avait appris que c'était le journal auquel collaborait Roger Bonjour.

A trois heures précises, deux voitures de remise débarquaient à l'endroit indiqué sept personnes : les deux adversaires, les témoins, et un médecin, ami de Griffonnier, qui avait consenti à venir signer, pour la victime du duel, une déclaration de mort par accident. Quant aux témoins, ils s'étaient engagés réciproquement et par écrit à taire la rencontre.

En route, dans la voiture, Laborel avait raconté à Roger Bonjour ses mésaventures au Cercle du Chapeau-Rouge, où il était allé pour rencontrer le gérant de l'*Aspic*, M. Ménard.

— Ménard ! s'était écrié le journaliste ; mais il est mort depuis six mois !

— Allons, avait pensé Laborel, c'était encore un piège de nos ennemis.

Puis, voulant encore, quoique sans espoir, empêcher le duel, il avait dit :

— Ah ! monsieur Roger, si vous saviez ce que j'ai à vous apprendre, vous ne vous battriez pas.

— Qu'importe ce que vous avez à me dire ?

— Oh ! cela est très-grave.

— Eh bien ! alors, ne m'apprenez rien encore ; car il faut à tout prix que ce duel ait lieu.

Et Laborel s'était tu, le cœur bien gros. Il sentait que, pour que Roger marchât avec tant de vaillance à la mort, il fallait qu'il y eût quelque chose de terrible qu'il ne pouvait divulguer.

On chargea les pistolets, qui étaient tous deux exactement semblables, l'un à balle, et l'autre simplement à poudre. Puis, on se sépara en deux groupes pour donner aux deux adversaires le temps de conférer une dernière fois avec leurs témoins.

Laborel vint à Roger et, le prenant à part :

— Me permettez-vous enfin de vous dire ?...

— Oui ; mais dites vite ; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je suis chargé, monsieur Roger, de vous transmettre l'héritage de votre oncle. Avant de mourir, M. Paul Rameau avait réalisé sa fortune ; la voici contenue dans ce sachet ; elle se monte à vingt millions.

Roger pâlit. La fortune, une fortune colossale, lui arrivait, au moment où il allait mourir.

— C'est bien, dit-il en rendant le sachet à Laborel, c'est bien, monsieur ; mais j'ai à exercer une ven-

geance... Si je trouve la mort dans ce duel, vous partagerez cet héritage entre ma sœur et les deux personnages dont voici les noms... Prenez au surplus ces lettres que j'ai écrites ce matin ; vous les remettrez à leur adresse, et vous vous entendrez avec M. Georges Leclerc, à qui est destinée celle-ci, pour l'exécution de mes dernières volontés.

Laborel prit les lettres. A l'aspect de ce courage stoïque, il sentit toute frayeur s'éloigner de son âme, et, admirant et aimant Roger, il se jura de le venger à son tour s'il succombait.

Le médecin qui, pendant le colloque, avait tenu les pistolets, les remit aux témoins qui les examinèrent encore. En les soupesant, Laborel remarqua, à la crosse de celui qui lui semblait être le pistolet chargé, une légère marque presque imperceptible ; une sorte d'effluve pratiquée avec la pointe d'un canif.

— Ces pistolets ont été apportés par les témoins de l'autre, pensa-t-il ; il y a là-dessous un assassinat combiné par ces gredins.

Un moment, il eut l'idée de protester ; mais, tout ce qui lui était advenu depuis son départ d'Amérique avait fini par lui donner une force de caractère invincible. Il ne dit rien ; les témoins de Griffonnier ne virent même pas qu'il s'était aperçu de quelque chose. Mais, quand le médecin présenta aux adversaires les pistolets, la crosse en l'air :

— Pardon, monsieur, dit Laborel en sortant de sa poche un immense foulard, mettons ces armes dans un chapeau, et recouvrons-les, je vous prie ; il n'est pas nécessaire, pour en faire le choix, qu'elles soient à découvert.

Et, joignant l'action à la parole, il enveloppa les pistolets, aux yeux des témoins déconcertés. Griffonnier commençait à être visiblement inquiet.

— A vous, M. Griffonnier, dit Laborel ; vous êtes

l'insulté, choisissez ; votre adversaire prendra l'arme que vous lui laisserez.

Griffonnier essaya de se donner une contenance, passa sa main sous le foulard et prit un pistolet. Roger s'empara vivement de l'autre.

Les deux adversaires étaient l'un devant l'autre. Ils posèrent réciproquement sur leurs poitrines la gueule de leurs armes. En tournant et retournant la sienne, Griffonnier jetait sur la crosse un regard scrutateur. Puis, il blêmit affreusement.

— Feu ! cria Laborel qui ne perdait pas de vue l'ex-instituteur.

Et, au moment où celui-ci allait faire un mouvement de recul, une détonation se fit entendre, et Griffonnier tomba, le cœur percé par la balle de Roger.

CHAPITRE LXVIII

LOUISE

En rentrant chez elle, Gloria jeta sur son lit la rotonde de cachemire blanc qui recouvrait ses charmantes épaules, et, nonchalamment, elle entraîna avec elle Roger sur le canapé.

— J'espère maintenant, dit-elle, que vous allez, monsieur le mystérieux, me donner le mot de votre conduite énigmatique d'aujourd'hui.

— Comment ! énigmatique ?

— Dame ! tu commences par m'écrire à deux heures de ne pas sortir de toute l'après-midi ; que ce soir « on m'apprendra » une nouvelle de la plus haute importance. A six heures, je te vois arriver mis comme

un prince ; tu m'emmènes dîner au Grand-Hôtel, dîner au champagne...

— Pardon, le cliquot, c'est toi qui l'as demandé ; il n'était pas dans mon programme.

— Mon cher, il n'y a pas de bon dîner sans champagne ; tu m'avais parlé d'un balthazar épatant ; je l'ai fait compléter... Enfin passons... Je m'attendais à te voir d'une gaité folle ; je me disais : on va casser la vaisselle au dessert... Et puis, pas du tout...

— Tu me trouves triste ?

— Non, je te trouve sérieux... Ce n'est plus mon Roger ordinaire que j'ai pour compagnon : on m'a changé mon Roger !... parole d'honneur !

— Et que penses-tu, Louise ?

— Bon, voilà encore que tu m'appelles Louise..

— N'est-ce pas ton nom ?

— Oui, mais puisque je l'ai quitté !.... Depuis mon petit coup de théâtre d'hier soir qui t'a appris mon nom de famille, tu ne m'appelles plus Gloria.. Voyons, est-ce que ce n'est pas joli, Gloria ?

— Non.

— Par exemple !

— Ce nom me déplaît.

— Quelle lubie ! Tu me l'as bien donné cependant pendant trois ans.

— Parce que j'ignorais que tu t'appelais Louise.

— Alors, tu aimes mieux maintenant me donner ce nom que celui de Gloria ?

— Oui.

— Eh bien ! soit. Bien que ce nom ne ramène dans ma mémoire que de tristes souvenirs, pour toi, Roger, pour toi seul, je serai Louise... Je t'ai compris, va !

— Tu m'as compris ?

— Sans doute... Ce qui nous arrive aujourd'hui devait nous arriver infailliblement un jour ou l'autre... On ne vit pas impunément côte à côte pendant des années sans se trouver attirés l'un vers l'autre ; l'amitié devient

à chaque moment plus forte ; et, quand on ne voit autour de soi que de faux plaisirs, quand on s'est aperçu qu'on avait là tout près le bonheur qu'on était allé chercher bien loin, quand on interroge son cœur...

— Louise, que veux-tu dire ?

— Roger, tu m'aimes !

— Je t'aime ?

— Ne mens pas... Tu m'aimes !

— C'est vrai... Je t'aime beaucoup ; mais pas comme tu crois.

— Si, de tout ton cœur.

— De tout mon cœur, mais...

— Il n'y a pas de mais... Hier, tu t'inquiétais de ma conduite comme un mari jaloux ; ce soir, tu m'as demandé si ça me causerait quelque peine de ne plus revoir le prince.

— Et tu m'as répondu que tu ne l'avais jamais aimé.

— J'étais sincère... Je te le dis encore : je ne l'ai jamais aimé.

— Cependant, tu lui as... tu lui as appartenu...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Pauvre Louise !... Ah ! maudit, mille fois maudit ce misérable qui t'as déshonorée !

— Griffonnier ?... Oui, tu as raison, c'est un misérable... Mais, je t'en prie, Roger, ne parlons plus de cela.

En disant ces mots, elle se serrait contre lui et elle lui pressait fiévreusement les mains.

— Nous n'avons plus de raison d'ailleurs de parler de ton suborneur, reprit Roger... car c'est une des nouvelles que j'ai à t'apprendre, Griffonnier n'existe plus.

Gloria abandonna vivement la main du journaliste et avec un effroi :

— Griffonnier est mort ?... Tu l'as... ?

— Je l'ai tué.

— Tu l'as tué ? Malheureux ! qu'as-tu fait ? on va t'arrêter.

— Je ne l'ai pas assassiné... Je l'ai tué loyalement en duel.

— Ce soir ?... tu t'es battu ce soir !... Voilà pourquoi, dans ta lettre, tu avais écrit qu'on m'apprendrait une nouvelle importante.

— Oui, car on aurait pu avoir à t'apprendre ma mort.

— O Roger, que tu es grand, que tu es noble, que tu es courageux !... Roger, mon cher Roger, pardonne-moi si je n'ai pas plus tôt deviné ton amour.... Roger, je t'aime !

Et elle approcha de lui ses lèvres pour l'embrasser sur la bouche ; mais lui, prenant la tête de Gloria entre ses mains, déposa un fort baiser sur son front brûlant.

— Je te comprends maintenant, reprit-elle avec passion ; tu ne veux pas de Gloria, et, tu as raison, je ne suis pas digne de toi, tu veux que je revive sous le nom de Louise, et que, sous ce nom que je reprendrai pour toi seul, j'aie mon premier, mon seul amour !

— Louise, tais-toi.

— Me taire ! me taire, quand je t'aime, quand je t'adore !

→ Tais-toi, te dis-je !... Tu n'as pas le droit de m'aimer.

— Mais tu es fou, Roger... Je ne te comprends plus... Je n'ai pas le droit de t'aimer, dis-tu ?... Mais ne m'aimes-tu pas, toi ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Mais pas comme tu m'aimes... Oh ! tiens, je tremble...

— Qu'as-tu, ô mon Roger ?... Tu pâlis... Il semble que tu te sens mal...

— Ce n'est rien...

— Roger, je t'en supplie, ne me cache rien ; qu'as-tu ?

— J'ai... j'ai... que ton amour me fait frémir.

— Frémir... pourquoi ?

— Ecoute, Louise... Dans ta jeunesse n'as-tu pas entendu parler d'un frère ?

— Mon frère Paul ?

— C'est... c'est... c'est moi.

A cette révélation inattendue, Gloria eut un moment d'hésitation ; puis, elle se jeta au cou de Roger, et l'embrassant :

— Eh bien ! Paul, je t'aimerai comme une sœur !

— En même temps, ils se prirent les mains, se regardèrent les yeux dans les yeux, et versèrent un torrent de larmes... Etaient-ce des larmes de joie ?...

.....

Le lendemain, Roger prenait congé de Laborel qui, ayant accompli sa mission, avait hâte de se rendre à Bordeaux pour y attendre son frère Jacques. Avant de partir, le mandataire de Paul Rameau remit un poignard à l'héritier en lui disant :

— C'est la dernière volonté de votre oncle. Il ne vous suffit pas d'employer votre fortune à lutter contre l'ordre de Loyola ; il faut encore que, dans le sein de cette ténébreuse société, vous découvriez le violateur de Marguerite et que vous le frappiez au cœur avec le même poignard dont il s'est servi pour assassiner la fiancée de Paul Rameau.

Roger Bonjour jura de poignarder l'abbé Morris.

L'oncle Rameau était un homme de précaution. Il avait prévu le cas où les deux chèques arriveraient à son neveu, celui-ci étant dans la gêne ; aussi avait-il mis dans le sachet dix billets de mille francs de la banque de France. Sans doute, Roger eût pu négocier les valeurs qui représentaient sa fortune ; mais, vu l'importance de la somme, il était plus prudent qu'il allât réaliser lui-même l'héritage et qu'il ne se dessaisît des chèques qu'entre les mains du directeur de la banque de Moscou.

Après avoir souhaité bon voyage à Laborel, Roger

se rendit rue Le Pelletier, où habitait Gloria, à qui nous restituerons, si le lecteur le veut bien, son nom de Louise.

— Petite sœur, dit-il en entrant, comment as-tu passé la nuit ?

— Oh ! bien bonne... j'ai rêvé que nous retrouvions notre père, que Dussol recouvrait la raison, que Georges était chargé de décorer le nouvel Opéra, et que nous étions tous heureux.

— Chère Louise !... Je venais te parler justement de notre père... Une fois qu'il t'a eu chassée, n'a-t-il pas eu regret de son emportement ? ne t'a-t-il pas rappelée ?

— Je ne sais... je suis venue de suite à Paris.

— Et ne lui as-tu pas écrit depuis le temps ?

— Si, deux fois... Mais chaque fois la lettre m'est revenue avec la mention postale : « Destinataire inconnu. »... J'ai pensé ou qu'il avait changé de domicile sans donner sa nouvelle adresse, ou qu'ayant reconnu mon écriture et ne voulant plus entendre parler de moi, il avait fait écrire cela par le facteur afin de m'ôter l'envie de lui envoyer encore des lettres.

— Je penche pour ta première hypothèse, Louise... Notre père t'aimait à la folie. S'il t'a chassée, c'est dans un mouvement de colère qu'il a dû regretter tout aussitôt. Il n'en a pas été pour toi comme pour moi, qui ai été abandonné froidement.

— Pauvre Paul !

— Appelle-moi Roger... Mon nom d'emprunt, à moi, est meilleur à porter que celui de famille ; c'est mon nom de famille qui rappelle les mauvais souvenirs.... Ainsi donc, c'est bien entendu, tu seras ma petite sœur Louise, et je serai ton bon frère Roger.

Ils s'embrassèrent.

— Louise, je ne t'ai pas tout appris... J'ai un voyage à faire... Un voyage qui ne sera pas long, je l'espère, et

après lequel nous trouverons le calme et le bonheur... Que vas-tu faire pendant mon absence?

— Emmène-moi avec toi, Roger.

— Non, il ne faut pas que tu viennes dans la ville où je vais... Voici à quoi tu t'occuperas, Louise... Tu iras à Lyon et tu te livreras à la recherche la plus acharnée de notre père... Avec de la persévérance et de l'activité, tu arriveras à trouver cette nouvelle adresse que les employés de la poste n'ont pas voulu se donner la peine de découvrir... Tiens, prends ces quatre mille francs... As-tu assez?

— Je crois bien... Mais d'où sors-tu tout cet argent? Est-ce que tu as fait fortune, Roger?

— Ça, c'est mon secret. Je te mettrai au courant de tout au retour de ton voyage, si tu n'as pas perdu de temps de ton côté, petite sœur.

Ils s'embrassèrent.

A cet instant, le timbre de la porte d'entrée fit entendre son son argentin. Roger alla ouvrir. C'était leur ami, l'interne de la Salpêtrière.

— Ce cher Edmond!... je parie qu'il nous apporte des nouvelles de Dussol.

— Précisément.

— Bonnes ou mauvaises?

— Bonnes... Il y a beaucoup de mieux... On a réussi à lui faire admettre qu'il n'est qu'en léthargie.

-- Bigre! c'est un progrès.

— Enfin, avec beaucoup de soins on le guérira.

— Bientôt?

— Bientôt... Seulement, vous savez que la folie est une maladie qui reprend les gens au moment où l'on s'y attend le moins... Pour guérir radicalement votre ami, il faudrait supprimer pour toujours la cause de sa maladie, il faudrait lui ramener sa femme.

— Je la lui ramènerai, dit Roger.

— Bon, dit Louise, voilà déjà une partie de mon rêve qui se réalise!

LIRE PAGE (S)
AU LIEU DE PAGE (S)

434
334

Le soir même, sans dire où il allait, Roger partait pour la Russie, et, deux jours plus tard, Louise était à Lyon.

CHAPITRE LXIX

LES VINGT MILLIONS

Après avoir rapidement, en chemin de fer, traversé l'Allemagne en suivant la ligne de Luxembourg à Dresde par Francfort, ne s'arrêtant que dans les principales villes pour prendre quelques heures de repos, Roger arriva à Moscou par la nouvelle voie ferrée de Dunaburg à Smolensk, c'est-à-dire sans avoir à monter jusqu'à Pétersbourg.

Il descendit, rue de la Pétrowska, à cet hôtel qui porte sur son enseigne « hôtel de France », mais que tout le monde appelle *hôtel Morel*, remit son passeport au « dwornik » et reçut le lendemain son permis de séjour.

Comme bien l'on pense, Roger ressentait une légitime impatience d'entrer en possession de sa fortune. Aussi, malgré toutes les tentations qu'il éprouvait de visiter la somptueuse reine des cités slaves, il ne perdit pas son temps et alla droit à son but. Ni les richesses du Kremlin, ce Capitole de Moscou, ni les palais des tsars, ni les vieilles basiliques, rien ne tenta sa curiosité.

Tout au plus, alla-t-il, rêveur, songeant à sa sœur Louise, égarer quelquefois ses pas dans les spacieux jardins de Petrowski et sur les rives fleuries de la Moskowa.

On était, d'ailleurs, en été ; les boulevards et les perspectives étaient sillonnées en tous sens de voiture ;

à la française, on ne rencontrait pas dans les rues le moindre traîneau.

Les toilettes portées par les dames de l'aristocratie moscovite étaient des toilettes françaises, confectionnées selon la dernière mode de Paris ou venant de Paris même ; les grandes rues, droites et longues, les places immenses, tellement immenses que d'un bout à l'autre il était impossible de se rendre compte des proportions des édifices, tout cela semblait au jeune homme distrait un coin de la capitale de la France, et si, par moments, en portant ses regards autour de lui, il n'avait aperçu sur les boutiques des inscriptions en langue russe, si son œil, en se levant au ciel, n'avait rencontré ces forêts de dômes reluisants, surmontés de boules et d'étoiles d'or, ces tourelles et ces clochers élancés au bout desquels scintillaient les doubles croix de l'église schismatique dont les extrémités étaient reliées aux toits par d'interminables chaînettes argentées, si sa vue n'avait été brusquement trappée par les vives couleurs des palais à l'architecture bizarre, bariolés de nuances criardes, et par mille autres merveilles de la splendeur moscovite, bien souvent Roger se serait cru au sein même de son pays.

Sa pensée n'était pas à ce qui l'entourait.

Il allait, silencieux, dans une rue de Kitaï-Gorod, pensant au malheureux Dussol dont on lui avait promis la prochaine guérison, et tout à coup il se trouvait devant un bazar de bibelots chinois, adossé au mur d'un palais splendide, et dont le marchand l'interpellait pour lui offrir une paire de pantoufles de cuir ou de velours.

Alors, rappelé à la réalité, il secouait les pensées qui l'assiégeaient et pressait sa marche.

Le jour où il se rendit à la Banque, il était trois heures du soir ; il trouva la caisse et le cabinet du directeur fermés. En Russie, les grandes administrations, la poste même, ne sont ouvertes que de huit heures du matin à deux heures et demie du soir. Il sortit un peu ennuyé

de ce contre-temps et alla boire un verre de « sbecten » dans un « traktir » de Gazetmoï-Pereoulouk.

Puis, pour profiter du temps superbe qu'il faisait, il loua un « drojky » qui, pour la somme relativement modique de quatre roubles, le promena jusqu'à la tombée de la nuit à travers les jardins d'Alexandre, le parc de l'Ermitage et sur les imposants boulevards excentriques qui forment comme une double muraille de verdure à la ville.

A huit heures, il alla souper à Novo-Troïtsky, près du Marché, et, enfin, il s'en fut terminer sa soirée au Grand-Théâtre, où il entendit un opéra italien : là, se trouvant dans son élément, il se rappela qu'il était journaliste, ouvrit ses yeux et ses oreilles, admira à l'intérieur le magnifique char de victoire à deux attelages en sens inverse qui domine le vaste monument, et à l'intérieur fut frappé par l'élégance de la salle et la bonne composition de l'orchestre.

Le lendemain, il sommeilla toute la grasse matinée, déjeuna à l'hôtel, et, à une heure, il franchissait le seuil du cabinet du directeur de la Banque.

Ce directeur était un homme petit, trapu, à l'encolure épaisse, au visage bouffi ; sa lèvre supérieure se replissait vers le nez, et, de chaque côté jaillissait une touffe de poil, ébouriffés, qui constituaient une de ses moustaches grotesques, comme on n'en voit que chez les Russes.

Le propriétaire de ces moustaches était plongé dans des calculs quand Roger entra ; aussi, sans se déranger, se contenta-il de lui indiquer un siège. Roger, trouvant cette réception un peu froide, y répondit en sortant silencieusement son portefeuille duquel il tira les deux chèques de Paul Rameau et les mit sous les yeux du directeur.

— Ah ! c'est pour un encaissement ? fit celui-ci en fronçant ses sourcils broussailleux.

— C'est pour un encaissement comme vous dites, monsieur.

— Et vous vous nommez ?

— Paul Jeandet... J'arrive expressément de Paris pour toucher le montant de ces deux chèques.

— C'est bien, monsieur, revenez demain.

— Comment ! revenir demain ?... Ces deux chèques sont payables à vue... vérifiez, sur vos livres, si vous avez en caisse vingt millions appartenant à M. Paul Rameau... Ces vingt millions vous ont été transmis par la Banque générale de l'Amérique Russe, à laquelle ils avaient été primitivement déposés... Vérifiez encore la signature de M. Paul Rameau, mon oncle, si vous le voulez... Je pousserai même la complaisance jusqu'à mettre sous vos yeux, vu l'importance de la somme, tous mes titres, bien que cela ne soit pas nécessaire, ces chèques étant au porteur ; mais c'est tout ce que je puis faire.

Roger commençait à s'impatienter. L'accueil glacial du directeur, ce renvoi inopiné, n'étaient pas de nature à lui inspirer confiance ; de plus, il avait surpris dans les yeux du banquier une certaine expression d'inquiétude, qui l'avait agacé d'une façon toute particulière.

La Banque de Moscou maniait des centaines de millions par semaine ; aussi ne s'expliquait-il pas les tergiversations du directeur.

— Monsieur, dit le Russe après un moment de réflexion, je ne suppose pas que vous doutiez de la solvabilité de la Banque ; mais, néanmoins je vous prie de m'accorder un jour... Pour ma part, j'ai parfaitement confiance en vous, j'ai la conviction que vous détenez ces deux chèques de M. Rameau, d'une manière tout à fait légitime ; mais cette somme n'ayant été versée à notre Banque que par voie de transmission, il m'est indispensable de vérifier, dans notre compte-courant avec la Banque générale de l'Amérique Russe, les livres qui ont rapport à ce versement indirect... Enfin, vous devez comprendre que nous avons diverses formalités...

Roger trépignait.

— Je n'ai pas à entrer dans tous ces détails, monsieur. Je n'ai rien à voir à votre comptabilité... Suis-je en règle, oui ou non ?

Et il étala de nouveau ses chèques et une multitude de paperasses.

— Certainement, monsieur... mais...

— Eh bien ! il est une heure et quart... Dans une demi-heure, je reviendrai... Vous avez donc le temps de vérifier vos livres... Ayez par conséquent la bonté de tenir la somme à ma disposition.

Là-dessus, il renferma tous ses titres dans son portefeuille, salua et sortit.

— Diable ! pensa-t-il, on m'avait bien dit de me méfier de ces Cosaques, on m'avait prévenu de la douleur qu'ils éprouvent chaque fois qu'il s'agit de dénouer les cordons de leur bourse ; mais je ne m'attendais certes pas à tant de difficultés.

A peine Roger avait-il quitté l'appartement que le directeur pressa, sur sa table, le bouton d'un timbre électrique. Une porte s'ouvrit et un jeune homme parut.

— Michel, dit le banquier, suivez la personne qui sort à l'instant d'ici, et revenez me dire en toute hâte où elle va.

Cinq minutes après, Michel accourait essoufflé.

— Monsieur le directeur, cette personne est allée à l'Hôtel de Police.

— C'est bien, priez le caissier de monter.

Michel ressortit.

— Allons, dit le Russe, j'en passerai par là... Il faut savoir sacrifier un œuf pour pouvoir conserver un bœuf.

A deux heures moins quinze, Roger, qui s'était rendu à l'Hôtel de Police tout simplement afin de réclamer un passeport de retour pour la France, Roger, disons-nous, se présentait de nouveau dans le cabinet du directeur.

— Comment désirez-vous être payé, monsieur ? lui

demanda le banquier... En or ? en billets de la Banque Nationale ? ou en valeurs diverses ?

— Il m'importe peu. Donnez-moi des valeurs ayant cours en France.

Le Moscovite remit donc à Roger pour dix millions d'obligations de différents Etats, au choix du journaliste, et pour dix millions de billets de la Banque Gouvernementale de Saint-Pétersbourg. Cela faisait un volumineux paquet ; mais Roger avait apporté un immense portefeuille. Il en bourra les poches, et, tirant un dernier coup de chapeau au directeur qui tortillait avec une colère mal dissimulée sa moustache ébouriffée, il partit.

De la Banque de Moscou, (*) Roger ne fit qu'un saut à la maison Rothschild, en laquelle il avait toute confiance. Il versa, encore entre les mains du représentant des célèbres financiers lui-même, ses billets et ses valeurs, se fit délivrer un bordereau à son nom et donna son adresse de Paris, ainsi que ses instructions.

Le soir même, il recevait à l'Hôtel Morel son passeport de retour pour la France, et le lendemain il prenait le train pour Smolensk.

Muni de son passeport, — car en Russie les étrangers ont besoin d'autorisation non-seulement pour entrer, mais encore pour sortir, — il arriva sans encombre à Breslau.

Puis, après une halte de deux jours, il se rendit de là à Francfort, directement.

A Francfort, à la table d'hôte, il lui était réservé d'apprendre une étrange nouvelle : celle de la fuite du directeur de la Banque de Moscou.

— Bigre ! se dit Roger en tressautant, je l'ai échappé belle... Je m'explique maintenant pourquoi ce gail-

(*) Il est bon de savoir que la Banque de Moscou était en 1869 une simple société financière, absolument indépendante du gouvernement russe.

lard-là ne pouvait pas se décider à me donner mes vingt millions... Le vieux filou ! il voulait faire sauter ma fortune dans le tas... J'ai joliment eu raison d'agir avec énergie ; la crainte d'un esclandre l'a poussé à me payer.... car, le bruit d'un refus formel — et il a compris que j'allais faire tapage — l'aurait empêché de réussir le coup qu'il méditait... Oh ! le vieux filou !

CHAPITRE LXX

UN PEU DE BONHEUR

Quelqu'un qui, le 20 juin 1869, aurait voulu voir un homme bien ennuyé, n'aurait eu qu'à aller à Vaucresson et à demander Lorédan Lavertu dit *Batibus*.

En effet, l'ex-amant de Frisolette était réellement navré.

— Sa... sapristi ! murmurait-il ; co.... co.... comme on a bien raison de dire que le.... le bonheur ne du.... dure jamais.... J'étais.... tais heureux comme un prince depuis cinq... cinq mois, et il a fallu cette petite Glo... Glo... Gloria pour venir détruire d'un seul coup toute ma... ma féli.... ma fé... ma félicité.

Infortuné Lorédan, il avait cru cacher à tous les yeux ses amours avec Clarisse, il avait pensé que grâce à la retraite dans laquelle il les ensevelissait, nulle puissance au monde ne pourrait venir les interrompre, il avait compté sans la bonne amie de Dussol.

Louise, qui pour Clarisse et Lorédan était toujours Gloria, avait enfin réussi à découvrir l'épouse infidèle du

comédien, s'était procuré une entrevue avec elle, et là, dans un langage éloquent, lui avait fait honte de sa faute, lui montrant quelles funestes conséquences sa suite avait eues pour son malheureux mari.

Au fond, Clarisse n'était pas une mauvaise nature ; quoique très-légère et d'une humeur bizarre, elle éprouvait à l'égard de Dussol une certaine amitié, et elle versa bien des larmes sincères en apprenant la folie de celui-ci ; elle comprit combien elle avait été ingrate et coupable ; elle apprécia pour la première fois toute l'étendue de l'amour que lui portait son époux, et, pour la décider à revenir, Louise n'eut pas besoin de lui dire que la guérison de Dussol était à ce prix.

D'ailleurs, cinq mois de tête-à-tête avec le bègue avaient suffi pour sevrer Clarisse de la passion qu'elle avait conçue dans un moment de caprice ; Lorédan était un bon vivant, un joyeux garçon, mais il n'avait pas inventé la poudre, et s'il avait pu produire de loin quelque impression sur le cœur d'une femme aussi mondaine, aussi coquette que Clarisse, une trop complète intimité était destinée à amener en peu de temps chez sa belle une fatale désillusion.

Rien ne retenait donc plus Clarisse chez Lorédan.

En outre, elle avait été péniblement affectée, lorsque Louise lui raconta le vol qui avait été commis chez Georges et Roger le soir de son départ, ce vol dont toutes les apparences l'accusaient ; elle avait hâte de se disculper auprès des compagnons de son mari, à l'estime desquels elle tenait.

Abandonné par Clarisse, comme il avait abandonné Frisolette, Lorédan Lavertu dit *Batibus* se morfondait.

Bien qu'il eût passé cinq mois entiers dans le bonheur le plus complet, — son ami inconnu ne l'avait jamais laissé manquer d'argent, — il comprenait, un peu trop tard, il est vrai, combien il avait été nigaud de quitter la frétilante grisette... Mais laissons Lorédan à ses

tristes pensées, et transportons-nous à la maison de la rue Lepelletier.

Louise est assise auprès d'une fenêtre, s'occupant à de la broderie, lorsque la porte s'ouvre brusquement, et Roger apparaît, sa valise à la main.

Louise de sauter au cou de son frère ; celui-ci pose ses bagages.

— Fi ! le vilain, qui arrive sans prévenir, dit Louise.

— Ma bonne petite sœur, comment pouvais-je savoir que tu serais déjà de retour à Paris ?... Je viens de bien loin ; je suis un homme, moi, et j'expédie vite la besogne ; je ne me doutais pas, je te jure, que de ton côté tu aurais, plus promptement que moi encore, accompli ta mission, A peine arrivé, j'ai donné congé à mon propriétaire, et je viens demeurer avec toi.

En disant ces mots, il se laissa tomber sur le divan.

— Ouf ! que je suis fatigué ! je n'en puis plus !... Tu comprends, Louise, nous prenons une cuisinière ; tu garderas cette chambre ; moi, je m'installerai dans la grande qui donne sur la rue de Provence et dont tu ne fais rien, et nous vivrons heureux.... bien heureux, n'est-ce pas ?

Louise passa ses deux bras autour du cou de son frère et l'embrassa encore.

— Mon bon Roger !

— Ah ! maintenant, raconte-moi vite ce que tu as fait à Lyon, et, après, je t'apprendrais une grande... bien grande nouvelle... O ma Louise, si tu savais comme nous allons être heureux !

— Eh bien ! écoute... Notre père n'est plus à Lyon ; mais je suis sur sa trace... Ah ! Roger, tu parles de bonheur... Que de malheurs j'ai laissés derrière moi !

— Des malheurs ?

— Hélas ! oui...

— Notre père, une fois qu'il m'a eu chassée, s'en fut exaspéré chez Griffonnier et lui donna un coup de couteau...

— Oh ! Louise, que m'apprends-tu là ?

— La blessure n'était pas mortelle ; mais notre père n'en fut pas moins arrêté, et il passa en cour d'assises.

— Ciel ! je tremble...

— Rassure-toi, Roger ; il fut acquitté ; malheureusement, pendant sa détention, ma mère l'abandonna ; aujourd'hui elle est morte... Le jour où il sortit de prison, il s'informa de ce que j'étais devenue ; on lui apprit que j'étais allée à Paris...

— Et il y est venu ?

— Oui ; mais Paris est si grand !..... Il ne m'a pas trouvée, et, pendant que je faisais ici la folle, notre pauvre père se consumait sans doute dans la douleur, en me cherchant !

Louise s'arrêta pour essuyer une larme, puis elle reprit :

— Notre père est venu à Paris à la fin de novembre 1866 : il a d'abord habité un an à Montparnasse, rue de Vanves ; de la rue de Vanves, il est allé à Clignancourt, d'où il est parti il y a environ huit mois...

— Et de Clignancourt ?

— Il m'a été impossible d'avoir des renseignements précis... Tout ce que je sais, c'est qu'on suppose qu'il demeure aux Ternes... Je me suis rendue à la cité, j'ai pris des informations dans toutes les rues environnantes. Impossible d'en apprendre davantage.

— Pauvre père !.. Nous le chercherons tous les deux et nous le trouverons, puisqu'il vit encore... Mais, dis-moi, Louise, à quelle époque tous ces malheurs sont-ils arrivés ?

— C'est le 5 octobre 1866 que j'ai quitté la maison paternelle.

En octobre !... Quelle coïncidence !... C'est précisément l'époque où je passais mes examens de licencié... Pauvre père !... voilà pourquoi il n'a pas répondu à ma lettre qui lui annonçait mon succès ; il ne l'a pas reçue ; elle aura été rebutée à son domicile, puis

elle se sera égarée dans les bureaux de poste... Et moi qui l'accusais d'avoir gardé le silence pour ne pas avoir à m'aider dans l'achat d'une étude d'avocat !... Pauvre père !... Oh ! oui, nous le trouverons !

— En attendant, Roger, j'ai fini par mettre la main sur Clarisse... Je l'ai décidée à revenir auprès de Dussol, et cette fois je crois que son repentir est sincère, car elle a été désolée, réellement désolée, en apprenant que notre ami avait perdu la raison...

— Enfin ! fit Roger, nous lui pardonnerons tous, non pour elle, mais à cause de lui...

— Pas du tout, Roger, il faudra lui pardonner sans arrière-pensée... Ce n'est pas elle qui vous a pris, à Georges et à toi, les cinq mille francs...

— Et qui est-ce alors ?

— Je l'ignore, elle l'ignore aussi... Mais elle me l'a juré, et je la crois.

— Cependant...

— Oui, je le sais bien, toutes les apparences sont contre elle...

— Eh bien ?

— N'importe, il ne faut jamais se fier aux apparences... Avant cette aventure, la croyais-tu coupable d'un vol ?

— Non. Je la savais légère, mais honnête.

— Parfait... Tu dois donc t'en rapporter à sa parole ; d'ailleurs, Georges est de mon avis.

— Georges est ici ?

— Oui. Il a gagné un argent fou à Tours. Grâce à lui, Dussol quitte aujourd'hui la maison de santé ; ce soir, nous devons dîner tous les quatre ensemble pour fêter le retour de Clarisse et la guérison de notre ami ; nous t'aurions écrit tout cela, mais tu es parti sans me dire où tu allais... Enfin, puisque te voilà de retour, la fête sera au grand complet... O mon bon Roger, comme tu es gentil de venir si bien à pic !

Là-dessus, Louise embrassa encore une fois son frère.

— Et maintenant, reprit-elle, daigneras-tu, grand cachottier, m'apprendre d'où tu viens ?

Roger s'était levé, il prit sa valise, l'ouvrit, et en sortit quatre superbes ceintures de brocart d'or, brochées de soie, d'un aspect brillant et tout oriental.

— Voici, ma chère Louise, un petit cadeau pour toi ... Devine où je l'ai acheté.

— A Constantinople ?

— Non.

— Dame, tu dis que tu viens de bien loin.

— Cherche.

Louise allait dire un autre nom de ville de l'Orient, lorsqu'on frappa ; c'était Leclerc qui arrivait, précédant Dussol et Clarisse. Ce fut alors une embrassade générale. Jamais Dussol n'avait été aussi gai ; il embrassait sa femme, il embrassait Roger, il embrassait Louise, dont il laissait souvent par mégarde échapper l'ancien nom de Gloria.

— Nous voilà donc tous réunis ! s'écria Leclerc, maintenant il ne faut plus nous quitter.

Clarisse serra la main de son mari ; puis, s'adressant au journaliste :

— Monsieur Roger, dit-elle, j'ai été bien coupable envers mon mari ; mais je puis vous jurer, relativement à l'odieux vol dont vous avez été victime, qu'il y a là une fatalité...

— La cause est entendue, fit en riant Bonjour ; Clarisse est renvoyée des fins de la plainte.

— Oui, continua Louise, il est convenu qu'on ne parlera jamais du passé.

— Pardon, répliqua Dussol, je réclame tous les détails de ma mort ; j'ai dû être passablement cocasse, entre nous.

— Le fait est, dit Roger, qu'au fond la toquade était comique ; seulement, ce n'était pas le moment de rire.

— Ah ça ! reprit Louise, aurez-vous bientôt fini, vous autres, d'attrister cette pauvre Clarisse?... Tenez, elle est toute honteuse... Tous ces souvenirs-là sont de mauvais goût... On ne me rappelle pas mes bêtises, à moi ; pourquoi lui rappellerait-on les siennes ?

— Bravo, Louise ! dit le peintre à qui Roger, à ce nom de Louise, adressa un long regard de remerciement.

— Roger ferait bien mieux de nous dire d'où il vient : car, mes amis, au moment où vous êtes entrés, j'étais en train de lui faire subir un interrogatoire, et, en guise de réponse, il me donnait ces ceintures de brocart.

— Elles sont magnifiques ! exclama Dussol.

— Cela a été fabriqué en Grèce ou en Turquie, fit observer Georges.

— Bon ! dit Roger, j'étais sûr que tout le monde s'y tromperait... Ces ceintures-là sont un produit russe, et je les ai achetées sur les lieux mêmes de leur fabrication.

— Où donc ?

— A Moscou.

— Comment ! tu viens de Moscou ? demanda Leclerc.

— Oui.... et après ?

— Alors tu dois nous apporter des nouvelles toutes fraîches sur l'assassinat du prince Ostroloff ?

— Le prince a été assassiné ?

— Il y a une semaine environ... la nuit même de la mort de sa femme.

— Tant pis ! dit Roger, mais j'ignorais ce crime... Je dois te dire que je n'ai fait qu'aller et venir... Ce n'est pas un voyage que je viens d'accomplir, c'est une course en chemin de fer.

— Louise, fit Leclerc en s'adressant à la sœur de son ami, tu me pardonnes d'avoir prononcé le nom du prince...

— Diable, il faut bien cependant pouvoir parler ! répondit Louise... Et comment as-tu appris cet assassinat ?

— Par les journaux.

— Tant pis ! répéta Roger.

— Avec tout ça, insinua Dussol, nous oublions l'heure du dîner.

— Ma foi, c'est vrai, repartit Leclerc, allons nous mettre à table.

— A table donc ! clama Bonjour, et au dessert je vous apprendrai quelque chose qui ne causera de la peine à personne.

On s'en fut par conséquent chez Georges qui avait commandé un repas somptueux.

Au dessert, Louise réclama l'histoire promise.

— Ce n'est pas une histoire, dit Roger, c'est une grande nouvelle.

— La dernière dépêche, alors ?

— Voici, mes amis ; je viens d'hériter de mon oncle Rameau, ou, si vous préférez, nous venons d'hériter de mon oncle Rameau ; car, quand on a partagé ensemble la misère, on doit également partager la fortune.

— C'est donc une fortune ?

Roger ne répondit pas à cette question.

— Mon oncle Rameau était un honnête homme, dont je déplore d'autant plus la mort...

— Qu'elle t'apporte une centaine de mille francs, farceur ! interrompit Dussol.

— Dussol, tu n'es pas sérieux... Permets-moi d'achever ma phrase... Oui, mon cher, je regrette la mort de mon oncle ; c'était un honnête homme, envers lequel je n'ai eu qu'un tort, celui de lui laisser ignorer souvent ma position par trop précaire ! la fortune qu'il me laisse... qu'il nous laisse, veux-je dire, est assez grande pour qu'il eût pu y puiser à pleines mains afin de nous rendre parfois service... Je n'ai donc pas à me réjouir de la mort de cet honnête homme qui vivrait encore s'il l'avait voulu... Mais les faits sont accomplis, et puisque la fortune m'arrive, je vous l'ai dit,

nous la partagerons... L'héritage de l'oncle Rameau se monte à vingt millions.

— Vingt millions! s'écrièrent à la fois Georges, Clarisse, Louise et Dussol ahuris.

— Oui, mes amis, vingt millions, et je les ai touchés il y a huit jours à la Banque de Moscou.

— Vingt millions! répéta Louise avec un doux ravissement, que de bien nous allons pouvoir faire avec cela!

CHAPITRE LXXI

PAUL !.... LOUISE !....

Le surlendemain de la sortie de Dussol, Roger et Louise avaient une bonne qui s'était chargée de tous les soins de leur ménage.

Le frère et la sœur s'étaient dit : — « Trouvons d'abord notre père ; ensuite, nous nous mettrons un peu plus grandiosement. »

Et les beaux projets qu'ils faisaient !

Louise, à qui Roger avait confié une partie des vœux de l'oncle Rameau, avait déclaré que l'on emploierait trois ou quatre ans à voyager dans toutes les parties du monde ; de cette façon, Roger pourrait tout à loisir étudier les ramifications du jésuitisme qu'il avait mission de combattre ; puis on choisirait avec connaissance, pour s'y établir définitivement, la contrée où il y aurait le plus d'heureux à faire.

Roger avait accepté ce plan de voyages qui lui permettaient de rechercher l'abbé Morris.

En outre, Dussol, après son ébranlement de cerveau, avait besoin de distractions, et Leclerc, en sa qualité

....

de peintre, ne demandait pas mieux que de croquer tous les sites pittoresques des deux continents.

Au sujet de Leclerc, Roger et Louise avaient conçu encore des projets de mariage ; on trouverait à Georges une bonne petite femme qui effacerait de son cœur le souvenir triste des hymens passés.

Fait bizarre, Roger et Louise songeaient à marier leurs camarades, mais ils ne pensaient nullement à agir de même : il leur semblait qu'ils formaient à eux deux un couple tout trouvé, et s'ils n'étaient pas unis, et pour cause, par des liens charnels, ils sympathisaient de la manière la plus absolue.

Il était impossible de rêver un couple mieux assorti que le leur ; aussi, ne pouvant s'aimer en époux, reportaient-ils, comme frère et sœur, l'un sur l'autre, toutes leurs affections.

Quant au père Jeandet, on lui achèterait dans les environs de Paris une propriété qu'il ferait prospérer, et chaque fois qu'on viendrait en France on ne manquerait pas d'accourir l'embrasser.

Mais il s'agissait, avant toutes choses, de retrouver le vieux père.

Roger et Louise se mirent donc en campagne, et ce jour-là ils employèrent toute leur matinée à fouiller en tous sens le quartier des Ternes.

Après mille interrogations infructueuses chez tous les fruitiers, boulangers et charcutiers des rues avoisinant la place Saint-Ferdinand, désespérés par l'inanité de leurs efforts, ils passaient silencieux dans la petite rue de l'Etoile, lorsque brusquement ils tressaillirent à l'appel d'une voix.

Cette voix, nasillarde et confuse, disait sur un ton traînant :

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !...

Cela était prononcé d'une façon lamentable et comme par monosyllabes.

Les deux jeunes gens se retournèrent brusquement.

Les noms ainsi proférés étaient précisément les leurs.

Ils regardèrent de tous côtés pour voir qui les appelait de la sorte ; mais ils ne virent personne aux fenêtres, sauf une vieille qui tricotait. Et cependant la voix disait en gémissant :

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !...

Ils étaient douloureusement stupéfaits.

Enfin ils observèrent avec une religieuse attention de quel côté venait la voix, et crurent remarquer que c'était d'un troisième d'une maison de modeste apparence.

Au rez-de-chaussée se trouvait une boutique d'épicier. Les deux jeunes gens y entrèrent.

— Pardon, demanda Roger, nous passons dans cette rue pour la première fois de notre vie, ma sœur et moi, et voilà que nous entendons depuis un moment une voix qui prononce justement nos deux noms, Paul et Louise... Ne connaissiez-vous pas, monsieur ?...

— Parbleu ! fit l'épicier sans attendre la fin de la phrase, c'est le perroquet du père Jeandet.

— Du père Jeandet ?

— Oui, un pauvre vieux bonhomme qui habite au troisième et qui n'a pas bien la tête à lui... Il travaille à Neuilly, et le soir, en rentrant, il lui arrive souvent d'appeler, dans sa chambrette, après Paul et Louise, qui sont, paraît-il, deux enfants qu'il a perdus... Alors, vous comprenez, le perroquet...

Roger et Louise n'en demandaient pas davantage.

— Et il n'est pas chez lui en ce moment ; ce père Jeandet ? dit Roger.

— Mon Dieu, non... Mais si vous tenez à le voir, vous n'avez qu'à venir ce soir à six heures...

— Où travaille-t-il, avez-vous dit ?

— A Neuilly... Quant à vous dire chez qui, je n'en sais, ma foi, rien...

Les deux jeunes gens remercièrent et partirent.

— Pauvre père ! murmurèrent-ils.

En arrivant à leur domicile, ils trouvèrent la bonne qui dit à Roger :

— Monsieur, il est venu pendant votre absence un monsieur qui désirait vous voir, il a dit qu'il repasserait et il a laissé un mot d'écrit au salon.

C'était un des témoins de l'affaire Griffonnier qui informait Roger que la mort de son adversaire commençait à faire quelque bruit et que la justice pourrait d'un jour à l'autre ouvrir une instruction.

En conséquence, le témoin de Griffonnier donnait rendez-vous à Roger pour conférer avec lui.

L'heure choisie par ce monsieur se trouvait celle où Roger devait retourner à la rue de l'Etoile.

— Si ce monsieur revenait, dit Roger en sortant à cinq heures et demie avec Louise, vous lui direz qu'une affaire des plus importantes m'appelle aux Ternes, et que, si ce qu'il a à me dire est pressant, il me trouvera à sept heures au café Poisson, à l'angle de l'avenue de la Grande-Armée... Nous allons à la rue de l'Etoile qui est dans les environs, et comme ce monsieur demeure sur la place de l'Arc-de-Triomphe, il n'aura pas à se déranger beaucoup.

Une demi-heure après, le frère et la sœur mettaient le pied dans la petite rue où, selon toute apparence, habitait leur père.

A peine avaient-ils tourné l'Avenue de Wagram, qu'au troisième étage de la maison d'où était partie quelques heures auparavant la voix traînante de l'oiseau révélateur, ils aperçurent la tête blanche d'un homme qui arrosait des pots de jasmins grimpants. C'était le père Jeandet.

— Notre père ! dit Louise qui l'avait reconnu.

— C'est donc bien lui ?

— Oui, Roger ; mais comme il a vieilli !

Roger allait s'élancer vers la maison ; en ce moment, un individu, qui les suivait depuis longtemps, lui mit la

main sur l'épaule. Le journaliste se retourna avec un soubresaut.

— N'êtes-vous pas M. Roger Bonjour ? fit l'individu.

— Parfaitement, monsieur : que me voulez-vous ?

— Dans ce cas, je vous arrête au nom de la loi... je suis commissaire de police.

— Vous m'arrêtez, et pourquoi ?

— J'ai un mandat d'amener contre vous, comme coupable d'assassinat...

— Coupable d'assassinat, lui !!! s'écria Louise.

— C'est cette maudite affaire de Griffonnier, pensa Roger.

— Oui, répéta le commissaire. Monsieur est accusé d'assassinat et de vol.

— Pour le coup, c'est trop fort ! dit vivement Roger se redressant avec colère à cette imputation de vol.

— Monsieur, je n'ai pas d'explication à vous donner... Je suis agent de la force publique, et j'exécute les ordres qu'on me donne.

— Très-bien, je me soumetts, fit Roger avec désespoir et lançant un regard vers la fenêtre où il avait aperçu son père; mais encore dois-je savoir quels griefs sont formulés contre moi.

— Oh ! reprit le commissaire, l'on vous arrête en vertu d'un mandat d'extradition ; vous êtes accusé d'avoir, le 15 juin, à Torgbok, près Moscou, assassiné le prince Gustave Ostroloff.

— Assassiné ! volé ! murmura le jeune homme atterré.

— Et volé une assez belle somme... il s'agit de plusieurs millions, à ce que prétend le rapport de justice russe.

Roger était blanc comme un linge.

— Oh ! il y a là-dessous une infamie, rugit Louise... Mon frère n'est ni un assassin ni un voleur !

Le commissaire fit signe à deux agents qui se tenaient à distance, et l'on emmena Roger, malgré les sanglots de sa sœur.

Au loin, le perroquet du père Jeandet répétait de sa voix nasillarde :

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !

CHAPITRE LXXII

FATALITÉ

En effet, la nuit du 14 au 15 juin, le prince Ostroloff avait été assassiné dans son château de Torghok, à quelques verstes de Moscou.

Dans la matinée du 14, le richissime boyard avait fermé les yeux à son épouse. La journée s'était passée à recevoir les principaux de ses vassaux (si l'on peut appeler de ce nom les grands fermiers qui étaient sous sa dépendance), les voisins et quelques serfs affranchis.

Suivant les usages, la nuit devait être consacrée aux prières dites par le mari veuf, en compagnie d'un pope, dans la chambre mortuaire ; mais, après quelques heures de veillée, le prêtre et le prince avaient cédé à un lourd sommeil.

Sur les deux heures du matin, le pope avait été éveillé par un grand cri ; à la lueur des bougies mourantes, il avait vu un homme qui venait de poignarder le prince, il s'était levé de sa chaise, et avait couru à la fenêtre pour appeler au secours, mais au même instant il avait reçu sur la tête un formidable coup de bâton qui l'avait étendu par terre sans connaissance.

Au lever du jour, les domestiques du château, en entrant dans la chambre, avaient trouvé leur maître assassiné ; on avait rappelé le pope à ses sens.

Ce meurtre audacieux fit grand bruit, et comme rien n'avait été dérangé par l'assassin dans le château de

Torghok, pendant quatre jours on s'était perdu en conjectures sur le mobile du crime.

Le coffre-fort du prince fut ouvert, et l'on constata la présence de nombreux billets de banque ; il était donc à supposer que le malheureux Gustave Ostroloff n'avait pas été poignardé par un voleur. Il fallut l'arrivée du notaire de la famille pour fixer un but aux recherches de la justice.

D'après la déposition de ce notaire, une dizaine de jours avant le crime, le prince avait réalisé une somme de vingt millions qu'il se proposait d'employer à acheter des terres en France, où il avait l'intention de s'établir.

Cette somme importante, dont le notaire seul connaissait l'existence, avait été enfermée par le prince dans son coffre-fort, et son absence indiquait clairement que l'assassin était doublé d'un voleur.

Bien que formant un total respectable (une trentaine de mille roubles environ), les billets trouvés dans la caisse n'avaient pas, paraît-il, tenté le meurtrier, à moins que, ce qui était encore probable, celui-ci ne les eût laissés pour embarrasser la justice dans les premiers jours.

Toutefois, avant d'admettre complètement le vol des vingt-cinq millions, les magistrats, après avoir reçu la déposition du notaire, avaient fait comparaître le banquier qui fournissait aux régisseurs du prince les fonds nécessaires à l'administration de ses domaines, et ce banquier avait formellement déclaré que les vingt-cinq millions ne lui avaient pas été versés.

Une fois bien convaincue du vol, la justice moscovite avait lancé de tous les côtés ses meilleurs limiers et repris minutieusement l'interrogatoire des serfs de Torghok ; quelques-uns de ceux-ci s'étaient alors rappelé la visite d'un Français au village, l'avant-veille de l'assassinat.

D'autre part, la succursale de la maison Rothschild

déclara avoir reçu, le 15 juin dans l'après-midi, vingt millions d'un nommé Roger Bonjour, demeurant à Paris, lequel, coïncidence frappante, avait demandé le jour même un passeport de retour à l'Hôtel de Police et quitté immédiatement la Russie.

Or, le signalement de ce Roger Bonjour avait quelque ressemblance avec celui du Français qui avait été vu à Torghok. La justice russe avait télégraphié à la justice française ; le parquet de Paris avait répondu à celui de Moscou que la personne soupçonnée n'avait aucune fortune connue et passait même pour vivre de la façon la plus modeste, et comme il fut établi que le Roger Bonjour, qui avait déposé vingt millions chez Rothschild à Moscou était le même que l'humble journaliste qui, avant le 15 juin, avait toujours vécu pauvrement à Paris, la justice française avait arrêté notre héros, comme on l'a vu au chapitre précédent, et l'avait livré à la justice russe.

Nous voici donc encore à Moscou.

Avant d'être extradé, Roger a obtenu la permission de parler à sa sœur. Il lui a recommandé, malgré l'épouvantable malheur qui le frappe, de voir leur père ; et comme Louise a quelque argent qui lui a été remis par lui, Roger, après le duel Griffonnier, il la supplie de s'en servir pour venir en Russie ; car, dans la terrible épreuve qu'il traverse, il a besoin d'être soutenu par la présence de ceux qu'il aime.

Louise s'est donc conformée aux instructions de son frère.

Le père Jeandet a retrouvé ses enfants pour savoir l'un d'eux sous le coup de la plus effroyable accusation.

Nous renonçons à dépeindre cette scène où le malheureux père pleure tour à tour de joie en embrassant Louise et de douleur en apprenant l'arrestation de Roger.

Puis, nouvelle infortune, la police s'est présentée chez Louise, a saisi tout l'argent qu'elle tenait de son

frère, sous prétexte que c'était de l'argent volé, et le père et la fille se seraient trouvés dénués de toute ressource si l'excellent Georges Leclerc n'était pas venu à leur aide.

Ce fut dans cette circonstance critique que Louise put apprécier toute la bonté du cœur de son camarade; non-seulement le jeune peintre mit sa bourse au service de son amie et de son père, mais encore il tint à honneur de les accompagner à Moscou où il pouvait même être utile pour attester l'honorabilité de Roger.

Quant à Dussol, il resta à Paris sur les instances de ses camarades; il fut convenu qu'on le tiendrait au courant de tout, et qu'on le ferait venir si sa présence devenait nécessaire.

Quel affreux voyage, quand on pense à celui qu'avaient rêvé le frère et la sœur !

Leclerc, Louise et le père Jeandet prirent un modeste logement à Uspenkoï-oulitzi.

Pendant un mois, on leur refusa l'autorisation de voir Roger, qui était au secret. Chaque fois qu'ils l'avaient sollicitée, les magistrats leur avaient répondu que les charges étaient accablantes.

Enfin, il arriva un jour où l'accusé dut subir un dernier interrogatoire, et on leur promit qu'à la sortie du palais ils pourraient avoir avec lui un entretien.

Durant l'instruction, Louise et Georges avaient été entendus comme témoins; mais jamais ils n'avaient été confrontés avec l'accusé.

Roger comparut donc devant le juge-instructeur. Le malheur ne l'avait pas abattu; pourtant, il n'était pas sans avoir à peu près conscience des sombres dangers qui l'entouraient.

— Pour la dernière fois, Paul Jeandet, dit le magistrat, je vous invite à entrer dans la voie des aveux.

— Monsieur le juge, je n'ai rien à avouer, je suis innocent.

— Mais vous ne voyez donc pas, malheureux, que

l'évidence est telle qu'il vous est impossible de nier ? vous ne comprenez pas que vos dénégations ne serviront qu'à rendre le tribunal impitoyable à votre égard ?

— Monsieur, je vous jure que je suis innocent !

— Alors vous persistez à prétendre que les vingt millions déposés par vous chez Rothschild au lendemain du crime vous ont été remis le jour même par le directeur de la Banque dite Nationale.

— Oui, monsieur.

— Mais cet homme est en fuite ; il a enlevé tout l'argent de ses clients et laissé sa comptabilité dans le plus grand désordre ; les deux chèques dont vous avez parlé n'ont pu être retrouvés.

Roger baissa la tête.

— De plus, la personne que vous avez désignée comme vous ayant remis secrètement ces chèques, n'habite ni Bordeaux, ainsi que vous l'aviez dit, ni même la France !...

— Cependant, monsieur...

— Les recherches de la police française ont été vaines... En outre, on a saisi chez vous quatre ceintures de brocart que vous avez apportées de Torghok à votre sœur.

— Pardon, monsieur le juge, je ne suis jamais allé à Torghok pendant mon court séjour en Russie... Ces ceintures ont été achetées par moi, je vous l'ai dit, à Moscou, chez un marchand de Gostinnoï Dvor...

— Oui, c'est un enfant, prétendez-vous, qui vous les a vendues... Eh bien, on est allé à la boutique que vous avez désignée, et l'enfant ne se souvient pas de vous ; et comment pourrait-il se souvenir d'un visage d'acheteur au milieu des mille visages qu'il voit tous les jours?... Il y a donc lieu de croire que vous prétextez cette visite à Gostinnoï-Dvor et que vous déclarez avoir acheté les ceintures de brocart à un enfant, et non à un homme qui pourrait mieux se rappeler s'il vous a ou non vendu ces

objets, parce que l'achat desdits objets, fait à Torghok, est compromettant pour vous.

— Monsieur le juge, je ne puis comprendre votre insistance sur ce point. J'ai acheté ces ceintures où je vous dis ; mais, ne les y eussé-je point achetées, pourquoi en concluez-vous qu'on me les a vendues à Torghok ?

— Par la bonne raison qu'elles sont le produit même de l'industrie spéciale des femmes de Torghok.

— Comment ! ces ceintures-là se fabriquent à Torghok ?

— Oui.

— Ma foi, je vous jure que je n'en savais rien.

— Vous faites l'ignorant.

— Fatalité ! murmura Roger.

— Si vous n'étiez pas coupable, pourquoi aviez-vous tant hâte de partir ?

— Parce que j'avais hâte de partager ma fortune entre ma sœur et mes amis, parce que j'avais hâte de retrouver mon père.

— Comment se fait-il que vous ayez demandé votre passeport de retour précisément dans la journée qui a suivi le crime ?

— Fatalité !

— Fatalité, fatalité, voilà votre réponse. Direz-vous encore que c'est la fatalité qui a fait que les millions réalisés par le prince Ostroloff étaient, comme ceux que vous avez déposés chez Rothschild, en valeurs ayant cours en France ?... Direz-vous aussi que c'est la fatalité qui veut que vous ayez connu le prince par suite de son union adultérine avec votre sœur ?... Certes, je ne relèverai pas contre vous cette situation au point de vue de ce qu'elle pourrait avoir de déshonorant pour vous, je n'en tirerai pas des déductions de nature à entacher votre moralité personnelle qui n'est pas en jeu ; la justice doit être la justice : il résulte de divers témoignages que vous n'avez appris que depuis très peu de temps vo-

tre parenté avec mademoiselle Louise, dite Gloria; on ne vous contestera pas cela, car le devoir de la justice n'est pas de charger quand même un accusé. Non! nous n'avons qu'à rechercher la lumière.... Mais, que vous connaissiez ou non les liens de famille qui vous unissaient à Louise Jeandet, il n'en est pas moins établi que, par sa fréquentation, et subséquemment par la fréquentation du prince, vous saviez très-bien à quoi vous en tenir sur la fortune de celui-ci.... Bien plus, pourquoi n'avez-vous pas montré les chèques dont vous parlez à votre sœur, à vos amis, avant votre départ pour Moscou?

— Je voulais leur faire une surprise complète.

— Et les cinq millions qui manquent au compte de ce qui a été volé au prince, où les avez-vous cachés?

— Monsieur le juge, voilà ce qui doit vous prouver que je suis innocent. Je n'ai remis aux Rothschild que vingt millions, tandis qu'on en a volé vingt-cinq au prince Ostroloff.

— Ce n'est pas une preuve. Vous avez remis de fortes sommes d'argent à votre sœur; on en a trouvé sur vous.

— C'étaient des billets qui étaient joints aux deux chèques représentant l'héritage de mon oncle.

— Vous en revenez donc toujours à cette histoire impossible, quand je vous dis qu'on n'a même pas pu découvrir ce Laborel, derrière lequel vous vous réfugiez.

— Je ne me réfugie pas, je dis la vérité.

— Enfin, le tribunal décidera... J'ai fait mon devoir, quant à moi... Pour terminer mon interrogatoire qui est le dernier que vous subissez, vous allez être confronté avec les témoins à charge.

Effectivement, on introduisit le pope qui avait été frappé d'un violent coup de bâton, tandis que le prince était poignardé.

Le prêtre examina attentivement Roger, puis dit :

— Il m'est impossible de déclarer que ce soit bien cet homme, le meurtrier du prince; la chambre était

obscur, les bougies s'éteignaient au moment où le crime a été consommé ; je n'ai pas eu le temps de voir les traits de l'assassin ; mais, autant qu'il m'en souvient, il était de la taille de cet homme, et portait aussi une simple moustache.

— Fatalité ! murmura encore Roger.

Après le pope, ce fut le tour des domestiques du château qui avaient causé au village, l'avant-veille du meurtre, avec un Français.

Ceux-ci n'hésitèrent pas.

— Oh ! dirent-ils, c'est bien lui !

Cette fois, Roger fut anéanti. Il retomba, brisé, sur sa chaise, et deux larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues pâles.

A ce moment, le juge donna ordre aux huissiers de laisser entrer Georges, Louise et le père Jeandet.

— Mon père ! ma sœur ! Georges ! s'écria l'infortuné en se jetant à leur cou, je suis perdu ! je suis perdu !

CHAPITRE LXXIII

COMPLICATIONS, EXPLICATIONS

« Moscou, 1^{er} Août.

« Mon cher Dussol,

» Quelle épouvantable nouvelle j'ai à t'apprendre ! Notre bien-aimé Roger vient d'être condamné à vingt ans de travaux forcés. Vingt ans de travaux forcés, c'est la Sibérie, et, pour lui, c'est la mort.

» Et, cependant, j'en ai plus que jamais la conviction, notre malheureux ami est innocent. Bien que toutes les apparences soient contre lui, nous le connaissons assez pour pouvoir affirmer à la face de l'univers qu'il est incapable de la moindre action malhonnête et qu'il est en ce moment victime d'une erreur judiciaire des plus terribles, et peut-être même de quelque exécrable trame ténébreusement ourdie.

» Cette dernière opinion est celle de son avocat ; mais j'ai de la peine à me ranger à son avis, car Roger n'a pas un seul ennemi, à ma connaissance. Je suis persuadé, pour ma part, qu'il y a là une fatale confusion de personnes, comme dans la célèbre affaire Lesurques.

» Un exemple : Je t'ai écrit que la nuit du crime, le prince et le pope qui veillaient au chevet de la princesse défunte s'étaient laissés aller au sommeil et que l'assassin avait profité de ce qu'ils étaient endormis pour commettre le meurtre ; eh bien, il résulte de l'enquête de la police que ce sommeil n'était pas accidentel, mais préparé ; les bougies des candélabres de la chambre mortuaire avaient été changées, dans la journée, contre des bougies spéciales qui, en brûlant, répandent autour d'elles des émanations narcotiques. Or, je te le demande, est-ce que notre malheureux ami connaissait seulement l'existence de pareils engins de destruction ? Non, le scélérat qui a poignardé et volé le prince Ostroloff est un misérable rompu à toutes les pratiques du crime. Mais, hélas ! si c'est là pour nous une preuve de l'innocence de Roger, ce n'en a pas été une pour le tribunal.

» Toutefois, la vérité m'oblige à dire que Roger n'a pas été jugé de parti-pris. Les magistrats se sont efforcés de rechercher la lumière qui, malheureusement, se dérobait toujours. C'est ainsi que l'on a repoussé autant que possible l'ouverture des débats afin de donner à l'introuvable Laborel le temps de se montrer. Soin superflu ; le mandataire de M. Rameau a si bien disparu que les juges l'ont considéré comme un mythe. Mainte

nant, l'aurait-on trouvé, je ne crois pas que sa déposition eût eu un grand poids ; car, pas plus que Roger, M. Laborel n'aurait pu fournir la preuve de l'existence de l'héritage, et tu sais qu'en droit un témoin unique est un témoin nul.

» Je n'ai pas besoin de te dire qu'ici nous sommes tous dans la désolation. Bien que le tribunal ait été relativement modéré en n'appliquant pas la peine de mort, en présence des dénégations persistantes de notre malheureux ami dont l'air honnête et le ton de sincérité ont frappé tout le monde, cette condamnation n'en est pas moins terrible et nous atteint tous au cœur. Le père Jeandet n'a pas eu le courage d'assister aux audiences ; depuis le jour où il a retrouvé ses enfants, il pleure sans cesse et se laisse aller à l'abattement le plus absolu. Louise, en entendant le verdict, a perdu connaissance, et quand elle est revenue à elle, j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se tuer. Quant à moi, je n'ai plus le moindre appétit, je me force pour manger, j'essaie de faire bonne contenance afin d'encourager le père et la sœur désolés de notre pauvre ami, je leur parle d'un avenir auquel je n'ai pas confiance, je tente de faire naître dans leur cœur un espoir qu'hélas ! je n'ai pas.

» Ah ! mon cher Dussol, tout cela est épouvantable... Je me suis informé ce matin à la Direction de Police s'il était permis aux familles des condamnés d'accompagner ceux-ci en Sibérie ; on m'a répondu affirmativement. Nous suivrons donc Roger là-bas, et nous pourrons quelque peu alléger peut-être ses souffrances. Que je me félicite aujourd'hui d'être libre ! je n'ai aucun amour qui me retienne, et je puis consacrer le reste de ma vie à notre ami.

» Je t'informerai du jour de ce triste départ. Pense souvent à nous, et, chaque fois que tu le pourras, envoie-nous de l'argent, puisqu'il te sera impossible de témoigner autrement ton affection à l'infortuné : tu comprends bien que je ne me fais pas illusion sur les ressources du

pays où nous irons ; ton superflu nous sera toujours d'un puissant secours...

» Au moment où j'allais clore ma lettre, je reçois la visite de M^e Vsiévolode Tzelsky, l'avocat de Roger. Il m'apprend un incident curieux qui a suivi le prononcé du jugement.

» Je t'ai écrit, je crois, que le procès du frère de Louise a fait grand bruit en Russie, et qu'à Moscou principalement le public a pris parti pour ou contre notre ami d'une manière très-caractéristique : les Moscovites étaient en majeure partie pour la culpabilité de Roger, tandis que tout ce qu'il y a ici d'Arméniens et de Polonais penchaient vers l'innocence. Or, il paraît qu'au moment où la Cour de Justice a rendu le verdict, quelques Polonais qui se trouvaient dans la salle ont fait entendre des murmures désapprobateurs : ils ont été aussitôt arrêtés, et, s'il faut en croire les on-dit, ces arrestations auraient mis la police russe sur la piste d'un de ces nombreux complots que les Varsoviens fomentent tous les jours en faveur de l'indépendance de leur patrie. Voilà donc encore une pénible conséquence de cette désastreuse affaire : de pauvres diables sont non-seulement compromis pour avoir manifesté en faveur de notre bien-aimé camarade, mais encore leur imprudence a amené la découverte d'une patriotique conspiration.

» Nous t'embrassons tous affectueusement.

» GEORGES LECLERC. »

RAPPORT SECRET

Adressé par le Directeur de la police de Moscou à son Excellence le Ministre de la Justice.

Excellence,

Vous avez été bien inspiré en faisant surseoir à la déportation du français Roger Bonjour. Grâce à la communication anonyme que je vous ai transmise et que vous avez bien voulu prendre en considération, la lumière a brillé sur cette mystérieuse affaire.

Permettez-moi donc de reprendre l'exposé des faits.

Trois jours avant le jugement, je reçus la visite de M. le président du Tribunal d'Equité.

Ce magistrat, qui s'était intéressé vivement au meurtrier supposé du prince Ostroloff, me remit une lettre non signée qui lui était parvenue par la voie de la poste et sur laquelle il appela mon attention.

D'après cette lettre, le français Roger Bonjour était complètement innocent du crime à lui reproché; le coupable était un Irlandais nommé Hugh Bwan, qui m'avait déjà été signalé comme entretenant des relations avec une société d'agitateurs polonais; on faisait observer en outre que cet Hugh Bwan avait plusieurs points de ressemblance avec Roger Bonjour pour la taille et la physionomie.

Je n'ajoutai pas une grande importance à cette dénonciation anonyme, car, ayant eu l'occasion de voir il y a quelque temps Hugh Bwan, j'avais remarqué qu'il était blond, tandis que l'accusé Roger Bonjour est d'un brun très-accentué: mais M. le Président du Tribunal d'Equité insista, en disant qu'il avait foi en l'innocence du jeune Français, que le devoir de la justice était de ne

négliger aucun renseignement d'où qu'il vînt, que deux personnes pouvaient se ressembler tout en ayant la chevelure et la barbe de nuances différentes, et qu'enfin, du moment que je reconnaissais à l'Irlandais des allures de conspirateur, je ne devais pas négliger une occasion de l'arrêter, son arrestation étant utile, sinon nécessaire, dans un double but.

C'est alors qu'en présence de l'insistance de M. le Président (*) je me décidai à en référer à vous, et vous m'engageâtes à l'aider de toutes mes forces dans la recherche de la vérité.

Cependant, comme on ne pouvait arrêter le sieur Hugh Bwan à propos de rien, je résolus de laisser le procès suivre son cours ; seulement, le soir du prononcé du jugement, j'eus soin d'aposter dans la salle du Tribunal criminel deux de mes agents secrets qui se mêlèrent à la foule et excitèrent les spectateurs qui éprouvaient de la sympathie pour l'accusé, à manifester en sa faveur.

Des murmures se firent entendre à la lecture du verdict, un coup de filet fut donné ; résultat : arrestations de quelques hommes du peuple qui furent relâchés presque aussitôt, et d'un certain nombre de ces agitateurs à moi signalés, lesquels n'avaient pas pris part à la manifestation, mais que nous gardâmes afin de nous donner un prétexte pour perquisitionner chez eux.

Ces individus, en l'honneur desquels le coup de filet

(*) En Russie, les simples juges de paix n'ont pas pour unique fonction de décider dans les questions litigieuses de petite importance ; les juges de paix de chaque arrondissement, réunis en *Tribunal d'Équité*, constituent une sorte de Cour qui sert à contrôler l'action des parquets et des tribunaux commerciaux et criminels. C'est au Tribunal d'Équité qu'incombe le devoir de signaler à la Cour Suprême les irrégularités de procédure commises par n'importe quels magistrats, de veiller à ce que les accusés n'aient pas à souffrir d'une prévention trop longue ; etc., etc.

avait été donné, étaient tous des étrangers, conspirant depuis longtemps contre le gouvernement sous prétexte de libéralisme polonais, mais, en réalité, pour ramener dans le royaume un ordre religieux expulsé.

Les perquisitions, pratiquées à leur domicile, me mirent sur la voie d'un vaste complot jésuitique tendant au renversement de l'Etat, et, sans avoir à invoquer l'affaire Roger Bonjour, je pus faire arrêter l'Irlandais Hugh Bwan.

Lorsque je fis comparaître cet homme devant moi, je l'examinai attentivement et je vis que sa physionomie rappelait à peu près celle du malheureux qui venait d'être condamné comme coupable de l'assassinat du prince Gustave Ostroloff. (*)

Néanmoins, je gardai le silence sur le crime de Thorghok, attendant que les événements me permissent de l'interroger d'une manière efficace.

Le lendemain, je reçus une lettre de l'anonyme qui avait écrit à M. le Président du Tribunal d'Équité. Cette personne me félicitait de la capture d'Hugh Bwan, m'affirmait de la façon la plus formelle que l'Irlandais était un des dignitaires les plus importants de l'Ordre de Loyola, et s'offrait à me faciliter ma tâche de justicier si je consentais à venir seul sur les onze heures du soir trouver « le protecteur inconnu de Roger Bonjour » sous les murs de la chapelle de Iverskié-Vorata.

J'allai à cet étrange rendez-vous et n'y trouvai personne; mais, en rentrant chez moi, un mendiant me remit une nouvelle épître du mystérieux personnage.

Cette fois, l'anonyme me remerciait de ma complaisance, s'excusait de m'avoir fait accomplir une promenade nocturne qui, bien que sans résultats immédiats pour moi, lui avait prouvé mes bonnes dispositions à son

(*) Cette ressemblance a été signalée, on s'en souvient, au commencement de cet ouvrage. Voir dans la 2^{me} partie le chapitre : LE PAPE NOIR.

égard ; puis, se décidant à parler carrément, mon correspondant m'indiquait, avec précision et netteté, divers mots de passe en usage dans la Société secrète à laquelle appartenaient mes conspirateurs.

Me conformant alors scrupuleusement à ses indications, je fis entrer dans la prison le plus habile de mes agents ; celui-ci, peu à peu, progressivement, se mit en rapport avec Hugh Bwan, parvint à avoir sa confiance, se donna pour un jésuite polonais, lui fournit toutes les preuves nécessaires de son affiliation, et, enfin, prétextant un ordre du Général, se fit dévoiler l'endroit où se trouvaient les vingt millions volés au prince.

A vrai dire, Excellence, il m'eût été impossible de mener à bien cette affaire si je n'avais été sans cesse tenu au courant de mille détails par mon correspondant anonyme

Aujourd'hui, j'ai la conviction que l'héritage de Paul Rameau existait réellement ; que les jésuites avaient tenté de s'en emparer ; que, n'ayant pu y parvenir, ils avaient autorisé Hugh Bwan à prendre où il pourrait une somme équivalente, en s'arrangeant toutefois de façon à ce que Roger Bonjour fût accusé du vol, mis hors d'état de nuire et contraint par la justice à restituer à la personne volée ou à ses héritiers la richesse dont il était, lui Roger Bonjour, le légitime possesseur ; c'est ce que les théologiens de la compagnie de Loyola appellent une *compensation*.

Ce plan avait été habilement exécuté ; mais, je vous le répète, je n'aurais jamais pu le découvrir sans le concours de cette lumière anonyme qui n'a cessé de m'éclairer tout le temps qu'ont duré mes recherches. Sans ce correspondant, qui selon toute évidence est un faux-frère agissant sous l'influence de quelque puissant intérêt, sans lui, dis-je, je n'aurais jamais connu certaines phrases mystiques, certains détails des plus secrets, à l'aide desquels mon agent a pu convaincre Hugh Bwan

qu'il n'était auprès de lui qu'un émissaire du Général de l'Ordre.

Le procès de Roger Bonjour va donc être prochainement révisé. Hugh Bwan, à qui l'on enlèvera la barbe qu'il a laissé pousser depuis le meurtre et à qui l'on teindra chevelure et moustache comme il a dû le faire pour établir le fameux quiproquo, Hugh Bwan sera inopinément traduit devant la Cour de Justice sous l'inculpation d'assassinat tandis qu'il croit encore n'avoir à répondre que du délit d'association illicite.

Daignez agréer, Excellence, etc.

LE DIRECTEUR DE POLICE.

Moscou, 19 août.

« Moscou, 25 août :

« Mon cher Dussol,

» Par quelle série d'émotions nous passons depuis deux mois !

» Je sors à l'instant même de chez M. le Président du Tribunal d'Équité, qui m'a affirmé que l'on pense tenir le vrai coupable et qu'en outre le gérant de la Banque de Moscou est arrêté.

» Enfin, ces cruelles épreuves vont être finies, Roger va nous être rendu ! Je crois que je deviens fou de joie.

» Louise, pendant toutes nos douloureuses vicissitudes, a été admirable de dévouement. Le père pleure toujours, mais ce n'est plus de tristesse.

» Nous t'embrassons. A bientôt.

» Georges LECLERC. »

CHAPITRE LXXIV

LE TRIOMPHE DE LEROUÉ

Il faut que le lecteur se transporte avec nous dans cette salle tendue de noir, où le Général qui commande la sinistre armée des disciples de Loyola a donné au père Leroué l'ordre de s'emparer des millions de Paul Rameau.

Les vingt Provinciaux sont réunis autour de leur chef.

— Il y a un an, révérendissimes, dit celui-ci, nous avons confié à notre frère le Provincial de France le soin de faire rentrer dans les coffres de la Société une fortune qui devait servir à nous combattre. Je demande aujourd'hui à notre frère Leroué d'expliquer comment il s'est acquitté de sa mission.

Leroué se lève plus pâle que de coutume ; il est facile de voir qu'il est profondément ému. Toutefois, il parvient à maîtriser son émotion, et, au milieu d'un silence glacial, il s'exprime en ces termes :

— Mes frères, je n'ai pas réussi.

Quelques-uns des assistants ne peuvent retenir des marques d'étonnement.

— Non, mes frères, je n'ai pas réussi, et cependant j'atteste que je n'ai rien négligé pour atteindre le but qui m'avait été désigné. Vous pouvez interroger ceux de nos frères qui m'ont vu à l'œuvre ; tous vous diront qu'il était impossible de réussir, sans sortir des étroites limites qui m'avaient été fixées... Je n'ai pas quitté d'un pas le jeune homme que notre ennemi Paul Rameau avait institué son mandataire ; contre lui, j'ai employé

tous les moyens qui m'étaient permis pour l'amener à se dessaisir du sachet contenant l'héritage de Roger Bonjour ; l'ivresse, la terreur, l'amour, le jeu, j'ai mis tout cela en avant, rien n'y a fait... Paul Rameau savait à qui il confiait la fortune de son neveu quand il l'a remise entre les mains de Laborel... Ce Laborel, mes frères, quoique enfant, avait plus d'énergie, plus de sang-froid, savait mieux se dominer que bien des hommes ; il a tout bravé, il a résisté à tout... Ah ! mes frères, que ne m'a-t-on écouté il y a un an ! Un fatal pressentiment me disait que, pour réussir dans cette entreprise, il ne fallait pas craindre de répandre du sang... Si nous nous étions débarrassés du même coup de l'héritier et du porteur de l'héritage, en ce moment je remettrais ici à notre vénéré Général les vingt millions qui nous échappent... Mais non, on a voulu user de générosité, on a parlé d'être magnanime, et voilà où nous en sommes.

Là-dessus, Leroué expose la trame tissée dans l'ombre d'abord par lui, puis par M. Vipérin, et enfin par Aulat, son *socius*. Il démontre qu'elle semblait inextricable, et que pourtant Laborel a su triompher de l'ivresse, surmonter la terreur, mettre sous pied l'amour et vaincre même le démon du jeu.

Les assistants sont subjugués par sa parole éloquente et ses explications nettes, précises, qui paraissent franches.

— Un de nos frères, s'écrie le Provincial, a voulu, dans son orgueil téméraire, regagner cette partie que j'avais déclarée perdue ; le père Hugh Bwan s'est cru la force nécessaire pour tenter de faire ce que le père Leroué n'avait pu accomplir ; pour arriver à ses fins, il a tourné la loi qu'on m'avait prescrite ; ne devant pas immoler Roger Bonjour, il a poignardé un étranger, et, ne se sentant pas de force à réussir directement, il a établi une compensation dont le résultat pouvait être la mort du petit serpent et qui, d'ailleurs, a piteusement échoué... Oui, mes frères, le père Hugh Bwan, lui aussi, a échoué !

Ici, le Général croit devoir interrompre le Provincial :

- Le père Hugh Bwan prétend avoir été trahi.
- Et qui soupçonne-t-il ?
- Vous.

A ce mot, Leroué hausse les épaules d'un air de souverain mépris. Les vingt hommes qui l'entourent, halebauts, ne le perdent pas de vue. Lui, brave la tempête qu'il voit s'amonceler ; il n'hésite pas, et, levant énergiquement son front superbe avec sa brusquerie accoutumée, il réplique :

— Faut-il donc que j'aie toujours à me défendre contre les accusations ineptes de cet Hugh Bwan qui, selon toutes les apparences, est, lui, un faux-frère !... Voilà bientôt dix-huit ans que je suis Provincial, il y a 22 ans que j'ai été nommé Recteur au Canada, et pendant ces vingt-deux années, jamais un *socius* n'a pu surprendre un seul fait, un seul acte, un seul mot, un seul geste, une seule pensée, qui ne fussent pas strictement conformes à l'esprit de l'Ordre... Lui-même, cet Hugh Bwan, quand il faisait partie de ma mission, lui-même n'a jamais trouvé rien à me reprocher...

Vous le savez tous, vous qui m'entendez, alors c'était un jeune homme de vingt-trois ans à peine, il était ambitieux, et lorsque je retournai en Europe prendre le provincialat de France, il ne me pardonna pas de ne le point avoir appuyé pour recueillir ma succession, comme Recteur de notre Maison-Mère du Canada ; j'avais en effet deviné cet esprit chagrin, querelleur, indiscipliné, et je m'opposai à ce que l'on donnât une fonction aussi importante à un garçon qui n'était pas encore mûr ; de là, la haine de cet homme !... Et tandis que tous mes Recteurs suffragants s'accordaient à me reconnaître des qualités, dont il me répugne de faire moi-même l'éloge, lui seul, comme une fausse note au milieu de l'harmonie d'un concert, s'efforçait perfidement de répandre sur mon compte de lâches et basses insinuations !

Hier, il a entrepris une tâche au-dessus de ses forces, et, parce que le fardeau l'a écrasé, il vient m'accuser de lui avoir donné un croc-en-jambe et de l'avoir fait tomber... Le misérable ! il oublie que, sans moi, dans le premier procès intenté à Roger Bonjour, le jeune Laborel, cet important témoin à décharge, aurait comparu et précipité le dénouement que vous savez !

— C'est vrai, murmurèrent les Provinciaux.

— Eh quoi ! mes frères, c'est moi que l'on accuse d'avoir mis un empêchement quelconque à la réussite de notre plan ! c'est moi que l'on accuse d'avoir tendu la perche à notre ennemi qui se noyait ! moi qui, il y a un an, ici même, ai le plus hautement développé la thèse de la confiscation des millions de Paul Rameau ! moi qui ai été le seul à demander la mort immédiate du petit scélérat que nous avons élevé ! moi qui, seul avec le Provincial d'Espagne, me suis prononcé pour la solution prompte et radicale !... En vérité, quand je vois une telle accusation se dresser devant moi, je me demande si je rêve !

Dans quel but aurais-je trahi celui qui jusqu'à aujourd'hui a été mon frère Hugh Bwan ! Dans quel but aurais-je facilité le triomphe de Roger Bonjour ?... Voyons, il ne suffit pas de formuler des accusations, il faut encore les raisonner, et celle de mon adversaire ne tient pas debout.

Examinons-la, je vous prie.

Si j'ai empêché la réussite de l'affaire de Moscou, c'est à moi encore, à plus forte raison, que sont dus les deux échecs de Marseille, l'échec de Sens et l'échec de Paris. Interrogez M. Vipérin, interrogez le père Aulat, et vous serez édifiés.

Si j'ai aidé, de quelque façon que ce soit, Roger Bonjour ou Laborel, contre l'Ordre, c'est que je porte un intérêt quelconque à notre jeune ennemi. Interrogez le Recteur de M..., interrogez le Recteur de Vaugirard,

interrogez chaque *socius* que notre Général a placé auprès de moi.

Et, surtout, interrogez mon passé, rappelez-vous toutes mes paroles et tous mes actes, scrutez mon cœur, et jugez-moi.

Maintenant, examinez aussi la conduite du père Hugh Bwan. Voyez cet homme, notoirement mon ennemi, demandant à reprendre une affaire qui m'était confiée, seulement pour aller sur mes brisées. Un moment, il réussit, ou plutôt il croit réussir; car il fallait s'attendre à ce que les dénégations persistantes unies au caractère indomptable de Roger Bonjour fissent hésiter les juges, si du moins elles ne les convainquaient pas; vous l'avez su, malgré toutes les apparences écrasantes, le jeune homme a trouvé des gens pour proclamer son innocence, et les magistrats n'ont osé le condamner ni à mort ni même aux travaux forcés à perpétuité.

Eh bien ! n'est-il pas à présumer que, si quelqu'un a trahi nos frères de Russie, c'est le père Hugh Bwan, et personne autre... le père Hugh Bwan qui, s'étant laissé prendre bêtement dans les filets de la police moscovite et se trouvant compromis dans une affaire d'association illicite, a craint de se compromettre davantage en demeurant trop longtemps entre les mains de magistrats qui auraient pu finir par remarquer la ressemblance vague qu'il avait utilisée pour faire condamner à sa place Roger Bonjour ? N'avait-il pas tout intérêt à quitter au plus vite cette prison d'où il ne devait sortir, s'il était découvert, que pour aller finir ses jours en Sibérie ? N'avons-nous pas enfin le droit de supposer que cet homme, qui n'a jamais su respecter ses supérieurs, ne s'est fait aucun scrupule de dénoncer ses subalternes afin d'être laissé, lui, tranquille, puisqu'il jouait sa tête ?

Et, lorsque ni ses bassesses, ni ses lâchetés, ni ses insultes, ni ses trahisons, n'ont abouti, quand il s'est vu perdu par lui-même, dans un dernier accès de rage, il a

voulu perdre, du moins auprès de vous, l'homme qu'il envie et qu'il déteste, moi !

Leroué n'ayant plus rien à dire, le Général déclara qu'en effet les pères jésuites compromis dans le complot de Moscou pensaient unanimement qu'il n'y avait qu'Hugh Bwan, qui eût pu les livrer. Puis, il fit comparaître M. Vipérin et le père Aulat, qui ne tarirent pas en éloges sur le compte de Leroué, racontèrent encore, avec force détails, les quatre tentatives, faites contre Laborel, et excusèrent d'autant mieux le quadruple échec du Provincial qu'ils avaient contribué largement eux-mêmes à deux des combinaisons restées sans résultat. De telle sorte que Leroué, grâce à l'accusation réfutée d'Hugh Bwan, fut non-seulement excusé de n'avoir pas réussi, mais encore on le proclama le jésuite le plus dévoué à la Compagnie ; et son ennemi, déclaré faux-frère, fut abandonné à son mauvais sort.

SIXIÈME PARTIE

LE SECRET DE BABET

CHAPITRE LXXV

COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UN INDIVIDU GÊNANT

On n'a pas oublié Romain Garocher, l'auteur de la catastrophe de Pont-sur-Yonne, le grec du cercle du Chapeau-Rouge. On sait qu'il a été arrêté, ainsi que Laborel, lors de la descente de police dans le tripot de la rue des Vieilles-Haudriettes. Mais si le juge d'instruction n'a pas tardé à reconnaître la parfaite innocence de Laborel, il n'en a pas été de même pour Romain.

En apercevant celui-ci dans la salle de baccarat, le commissaire s'était écrié :

— M. Garocher ici?... Ah ! je vois que nous sommes en pays de connaissances !

Bref, l'affaire du Chapeau-Rouge s'est terminée pour l'agent secret du Gésu par une condamnation à deux mois de prison.

Grâce à leurs puissantes influences, les jésuites auraient pu épargner à Garocher cette flétrissure ; mais Romain était de ceux que l'intérêt de la Compagnie oblige de temps en temps à sacrifier, ou du moins en faveur desquels il est parfois mauvais d'intervenir. Le délit dont il

était inculpé n'entraînait pas une condamnation rigoureuse, et, pour la lui éviter, il aurait fallu que l'Ordre l'avouât comme étant un des siens, ce qui offrait plus de désavantages que d'utilité; aussi aucune démarche ne fut-elle tentée pour empêcher Romain de passer en jugement ni même de faire ses deux mois de prison.

Garocher le savait, et il ne s'en formalisa pas; la condamnation qu'il subissait sans mot dire lui valait, du reste, une bonne note auprès de ses supérieurs.

Pourtant, s'il n'en voulut pas à ceux-ci de l'avoir momentanément abandonné, il fut du moins quelque peu étonné de ne recevoir aucune nouvelle de Leroué.

C'était Leroué qui, d'accord avec Aulat, avait monté l'affaire du Chapeau-Rouge; le Provincial aurait bien pu, pensait-il, non pas solliciter en sa faveur, mais du moins lui faire passer en cachette un peu d'argent pour adoucir les ennuis de son emprisonnement. Et le Provincial ne s'était pas plus soucié de lui que s'il n'avait jamais existé.

Il est vrai qu'au moment où Garocher se morfondait entre les quatre murs de la maison pénitentiaire, Leroué avait bien d'autres occupations.

En revanche, dans les premiers jours de sa détention, il reçut la visite d'un jésuite qui s'intéressait à lui et qui, n'étant pas connu, n'avait pas à craindre de se compromettre; c'était Hugh Bwan.

Ils n'eurent pas le loisir de causer longtemps, car ils se virent au parloir. Hugh Bwan s'était fait délivrer on ne sait comment une autorisation; il avait prétexté une communication dont il était chargé pour Garocher de la part de sa famille.

Tous les prisonniers étaient réunis dans un immense parloir, où l'on causait avec eux à travers une grille; il était donc difficile d'entamer une longue conversation un peu trop particulière. Pourtant, Garocher eut le temps de glisser à Hugh Bwan ces quelques mots que le brouhaha du parloir couvrit :

— Mon cher, j'ai la conviction qu'il y a des traîtres parmi nous.

— Je le crois aussi, répondit l'autre.

— Dès que je serai sorti d'ici, je m'occuperai de les démasquer.

— Ne luttez pas seul contre eux ; vous succomberiez.

— Eh bien ! si jamais quelque danger me menaçait, je vous écrirais à ce nom.

En disant cela, il passa à Hugh Bwan un bout de papier à travers les barreaux de la grille.

— Parfait, dit Hugh Bwan, .. En poste restante, pour le cas où vous ignoreriez dans quelle ville je me trouve... Ecrivez toujours avec le contre-espion... Et, une fois le danger passé, allez retirer la lettre, afin que, si je n'ai pas pu moi-même la prendre, elle ne tombe pas à la fin de l'an entre les mains des employés de la poste.

— C'est entendu.

Hugh Bwan partit. Garocher ne lui avait pas dit sur qui il faisait planer ses soupçons ; c'était sur Leroué.

Déjà, à Sens, il avait reconnu le Provincial malgré toutes les précautions que celui-ci avait prises pour se cacher de son *socius*, et ses allées et venues mystérieuses, dans la journée du départ de Laborel pour Paris, avaient vivement excité la curiosité de l'employé des chemins de fer. Puis, cette carte tombée de la poche du jeune homme n'avait pas contribué à dissiper ses premières méfiances instinctives ; au contraire.

Plus tard, quand Leroué vint s'adresser à lui personnellement pour attirer Laborel dans le guet-apens du Chapeau-Rouge et l'y dépouiller, il avait un moment surmonté les vagues inquiétudes qu'il ressentait ; ne comprenant rien alors à la conduite du Provincial, il avait pensé qu'il avait eu tort de suspecter celui-ci, que Leroué n'était sans doute revenu en secret à Sens que pour mieux surveiller son *socius* dans l'exécution des desseins impénétrables de la Compagnie, et qu'en définitive

il était illogique qu'il protégéât d'une manière quelconque le jeune homme, pour lequel, selon toute apparence, avait été commandée la catastrophe et contre qui, maintenant encore, on organisait un autre traquenard.

Garocher se dit que la phrase sentencieuse écrite par Leroué au dos de la carte de la maison du Pont-Neuf était même probablement le fait d'une nouvelle habileté de l'insondable Provincial ; et, rassuré, il se remit à l'œuvre sans demander la moindre explication.

De gaité de cœur, il dressa contre Laborel toutes les batteries de l'astuce et du mal ; il se sentit sûr de la réussite.

Aussi, quand ce coup, si savamment combiné, échoua par suite de l'entrée soudaine de la police, quand il se vit arrêté, traîné en prison et abandonné par Leroué, tous ses soupçons revinrent à son esprit ; il rapprocha le dénouement imprévu de cette aventure, des faits étranges qui avaient d'abord à Sens éveillé son attention, et la conclusion de toutes ces pensées, de tous ces doutes, de tous ces rapprochements, fut que le Provincial faisait agir les agents de la Compagnie pour masquer sa trahison et déployait d'autant plus de zèle d'une part que de l'autre il déchirait dans l'ombre les trames si artistement tissées par ses ordres.

Maintenant, quel intérêt cet homme terrible avait-il de se conduire de la sorte, c'est ce que Garocher s'évertuait à découvrir et qu'il ne découvrait pas.

Leroué considérait-il les vingt millions comme un dernier trop beau pour être acquis à la Société, et songeait-il à s'en emparer pour son compte, tout en ayant l'air d'avoir accompli des prodiges inutiles pour les gagner à la communauté ? — Mystère.

Toujours est-il que Garocher avait le sentiment de la trahison de son supérieur, sans pouvoir s'en expliquer le but.

A sa sortie de prison, dans les premiers jours d'août, Romain s'informa, apprit la condamnation de Roger

Bonjour et la découverte du complot jésuitique de Moscou ; ne recevant aucune nouvelle d'Hugh Bwan, il commença à s'inquiéter, pensant avec raison qu'il se trouvait au nombre des affiliés compromis ; en outre, il constata l'absence de Leroué à Paris, ce qui lui fit supposer que le Provincial se livrait à quelque nouvelle intrigue.

Dès lors, réalisant un projet qu'il avait conçu pendant sa captivité, il se rendit à Marseille où il fixa son séjour.

Deux mois après, nous retrouvons encore Romain Garocher à la capitale : il habite une mansarde, quai de la Charente, au bord même du canal Saint-Denis, à la Villette.

Nous sommes au milieu d'octobre. L'ami d'Hugh Bwan cachète une nombreuse variété de lettres. Il en met une dans sa poche et renferme les autres dans ce petit secrétaire blindé que nous avons déjà vu chez Mme Piolenc. En plaçant un de ces paquet scellés, Garocher murmure :

— Voilà quelques paperasses qu'il me faudra peut-être aller replacer où je les ai prises ; car il ne suffit pas de réussir, il faut encore qu'il ignore toujours que je suis en possession de son secret ; sans cela, je le connais, je serais perdu... Mais je réussirai !... En tout cas, s'il m'arrive un malheur, ce paquet servira à ma vengeance.

En disant cela, il donna deux tours de clef, et sortit.

Au bout d'une heure, il franchissait le vaste corridor d'une belle maison de la rue St-Jacques, à côté du Val-de-Grâce.

— M. de Guémont est-il chez lui ? demanda-t-il au concierge en passant devant la loge.

— Il vient justement de rentrer, répondit le Pipelet.

Au second étage, Garocher s'arrêta devant une porte et sonna. On vint ouvrir. Garocher entra, et il se trouva en présence de Leroué.

— Tiens, Garocher ! fit le Provincial.

— Vous ne m'attendiez pas ?

— Ma foi, non... Mais entrez... entrez donc, mon ami.

Leroué introduisit son visiteur dans une petite pièce retirée qui lui servait de cabinet de travail.

Cet appartement de la rue St-Jacques était en quelque sorte un pied-à-terre qu'il s'était ménagé en ville ; là, sous le nom de M. de Guémont, il recevait tous les agents secrets de l'Ordre, les bas servants de l'espèce de Garocher, qui ne pouvaient décemment pénétrer dans la maison officielle de Vaugirard et auxquels il laissait ignorer son *buen retiro* tout particulier du Bas-Meudon ; c'était là aussi que Leroué tenait son argent disponible, préparait ses entreprises en collaboration avec les plus vils scélérats que renfermait la capitale.

Garocher savait tout cela.

— Avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre ? fit Leroué quand ils furent assis autour d'une table ovale qui occupait le milieu du cabinet.

— Dam ! il y a deux mois que je suis sorti de prison...

— Tiens, au fait, vous avez été condamné pour cette malheureuse affaire du Chapeau-Rouge... Je comptais m'occuper de vous, mon cher Romain ; mais il m'a fallu partir pour une mission des plus importantes. A peine la mission accomplie, j'ai eu à effectuer mon voyage à Rome à l'occasion du Grand-Conseil annuel... Enfin, d'après ce que je vois, vous n'avez pas subi une longue captivité...

— Oh ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Vous ne m'en voulez donc pas ?

— Pas le moins du monde... Et la preuve que je vous suis aussi dévoué que par le passé, c'est que je viens aujourd'hui vous entretenir de choses qui vous intéressent particulièrement.

— Ah !... et de quoi s'agit-il ?

— Voici, monsieur Leroué... Vous vous souvenez

sans doute du petit voyage que vous avez fait à Sens, par là, dans la seconde quinzaine de mai, le 20 du mois, il me semble...

— Le 20 mai?... Cui... En effet, ce jour-là, je suis venu donner des ordres à Aulat au sujet de l'affaire Laborel... Vous avez raison ; le 20 mai, je suis venu à Sens.

— Vous y êtes même venu deux fois, si je ne me trompe ?...

Si étonné que fut Leroué par cette brusque interrogation, il eut la force de se dominer et ne laissa échapper aucun mouvement de surprise.

— Deux fois ? dit-il... je crois que vous faites erreur.

— Pardon... Je vous garantis que vous êtes venu deux fois à Sens, le 20 mai... Vous arrivâtes le matin sur les six heures par l'express de Lyon ; à huit heures et quart, le père Aulat vous accompagnait à la gare, vous m'avez adressé de l'œil un bonjour en passant, et vous avez pris le train de Paris...

— Où j'arrivai aux environs de midi, interrompit Leroué qui commençait à se demander ce que cela signifiait... Parfaitement, vous avez bonne mémoire, Romain... C'est bien cela.

— Mais non, ce n'est pas cela, repartit Garocher. Si vous avez filé jusqu'à Paris, certainement le train vous y a débarqué sur le midi ; mais si vous vous êtes arrêté en chemin... à Montereau, par exemple ?

— Diable, voilà une drôle d'idée !... Pourquoi voulez-vous que je me sois arrêté à Montereau ?

— Pourquoi ? Je l'ignore... Ce que je sais, c'est que vous avez dû vous arrêter à neuf heures et quart à Montereau, demeurer dans cette ville jusqu'à midi et demi et vous retrouver à Sens à une heure et vingt... mais, cette fois, tout a fait incognito.

— Et vous m'avez reconnu ?

— Certainement, monsieur Leroué, vous savez bien qu'on ne trompe jamais l'œil de l'ami Garocher.

— Eh bien, j'en conviens, je suis revenu de Montreuil... Ce second voyage était motivé par des raisons majeures, dans lesquelles vous n'avez pas à entrer, et que j'ai accompli avec le plus grand mystère...

— Avec tellement de mystère, monsieur Leroué, que vous ne tiendriez pas, je le parie, à ce que le père Général en fût informé.

Leroué bondit sur sa chaise.

— Ah ça ! que me racontez-vous là, Garocher ? et pour qui me prenez-vous ?

— Ecoutez, je n'ai pas à apprécier ce que je vois, mais pourriez-vous m'expliquer comment il se fait qu'à la suite de ce second voyage secret M. Laborel soit immédiatement parti de Sens ?

— Je ne vois pas quel rapport vous trouvez entre...

— Et comment se fait-il que le soir, en prenant l'express, M. Laborel ait laissé tomber de sa poche un billet écrit de votre main ?

— Vous dites ?

— Un billet, écrit par vous, et contenant ces simples mots : « Celui qui oublie les dangers passés ne voit pas les nouveaux périls qui le menacent ».... Si ce n'est pas là un avertissement plus qu'amical, je veux être pendu !

Leroué s'était rapproché de la table, et ses doigts nerveux en chiffonnaient fiévreusement le tapis.

— Voyons, continua Garocher, jouons à cartes découvertes.... Le coup du Chapeau-Rouge a échoué, et à Sens vos lettres d'avis font partir Laborel.... Monsieur Leroué, dans l'affaire de l'héritage, vous avez trahi la Compagnie.

Les yeux du Provincial lançaient des éclairs.

— Oh ! ne vous inquiétez pas cependant, poursuit l'autre coquin. Ce n'est pas moi qui vais vous livrer... Je me moque bien de l'Ordre après tout ; si je l'ai servi quelquefois, c'est seulement à cause de vous qui m'avez

épargné les galères et pour qui je professe le dévouement le plus absolu.

Leroué reprit son assurance ordinaire.

— Alors pourquoi cette visite ? pourquoi cette confiance à brûle-pourpoint ?... Quel est votre but, Garocher ?

— Mon but ?.... Il est bien simple, monsieur Leroué.... Vous savez que je n'ai aucune fortune. L'aide que je vous ai donnée jusqu'à présent m'a rapporté tout juste de quoi vivre, et je risque quelque jour d'être envoyé au bagne, si ce n'est au belvédère du docteur Guillotin.... Eh bien ! je demande tout simplement à me retirer des affaires.... Vous voyez que je ne suis pas ambitieux.

— Et combien vous faut-il ?

— Dam ! j'aime prendre le plaisir à pleines mains.... Pour vivre convenablement, il me faudrait cent mille francs de rente.

— Cent mille francs !.... Vous voulez que je vous serve cent mille francs par an ?

— Que nenni, monsieur Leroué !... Cent mille francs ne sont que les intérêts de deux millions.... C'est le capital que je réclame.... Je me charge de le placer, allez.... Ensuite, il faudra bien que je laisse quelque chose à mes héritiers ; car, une fois rangé, je me paierai le luxe d'avoir une descendance.... Qu'en pensez-vous, hein, mon maître ?

— Deux millions !

— Oui, deux millions, fit Garocher en sortant de sa poche la carte trouvée à la gare de Sens.... Deux millions contre ce petit méchant bout de papier.

— Mais où voulez-vous que je prenne une pareille somme ?

— Parbleu ! cela n'est pas mon affaire.... Cependant, quand on fait sauter vingt millions à la Compagnie, il me semble qu'il est facile d'en trouver deux pour un ami.

Leroué réfléchit un instant, puis :

— Allons, c'est entendu, vous aurez vos deux millions... Je vais vous en donner un à titre d'à-compte ; c'est tout ce que j'ai de disponible pour le moment... Demain, je vous donnerai le reste.

— Très-bien, dit Garocher coupant la carte en deux devant le Provincial stupéfait.... Je garde une demi-preuve jusqu'à demain.

— Vous vous méfiez de moi ?

— Non, je traite une affaire selon les règles de la plus vulgaire logique.... Tenez, monsieur Leroué, passez à votre caisse ; pendant ce temps, je dépose mon morceau de carton sur cette table ; vous me remettez mon à-compte, nous exécutons un mouvement tournant, et vous prenez ce qui vous revient.

Tandis que Garocher parlait de la sorte, Leroué s'était levé et se dirigeait vers son coffre-fort. Au moment où il faisait jouer les ressorts de la triple serrure, il entendit un bruit derrière lui ; il se retourna ; Romain s'était levé, lui aussi, avait placé une moitié de la carte sur le tapis, et s'étant mis entre la table et le Provincial :

— Que faites-vous ? demanda celui-ci.

— J'établis un rempart devant ce que vous allez conquérir à coups de billets de banque.... Un bon assaut, et la ville se rendra, et la muraille tombera pour laisser le vainqueur pénétrer jusqu'au cœur de la place.

— Imbécile ! pensa Leroué.

En même temps, il ouvrit le coffre-fort, y plongea les mains, tournant ainsi le dos à Garocher ; puis, exécutant subitement un mouvement de volte-face, il pressa une petite boule en caoutchouc qu'il tenait. Romain poussa un cri et tomba raide sur le sol. Leroué venait de le foudroyer avec un jet d'acide prussique.

Au lieu de prendre la liasse de billets de banque qu'attendait Garocher, le Provincial avait saisi un appareil terrible, de sa fabrication, qui était soigneusement

renfermé dans le coffre : c'était une fiole à deux ouvertures, l'une munie d'un bec en verre, l'autre fermée par une boule de caoutchouc ; la fiole était remplie d'acide cyanhydrique pur ; en pressant la boule de caoutchouc, l'air entraînait dans le récipient en cristal, et refoulait vivement l'acide qui sortait en un jet puissant et meurtrier.

Une odeur suffocante se répandit dans l'appartement. Sans perdre une minute, Leroué ouvrit les fenêtres.

Après quoi, il prit le cadavre, le traîna jusqu'à une chambre obscure ; là, se trouvait une grande baignoire en zinc, auprès de laquelle il déposa Romain.

— Il s'agit à présent, murmura-t-il, de faire disparaître ce corps... Allons, Leroué, à la besogne !

Ce disant, il passa dans une sorte de cuisine, où était entassée, en un coin, sous le potager, une énorme quantité de chaux vive.

Le Provincial quitta son habit, se mit en bras de chemise, remplit de chaux une caisse de maçon, et la transporta dans la chambre obscure.

Au bout d'une demi-heure, Romain Garocher était enseveli dans la baignoire, son corps entouré de tous côtés de la substance corrosive.

— Avant trois mois, dit Leroué en se frottant les mains, tout sera consumé, il ne restera pas un atome de ce cadavre... Ah ! celui qui a découvert la chaux a droit à ma plus vive admiration.

Et, tout en ricanant, il ferma la porte de la chambre à double tour.

CHAPITRE LXXVI

LE VOILE SE DÉCHIRE

Enfin, le bonheur avait élu domicile au milieu de nos quatre amis. Dussol, en se joignant à ses trois camarades, avait amené Clarisse qui fut acceptée de bon cœur; Louise et Roger étaient plus que jamais empressés autour de leur vieux père. Dès lors, on fut six, non pas à renouveler les folies de « l'ancien temps », — toutes les rudes épreuves qu'ils venaient de subir avaient métamorphosé nos jeunes gens, et d'ailleurs la présence du père Jeandet parmi eux les obligeait à se comporter en hommes sérieux; — on fut six à s'aimer, à rechercher ensemble quels étaient les moyens les plus sûrs et les plus prompts de faire le bien.

Aussitôt que le procès avait été révisé, à peine Roger avait-il été rendu à la liberté et remis en possession de sa fortune, que Georges, Louise et le père Jeandet quittèrent Moscou, ville dans laquelle ils n'avaient éprouvé que du malheur.

On se rendit à Paris, où l'on retrouva Dussol et Clarisse; la femme du comédien était devenue ce qu'elle aurait toujours dû être, c'est-à-dire une épouse aimante et dévouée.

Nos jeunes gens réglèrent les quelques affaires qu'ils avaient laissées en France, et, de là, partirent pour mettre à exécution le voyage projeté.

Tout d'abord, il fut bien décidé que l'endroit où ils s'établiraient définitivement ne serait pas situé dans leur pays: Roger ne voulait, à aucun prix, maintenant qu'il pouvait transporter ses pénates où il lui plaisait, se fixer

en France tant que Bonaparte, l'homme exécré, y régnerait.

Une autre considération leur faisait quitter la patrie : n'était-ce pas à Paris, à Lyon, à Marseille, c'est-à-dire dans les trois principales villes, que Louise avait perdu, dans une certaine mesure, ses droits à l'estime du public ?... Sans doute, pour les intimes, la sœur de Roger avait toujours conservé une honnêteté relative : une fois séduite par Griffonnier et chassée par son père, elle ne s'était pas, on le sait, jetée à corps perdu dans la fange du vice ; sa situation lui interdisant de rêver un mariage, elle ne s'était pas du moins donnée corps et âme à la débauche ; elle avait eu un amant, — forcément, puisque aujourd'hui, l'ouvrière strictement honnête crève à demi de faim, et qu'une jeune fille, élevée en enfant gâtée, comme l'avait été Louise, et brusquement livrée à elle-même, n'a plus à choisir qu'entre la prostitution et le suicide ; — elle avait donc eu un amant, mais ne lui avait-elle pas été constamment fidèle ? Gloria, maîtresse de Gustave Ostroloff, n'était-elle pas mille fois plus vertueuse que Clarisse, épouse légitime de Dussol, et que mille autres femmes mariées ?

Le préjugé est ridicule, mais on se brise en voulant lutter contre lui. Qu'une femme mariée ait des amants, on fermera les yeux ; que son adultère fasse à la fin éclater un immense scandale, si le mari se laisse attendre et pardonner, le monde passera l'éponge sur les torts de l'épouse coupable et tout sera oublié, elle pourra comme par le passé marcher le front haut. Au contraire, quand une jeune fille, avant l'hymen, commet cette faute qui n'est après tout qu'une faiblesse, elle est considérée comme criminelle et honnie ; elle aura beau tenir dès lors une conduite exemplaire, la tache lui restera ineffaçable et pour tout le reste de sa vie, si honnête qu'elle soit, elle demeurera mise au ban de la société.

Voilà pourquoi, malgré toute l'estime et l'affection qu'ils avaient pour Louise, Dussol et Leclerc approuvè-

rent Roger quand il parla de faire quitter à sa sœur ce pauvre pays de France, dans lequel sont encore ancrés tant de préjugés stupides qui, partout ailleurs, ont disparu depuis longtemps.

Il fut résolu que l'on établirait le siège du cénacle en Suisse, cette terre classique de la liberté. De là on se transporterait chaque année, suivant la saison, en tel ou tel pays.

Ce fut dans le canton de Neuchâtel, près de la petite ville si industrielle de La Chaux-de-Fonds, que l'on fixa la résidence commune ; une vaste propriété fut achetée, et Louise put enfin réaliser son souhait le plus cher : être la providence du plus grand nombre possible de pauvres gens.

Roger n'avait conservé des relations en France qu'avec Laborel, qui, tout à coup retrouvé, avait comparu au procès de révision.

C'était toute une histoire que sa première disparition.

Un beau jour, à Bordeaux, Laborel avait reçu une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Bien que votre mission soit terminée, tous les dangers ne sont pas passés. Le soir où je vous ai rendu le précieux sachet qui vous avait été ravi, vous m'avez promis de répondre à n'importe quel de mes appels et de m'obéir aveuglément.

» Eh bien ! si ce n'est pas en vain que vous m'avez prêté ce serment, vous ferez ce que je vais vous prescrire : *Sitôt la présente reçue, vous vous cacherez de façon à ce que personne ne puisse vous découvrir ; que votre frère lui-même ne sache pas ce que vous êtes devenu ; et le 25 août vous vous trouverez à Moscou.*

» Signé : LEROUÉ. »

Laborel avait tenu son serment. Il avait quitté Bordeaux un matin sans prévenir personne, se contentant

d'envoyer à Jacques le mécanicien un bout de billet par lequel il l'informait qu'il était obligé de s'éloigner pendant environ trois mois, et qu'il lui était impossible de dire où il allait ; Alexandre pria en outre son frère de tenir secret ce voyage, et lui disait de ne s'inquiéter de rien. Le mécanicien, qui connaissait à peu près l'histoire de la mission confiée au jeune homme par M. Rameau, pensa que ce départ subit et mystérieux s'y rattachait ; aussi, n'éprouva-t-il aucune crainte à ce sujet.

La lettre de Leroué contenait cinq billets de mille francs, qui aidèrent Laborel dans ses pérégrinations. Jusqu'au 10 août, il demeura en France, allant de ville en ville sous un nom d'emprunt, afin de n'être reconnu par personne.

Quelqu'un cependant le rencontra à Lyon en juillet ; ce fut Frisolette.

Laborel ne put s'empêcher de renouveler connaissance avec l'adorable petite chanteuse de bluettes ; elle commençait à oublier l'infidèle Lorédan.

Les deux jeunes gens causèrent de Sens ; Frisolette apprit à Laborel que Sarah Colt, la femme voluptueuse et passionnée du café Momus, s'était suicidée du désespoir d'avoir été abandonnée par Aulat. Laborel passa sous silence les détails de l'aventure à la suite de laquelle il avait quitté la charmante sous-préfecture de l'Yonne ; il se contenta de lui dire que Sarah était une infâme, un vil instrument entre les mains d'une bande de misérables ; et qu'il valait mieux pour tout le monde qu'elle fût morte que vivante.

Frisolette avait un engagement de quatre mois dans un café-concert de Lyon ; Laborel lui promit de venir la revoir au retour d'un voyage qu'il allait accomplir.

Au jour fixé par Leroué, le jeune homme était à Moscou. Grand fut son étonnement en apprenant à son arrivée le procès de Roger. Ne pouvant s'expliquer la conduite de Leroué en cette occasion, il ne chercha point à sonder le mystère, persuadé qu'il était de la réelle protection dont

l'étrange inconnu couvrait Roger Bonjour. Quand celui-ci sortit de prison après son acquittement définitif, Laborel lui confia, sans lui dire le nom de Leroué qu'il avait juré de garder pour lui seul, tout ce qui lui était arrivé tant à Marseille qu'à Bordeaux.

En apprenant de la sorte qu'un personnage caché avait veillé sur sa fortune, le journaliste fut profondément stupéfait ; il ne se connaissait pas d'autres amis que Dussol et Georges Leclerc ; mais ce qui l'intrigua le plus, ce fut le motif plausible de cette disparition commandée à Laborel pendant le cours du premier procès. Pourquoi ce protecteur mystérieux avait-il voulu le laisser condamner une première fois ?

Roger eut beau se creuser la cervelle ; la conduite du correspondant de Laborel demeura pour lui indéchiffrable.

Lorsqu'on quitta Moscou, Roger proposa à Alexandre de venir vivre avec eux ; il était juste, dit le journaliste, qu'il eût sa part de la fortune qu'il avait apportée. Laborel, délicat jusqu'au bout, refusa cette offre généreuse et revint à Lyon où l'attendait Frisolette.

Ce fut ainsi que l'héritier et le mandataire de M. Rameau se retrouvèrent et se séparèrent ensuite ; néanmoins, il fut convenu que Laborel entretiendrait avec Roger une correspondance suivie.

Il y avait à peine deux mois que le père Jeandet, ses enfants et leurs amis étaient à la Chaux-de-Fonds, répandant autour d'eux les bienfaits à pleines mains, lorsqu'un soir à souper Roger dit aux autres :

— Vous savez que ma mission n'est pas seulement de faire le bien ; il faut encore que je combatte les scélérats qui ont causé la mort de mon oncle. Or, la fatalité veut que j'aie été élevé précisément par les jésuites. Donc, il est logique et honnête qu'avant d'entreprendre la lutte, je commence par acquitter la dette que, sans le vouloir, j'ai contractée envers ces gens-là.

Les autres approuvèrent.

Roger fit un compte approximatif, évalua à 20,000 fr. sa dette, et se rendit à Villefranche afin que sa conscience n'eût rien à lui reprocher le jour où il engagerait la guerre qui lui était prescrite.

Le recteur de M^{***}, voyant arriver le jeune homme, crut à une conversion tout d'abord ; c'est pourquoi il tomba des nues quand Roger lui eut exposé le motif de sa visite. Roger ne lui parla pas pourtant de la raison particulière qui le poussait à venir rembourser largement aux pères ce qu'ils avaient dépensé pour lui. Le procureur et le préfet des études, aussi étonnés que le recteur, tinrent avec lui un conseil, et il fut arrêté que, bien que Paul Jeandet ne se décidât pas à rentrer au bercail, son argent était toujours bon à prendre. Roger, ne voulant pas avoir de discussion, donna vingt-cinq mille francs, et se retira.

Avant de partir de Villefranche, le jeune homme tint encore à rendre une visite à sa nourrice la vieille Babet, à qui il destinait également une forte somme, en reconnaissance des bons soins qu'elle lui avait prodigués.

On lui apprit que la brave femme était à toute extrémité.

Roger arriva chez elle au moment où elle allait rendre le dernier soupir.

Quand la moribonde eut entendu le nom du jeune homme, un souffle de vie passa sur elle ; elle ouvrit les yeux, et prononça ces mots d'une voix faible :

— Paul !... mon enfant... c'est Dieu qui t'envoie...

Puis, elle fit signe qu'on la laissât seule un instant avec le fils du père Jeandet.

Les assistants obéirent aux injonctions de l'agonisante.

Paul s'assit au chevet :

— Ma chère nourrice, dit-il, quel malheur pour moi de vous trouver dans cet état !...

— Tu me fermeras les yeux.

— Ne parlez pas, Babet ; il faut prolonger autant

que possible votre existence... Vous perdez, en parlant, le peu de force qui vous reste, et vous avancez d'autant le fatal instant de la mort...

— Non ! il faut que je te parle, Paul... Si j'avais su où tu étais, je t'aurais écrit de venir... Mais je ne le savais pas... Mon bon Paul... Pauvre enfant... Dieu m'a entendue... Il me pardonne, puisqu'il t'envoie...

— Vous vous fatiguez, ma chère nourrice.

— Qu'importe !... pourvu que j'aie le temps de te dire ce qu'il faut que tu saches... O mon Dieu, permettez que je lui apprenne...

— Quoi ?

— Mon crime...

— Un crime !... vous avez commis un crime ?... Ce n'est pas possible !...

— Hélas !... Ecoute, Paul... Dans quinze jours, il y aura vingt-cinq ans de cela... Un homme vint et m'apporta un enfant nouveau-né... C'est toi... Il m'ordonna de t'élever... mais il fallait que personne ne sût que l'enfant était à lui... Justement un comédien m'avait remis le matin même un enfant à nourrir... C'était comme toi un garçon... Alors, pour obéir à ton père... qui m'avait donné une forte somme... j'exposais sur la grande route le fils du comédien... Voilà pourquoi tu as été élevé sous le nom de Paul Jeandet... Mais tu n'es pas Paul Jeandet...

Roger haletait. Ce qu'il apprenait là le saisissait. Il se souvenait tout à coup des confidences de Dussol, dans la fameuse nuit d'ivresse où le comique se figurait qu'il était le sultan Haroun-al-Raschid. Cette coïncidence entre l'abandon de Dussol et l'époque de la naissance de Roger avait frappé celui-ci, on se le rappelle : mais jamais il n'avait pensé que cette coïncidence était le fait d'une substitution.

La nourrice semblait épuisée par les quelques paroles qu'elle venait de prononcer. Pourtant, après un moment de silence, elle reprit d'une voix mourante :

— C'est un grand crime que j'ai commis... Le véritable Paul Jeandet a dû mourir... car, cette nuit-là, il neigeait... il neigeait beaucoup...

— Non, Babet... Il vit ! s'écria Roger.

— Il vit, dis-tu ?...

— Oui, je connais un jeune homme de mon âge qui a été trouvé sur la route par des saltimbanques, à l'époque même dont vous parlez... C'est lui, j'en suis sûr maintenant...

— Il vit ?... oh ! tant mieux !... Dieu me pardonne !... Dieu me pardonne !...

— Mais, alors, Babet, vous connaissez mon père ?

— Oui...

— Son nom ?

La nourrice râlait.

— Son nom ? répéta Roger avec angoisse.

— Le père... Leroué...

Quel coup de foudre et en même temps quel éclair pour Roger Bonjour !

Le voile qui enveloppait l'histoire entière de sa vie se déchira d'un seul coup.

Le nom seul de Leroué lui expliquait pourquoi il avait reçu à M*** et à Vaugirard une si brillante éducation.

De plus, en rassemblant ses souvenirs, il comprit que le Provincial avait dû cacher aux jésuites eux-mêmes sa paternité, et soudain aussi son père lui apparut comme étant le mystérieux protecteur qui avait veillé sur Laborrel dès son arrivée d'Amérique et qui, dans l'ombre, avait jeté l'assassin Hugh Bwan dans les filets de la police de Moscou.

Mais, tandis qu'il faisait en lui-même ces réflexions, Babet, expirante, levait au ciel ses yeux éteints, et murmurait d'une façon à peine intelligible :

— Vous m'avez pardonné... Merci... Merci, mon Dieu !

CHAPITRE LXXVII

L'ABBÉ MORRIS

Il a neigé pendant toute la nuit. Paris est couvert d'un blanc manteau. Un vent sibérien souffle à terre et fixe sur le sol les flocons de neige qu'il métamorphose en une couche épaisse de glace.

C'est le matin. Le soleil devrait être levé à cette heure ; mais il n'a pas encore paru, caché qu'il est dans un ciel gris de plomb.

A travers les allées de son parc du Bas-Meudon, Leroué, toujours actif et matinal, se promène.

Il songe, en contemplant la nature enveloppée de son linceul glacé, il songe à cette nuit affreuse qui vit son évation du baignoire, la mort de Marguerite et le rapt de leur enfant.

Il pense à tout ce qu'il a fait pour ce fils, pour ce fils qu'il adore, et il se demande s'il n'est pas temps d'apprendre au jeune homme quel sang coule dans ses veines ; après tous les sacrifices accomplis, après les dangers incessamment courus, ce fils pourra-t-il ne pas l'aimer ?

Le moment n'est-il pas venu pour celui qui fut l'abbé Morris d'être complètement heureux ? car il ne lui suffit pas d'avoir un enfant et de répandre sur lui en secret les trésors de son affection paternelle, il faut encore que cet enfant connaisse son vrai père, et, mesurant l'immensité de ses bienfaits, lui rende enfin amour pour amour.

Tandis qu'il se livre à ces réflexions, tandis qu'il entrevoit le bonheur dans un avenir prochain, Leroué n'a pas aperçu une ombre qui le suit, derrière les taillis dans

sa promenade silencieuse à travers les allées du parc. Le Provincial va, va toujours devant lui, il s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs des bosquets, et, masquée par les haies élevées et touffues, l'ombre chemine de son côté.

.....

Cependant, Roger, après avoir fermé les yeux à sa nourrice, s'était rendu en toute hâte à la Chaux-de-Fonds, porteur de la nouvelle inattendue. Gardant au fond de son cœur ce qui le concernait personnellement dans les révélations de Babet, il se contenta d'apprendre à Dussol que Jeandet était son père et Louise sa sœur; puis, noblement, il avait dit à l'époux de Clarisse :

— Mon ami, les vingt millions de M. Rameau t'appartiennent.

— Pas du tout, avait répondu le comédien, ils sont ta propriété...

— Mais, puisqu'il est aujourd'hui certain que je ne suis pas le neveu du colon américain...

— Qu'importe ! ce n'est pas à moi que cette fortune a été léguée.

Cet assaut de générosité eût duré encore longtemps si Louise n'était intervenue pour dire judicieusement :

— A ce compte-là, l'héritage ne serait ni à l'un ni à l'autre de vous deux... Si Roger n'avait été qu'un neveu aux yeux de M. Rameau, celui-ci ne l'aurait pas choisi pour héritier, et la preuve, c'est qu'il n'a réservé aucune part de sa fortune ni à notre père, son beau-frère, ni à moi, sa nièce...

— C'est vrai, continua Georges Leclerc, n'est-ce pas à cause de tes articles anti-cléricaux que le vieux colon t'a pris en amitié, a entretenu avec toi des relations suivies, et finalement t'a institué son légataire universel ?....

— Mon Dieu, oui...

— Eh bien ! conclut le vrai Paul Jeandet, tu dois tou-

jours te considérer, Roger, comme le propriétaire nominal des millions que tu avais d'ailleurs fraternellement partagés avec nous, et si, malgré ce que je te dis, tu éprouves encore des scrupules, tu ne peux à ton tour refuser ce que j'avais moi-même accepté... Que l'héritage soit donc à tous, et qu'il ne soit jamais plus question de cela!.... J'ai retrouvé mon père, tant mieux pour moi; mais de même que tu ne lui retireras pas ton affection en échange de celle que je lui donne, de même tu dois conserver ta part à notre fortune collective.

Roger s'était tu, et avait, de fait, consenti à cette solution éminemment raisonnable et pratique. Il se dit que le sang ne signifiait pas grand'chose; il se rappela la mission de vengeance que Laborel lui avait transmise et à laquelle il avait consenti.

Dussol aurait-il pu l'accomplir? Non. Donc, pour la vengeance surtout, il était le véritable héritier de l'honnête homme qu'il avait aimé, le croyant son oncle, et dont il était fier d'honorer, malgré tout, la mémoire.

Quelques jours après, il arrivait à Paris.

Là, pensait-il, il verrait son père. Selon lui, il était le fruit de quelque union adultérine, et, comme avec ses idées avancées il blâmait le mariage tel qu'il se pratique en France, il donnait en lui-même raison à Leroué et à sa mère.

Il verrait son père, il l'assurerait de sa reconnaissance et, puisque celui-ci appartenait à l'ordre de Loyola, il se ferait dire par lui où se trouvait l'abbé Morris.

.....

Le Provincial était au bout de son parc, toujours absorbé par ses pensées joyeuses.

Tout à coup, un homme bondit de derrière un taillis, un poignard à la main.

— Hugh Bwan ! murmura Leroué.

— Traître ! dit l'autre d'une voix sourde, — et en

même temps il lui donna un coup de son arme dans la région du cœur.

A cette brusque attaque, Leroué resta un moment comme étourdi. Hugh Bwan (car c'était bien lui qui avait réussi à s'échapper des prisons de Moscou), Hugh Bwan se sauva de toute la vitesse de ses jambes.

Furieux, le Provincial s'apprêtait à se lancer à sa poursuite, quand une troisième personne fit son apparition au coin de l'allée.

— Mon père ! s'écria le nouveau venu qui n'était autre que Roger.

Ce mot, qui n'était pas dit avec la banalité d'un élève jésuite à son supérieur, ce cri qui était celui d'un fils à l'aspect de l'auteur de ses jours, retentit jusqu'au plus profond de l'âme du Provincial.

— Roger, répondit-il, que venez-vous faire ici ?

— Mon père ! répéta le jeune homme, mon père, je sais tout...

— Tu sais tout ?

— Oui, par Babet... J'ai appris que vous êtes mon père, je comprends maintenant tout ce que vous avez fait pour moi... et je viens vous dire que, malgré tout ce qui nous sépare, vous avez dès aujourd'hui mon affection reconnaissante...

— Oh ! mon fils, si tu savais le bonheur que tu me donnes ?...

— Et ma mère, quelle est-elle ! dites-moi où elle est, afin que je l'aime aussi.

Le visage de Leroué se rembrunit.

— Ta mère... elle est morte... Il ne faut pas que tu penses à elle... Nous garderons notre secret entre nous deux, et nous nous aimerons bien, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père... Voulez-vous une preuve immédiate de la confiance que j'ai en vous ?

— Parle.

— J'étais venu non-seulement pour vous embrasser, — et il embrassait Leroué, — mais encore pour vous prier

de me faire connaître un des vôtres qu'il faut que je connaisse : l'abbé Morris.

— L'abbé Morris ! répondit le Provincial étonné, mais c'est moi.

Effet terrible de cette parole, Roger se recula précipitamment. Le spectre de Paul Rameau passa, sanglant, devant ses yeux.

— C'est vous ?

— Oui, te dis-je.

— Mais, alors, ma mère s'appelait Marguerite ?

— Oui, balbutia Leroué.

— Misérable ! s'écria Roger éperdu, sinistre, terrible et levant sur son père un poignard qu'il venait de sortir, ce même poignard qui avait servi au meurtre de la fiancée de Paul Rameau et qui ne le quittait jamais. Misérable !... Infâme assassin !...

— Je suis ton père ! répondit le jésuite essayant d'arrêter le bras du jeune homme.

— Vous êtes le violateur de Marguerite ! vous êtes l'assassin de ma mère !

— Roger... Roger, mon enfant... Je te dis que je suis ton père !

Cette fois, Bonjour entendit. Il retira sa main et laissa tomber l'arme vengeresse.

A ce moment, Leroué porta ses deux mains au cœur et poussa un cri terrible.

— Malédiction ! hurla-t-il, il m'a tué...

Roger, stupéfait, terrifié, regardait le Provincial.

— Non, pas toi... Hugh Bwan... Ah ! je sens maintenant la douleur... Une douleur atroce... Je meurs... Ah ! je meurs !...

Et il s'affaissa sur lui-même.

EPILOGUE

Hugh Bwan, après avoir exécuté son meurtre, s'était rendu auprès du concierge Auguste qui venait d'introduire Roger et lui avait dit :

— Je viens d'accomplir une œuvre de justice. En ce moment, le Provincial expire, et c'est moi qui le remplace. Voici mes pouvoirs, contresignés de Rome. Vous ne donnerez aucun soin à Leroué ; mais, comme il n'est pas nécessaire de mêler la justice à nos affaires particulières, vous ferez passer sa mort sur le compte d'une attaque d'apoplexie. D'ailleurs, ce soir, vous recevrez la visite d'un médecin à nous.

Auguste s'était incliné.

Comment Hugh Bwan avait-il reçu l'ordre de poignarder Leroué ! — Voici :

Sitôt évadé, il était allé retirer les lettres de Garocher. Une d'elles lui apprenait que, dans la mansarde du quai de la Charente, il trouverait différents papiers, soustraits à Leroué et établissant que Roger Bonjour était son fils. Ces papiers, Garocher les avait volés lui-même, pendant que le Provincial triomphait au sein du Grand-Conseil ; ils étaient renfermés à Marseille dans la chambre secrète où nous avons vu Leroué restituer à Laborel le sachet des vingt millions ; et cette chambre. Garocher l'avait découverte, à force de patience et d'habileté, en suivant continuellement son ennemi.

Le jour où il essaya de mettre le Provincial à contribution de deux millions, Romain avait prévu le cas où il ne sortirait pas vivant de ses mains ; aussi, voulant être vengé, il avait, avant de se rendre chez le faux M. de

Guémont, déposé à la poste restante une lettre, qu'il se proposait de retirer le lendemain s'il avait réussi dans sa tentative de chantage.

Une fois en possession de toutes ces pièces importantes, Hugh Bwan s'était rendu immédiatement à Rome auprès du général de l'Ordre, et, établissant la paternité de Leroué, il n'eut pas de peine à prouver sa trahison. De là, l'ordre de mort de l'abbé Morris, et la nomination d'Hugh Bwan au poste du Provincial.

Dans les premiers jours de janvier 1870, un mariage purement civil avait lieu à la Chaux-de-Fonds. C'était Roger qui relevait aux yeux de la société la compagne de ses joies et de ses peines, celle qui fut longtemps son amie et qu'il avait crue sa sœur ; la fille du père Jeandet, de ce jour, ne s'appela plus Louise ni Gloria ; de par la loi et devant le monde, elle devint Madame Roger Bonjour.

Dans un coin de Bordeaux, Laborel vécut heureux avec Frisolette.

A Marseille, le gérant des Docks du Commerce continua à être de plus en plus honoré, et ce fut à qui dirait, parmi ses concitoyens :

— Ce bon M. Vipérin... ah ! quel honnête homme !

FIN

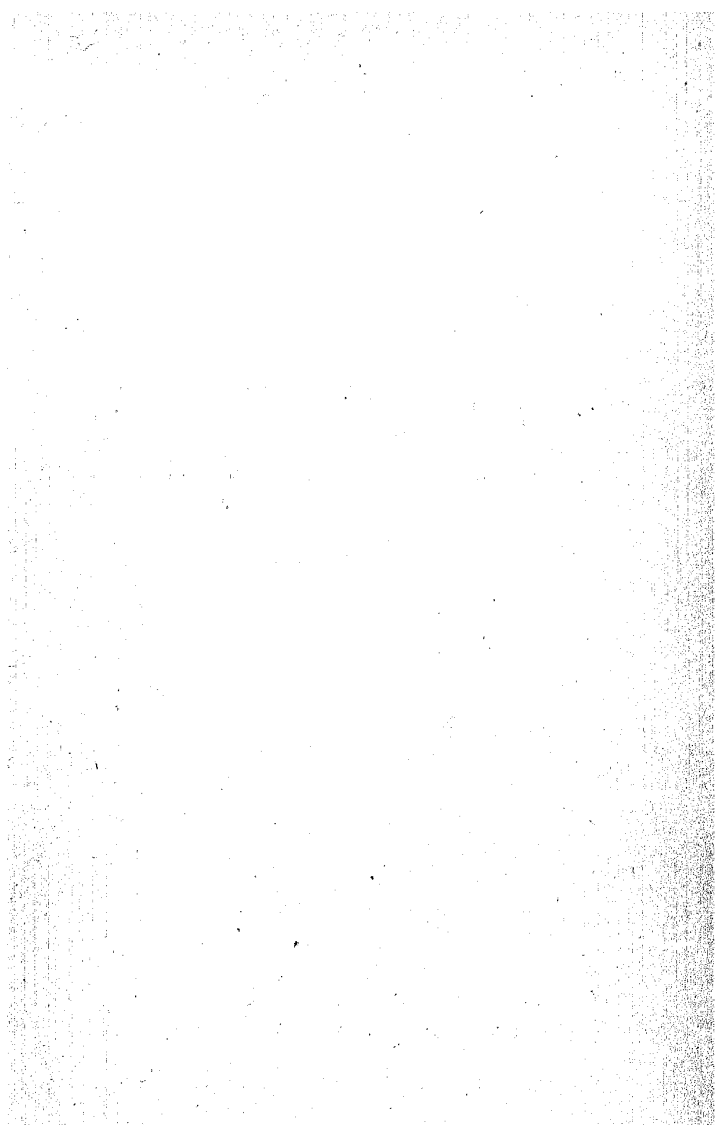


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PAGES

Pensées anti-cléricales (par G. GARIBALDI).....	VII
---	-----

PREMIÈRE PARTIE

Roger Bonjour

I. — Un phénix de collège.....	1
II. — Petit conciliabule jésuitique	11
III. — L'étudiant en droit.....	18
IV. — La misère dorée.....	22
V. — Les diplômes inutiles.....	27
VI. — Trio de fous.....	32
VII. — Quatuor	36
VIII. — Gloria.....	40
IX. — Dussol.....	44

SECONDE PARTIE

Le Père Leroué

X. — Le vicaire de M. Papelardon.....	51
XI. — Un Vésuve sous la neige.....	57
XII. — Crime et châtement.....	60
XIII. — Seul au milieu de la foule.....	63
XIV. — Une voix dans le désert.....	68

XV. — Les consolations de M. Reverchy	73
XVI. — L'enfant du crime	77
XVII. — Oncle et neveu	81
XVIII. — Comment finit Paul Rameau	87
XIX. — Le pape noir.	93
XX. — Tuer est un droit, voler est un devoir...	103

TROISIÈME PARTIE

Ce bon Monsieur Vipérin

XXI. — Une lettre de Gloria.....	111
XXII. — Provincial et Socius.....	115
XXIII. — Un jésuite de robe courte.....	120
XXIV. — La marée montante.....	126
XXV. — L'engloutissement.....	131
XXVI. — L'ambition de M. Vipérin.....	136
XXVII. — Visite inattendue.....	137
XXVIII. — A bord du <i>Bon-Pasteur</i>	146
XXIX. — Trame d'araignée.....	150
XXX. — Gustave vagabonde.....	155
XXXI. — L'art d'utiliser le fanatisme.....	165
XXXII. — Les bienfaits de M. Vipérin.....	172
XXXIII. — Un ange déchu.....	175
XXXIV. — Les méfiances de M ^{lle} Frisolette.....	183
XXXV. — Toto Carabo	190
XXXVI. — A trois cents francs par tête.....	195
XXXVII. — Le triomphe de l'Eau-du-Canal.....	201
XXXVIII. — M. Vipérin trouve une nouvelle combinaison	208
XXXIX. — De l'influence néfaste d'une chronique trop bien rédigée.....	216
XL. — M. Vipérin reste et restera honnête homme.....	221
XLI. — La lutte contre l'invisible.....	228
XLII. — La soirée aux émotions.....	233
XLIII. — Une enquête selon la logique.....	250
XLIV. — Robe longue et robe courte.....	256
XLV. — Torture morale	263

XLVI. — A travers l'inconnu	268
XLVII. — Le bénéfice de Dussol	278
XLVIII. — Entre honnêtes gens	288
XLIX. — Le nom de l'inconnu	294

QUATRIÈME PARTIE

La Toile de Pénélope

L. — La préface d'un accident.....	297
LI. — Une parenthèse utile.....	306
LII. — Romain Garocher déploie ses petits talents	313
LIII. — <i>Ad majorem Dei gloriam</i>	320
LIV. — Milord Biewton.....	324
LV. — Deux litres de Fleur d'Yquem.....	331
LVI. — La bonne aventure, ô gué!.....	337
LVII. — Le fiacre n° 31	341
LVIII. — Projets de départ.....	350
LIX. — Le café Momus.....	58
LX. — Une première passion.....	363
LXI. — La femme !!!.....	369
LXII. — Dalila	382
LXIII. — Le quatrième piège.....	389
LXIV. — Le jeu	397

CINQUIÈME PARTIE

Frère et Sœur

LXV. — Le mort-vivant	402
LXVI. — Un faux républicain.....	409
LXVII. — Duel à mort.....	415
LXVIII. — Louise.....	428
LXIX. — Les vingt millions.....	435
LXX. — Un peu de bonheur.....	441
LXXI. — « Paul !... Louise !... »	449
LXXII. — Fatalité.....	454
LXXIII. — Complications, explications,	461
LXXIV. — Le triomphe de Leroué.....	470

SIXIÈME PARTIE

Le Secret de Babet

LXXV. — Comment on se débarrasse d'un individu génant.....	476
LXXVI. — Le voile se déchire.....	487
LXXVII. — L'abbé Morris.....	495
EPILOGUE.....	500



PUBLICATIONS DE M. LÉO TAXIL

ADMINISTRATION CENTRALE
POUR LA FRANCE ET L'ALGÉRIE

FIRMIN & CABIROU FRÈRES

RUE DURAND, 20, ET RUE LEVAT, 1, MONTPELLIER.

BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE

Cette *Bibliothèque* se compose de fortes brochures de 80 pages qui paraissent vers la fin de chaque trimestre. Comme elle rentre dans la catégorie des publications périodiques en livraisons dont la loi autorise de droit le colportage, et comme un cautionnement a été versé pour donner à cette publication vraiment populaire les privilèges des journaux, la *Bibliothèque anti-cléricale* peut être librement vendue et colportée, sans qu'aucun agent de l'autorité puisse s'y opposer.

Voici les brochures déjà parues de la *Bibliothèque anti-cléricale* :

PREMIER FASCICULE

A BAS LA CALOTTE !

Un serment de haine (préface). — Les voleurs de cadavres. — Sur la mort de Dupanloup. — Une neuvaine, s. v. p. !... — Fallait pas qu'y aille ! — Ne me parlez plus de saint Eustache. — Nouvelle série de miracles abrutissants. — Mais châtrez-les donc !... — Où sont les tripes ? — Pourquoi saint Joseph se laissa manger la tête par un rat. — A. M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*. — Une suite de curé. — Zut au phylloxera ? — A vingt sous la place en paradis. — Problème à résoudre. — Pourquoi pas son pot de chambre ? — La procession obligatoire. — Pas bête, Léon XIII !

PUBLICATIONS DE M. LÉO TAXIL

SECOND FASCICULE

LA CHASSE AUX CORBEAUX

Les refusés du martyre. — Evangile des processions. — Le paroissien raisonneur. — Un archevêque en faillite. — Une pincée de miracles (pour n'en pas perdre l'habitude). — Monsieur Dieu embêté par Veillot. — La main à la poche ? — Silence aux Germiny ! — Comment mon cousin le capitaine se vengea des cloches. — Une lettre d'outre-tombe. — Les cigares d'une religieuse. — Les étonnements de Jésus. — La liberté pour les punaises ? — La nièce du vicaire. — Onze hectares de paradis à vendre. — La science et la religion. — Lettre de Madame de Fourvières à Madame de Lourdes. — Une position agréable. — Rengaine cléricale. — Souvenir de prison.

FASCICULE A PART

ALMANACH ANTI-CLÉRICAL

ET RÉPUBLICAIN POUR 1880

(2^{me} année)

Calendriers républicain et grégorien comparés. — La vermine noire s'agite. — Le déluge. — Le courrier du paradis. — Une église veinardée. — Le lapin récalcitrant. — Poléon IV au tribunal de Dieu. — Le curé Maret. — Si jeune et déjà franc-maçon ! — La Sainte-Larme. — Esprit-Saint, descends sur Veillot ! — La légende de Notre-Dame des Commodités. — Le vieux mangeur de saucisson. — Les rois de France, en quatrains. — Vive saint Greluchon ! — Le pauvre Martin. — Une belle trouvaille, ou la grrrande découverte du bâton de saint Joseph. — Pauvre Jésus ! — Assurances sur la vie.

LE 3^{me} FASCICULE SERA INTITULÉ :

C'EST NOUS QUI FESSONS CES VIEUX POLISSONS

Il sera consacré en grande partie aux ignorantins et autres diseurs de vobiscum dont les aventures scandaleuses sont consignées toutes les semaines dans les chroniques des tribunaux. — Il contiendra aussi les détails les plus complets et les plus intéressants sur la grotesque supercherie à laquelle les charlatans et les imbéciles ont donné le nom de *miracle de la Salette*. — Ce fascicule paraîtra du 20 au 31 octobre 1879.

Le 4^{me} fascicule paraîtra vers le 31 décembre 1879 et sera intitulé : **LES JOCRISSES DE SACRISTIE**.

Sous peu, paraîtra également un fascicule à part, intitulé : **LES SOUTANES GROTESQUES**, lequel sera la réimpression du premier volume de l'*Almanach anti-clérical*, débar-

rassé du calendrier (aujourd'hui sans intérêt) et augmenté par compensation d'une jolie petite comédie anti-cléricale de M. Léo Taxil.

Voici le sommaire :

A bas les masques ! réponse aux calomnieurs de Voltaire. — Les jésuites à travers les siècles. — Les neuf plaies d'Egypte, légende républicaine. — La journée de Léon XIII, comédie vallicanesque. — Connaissez-vous saint Bernardin? — La sacrée dèche d'un Cœur-Sacré. — Mon premier cigare. — Du frère Bajule au frère Crébacien. — Un prophète pas veinard. — Eau de Fourvières, grande concurrence à l'eau de Lourdes. — *Le Miracle de saint Pancrace*, comédie de mœurs anti-cléricales et ordre-moralisantes.

Une forte brochure de 80 pages, 60 cent. (par la poste 70 cent.)

Toutes ces brochures, de 80 pages, du format du *Fils du Jésuite*, sont imprimées sur papier extra-fort. — Le prix est de 60 cent. Pour recevoir par la poste, envoyer 70 cent. en timbres à l'Administration Centrale.

Comme annexe à la Bibliothèque anti-cléricale, il convient de citer une petite brochure qui a paru après le procès intenté à M. Léo Taxil sur la dénonciation de M. Paul de Cassagnac. Elle est intitulée :

PRÊTRES, MIRACLES ET RELIQUES

Compte-rendu du procès de la brochure *A BAS LA CALOTTE !* Comparution de M. Léo Taxil devant le jury de Paris, interrogatoire, réquisitoire, plaidoyer, discours de M. Léo Taxil en cours d'assises, acquittement. Portrait très-bien gravé de M. Léo Taxil. Jolie brochure, 25 cent., par la poste, 30 cent.

FORTS VOLUMES EN PRÉPARATION :

LES JÉSUITES DÉVOILÉS

Révélations curieuses sur la doctrine et les mœurs des R. P. jésuites.

Cet ouvrage sera le complément indispensable du roman *le Fils du Jésuite*. Il contiendra mille et mille citations authentiques qui laissent bien loin derrière elles tous les ouvrages de compilations publiés sur cette matière.

Les *Monita Secreta* eux-mêmes paraîtront pâles auprès des révélations que va faire M. Léo Taxil.

UN PAPE FEMELLE

Grand roman anti-clérical

PUBLICATIONS DE M. LÉO TAXIL

LA HAINE FILIALE

Roman de mœurs contemporaines

La date exacte de l'apparition de chacun de ces ouvrages sera annoncée par les journaux au moins un mois à l'avance.

PAR LIVRAISONS HEBDOMADAIRES :

LES RELIQUES AMUSANTES

EN COLLABORATION AVEC M. ALFRED PAULON

Sous ce titre, MM. Léo Taxil et Alfred Paulon publient, par livraisons hebdomadaires (chaque jeudi), une revue complète et comique en même temps de toutes les prétendues reliques que les fanatiques vénèrent avec la plus profonde conviction, à la grande joie des charlatans cléricaux.

Prix de chaque livraison de seize pages : DIX centimes. — En vente partout. Colportage autorisé.

LA RELIGIEUSE

Le fameux roman de *Diderot*. Préface et annotations de M. Léo Taxil. — Magnifiques gravures à chaque livraison. — Texte d'après l'édition primitive, c'est-à-dire d'après l'édition la plus complète (on sait que la plupart des éditeurs ont retranché du roman de Diderot les scènes d'orgies du couvent d'Arpajon, scènes qui rappellent le roman de Belot, *Mademoiselle Giraud ma femme*. — Première livraison, vers le 15 novembre.



MONTPELLIER. — IMPRIMERIE FIRMIN ET CABIROU FRÈRES
